



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



119

Bought from Librairie Henri IV

Ed. or. Barbier I. 751.

Par Mme. Guizot, née de Meudon

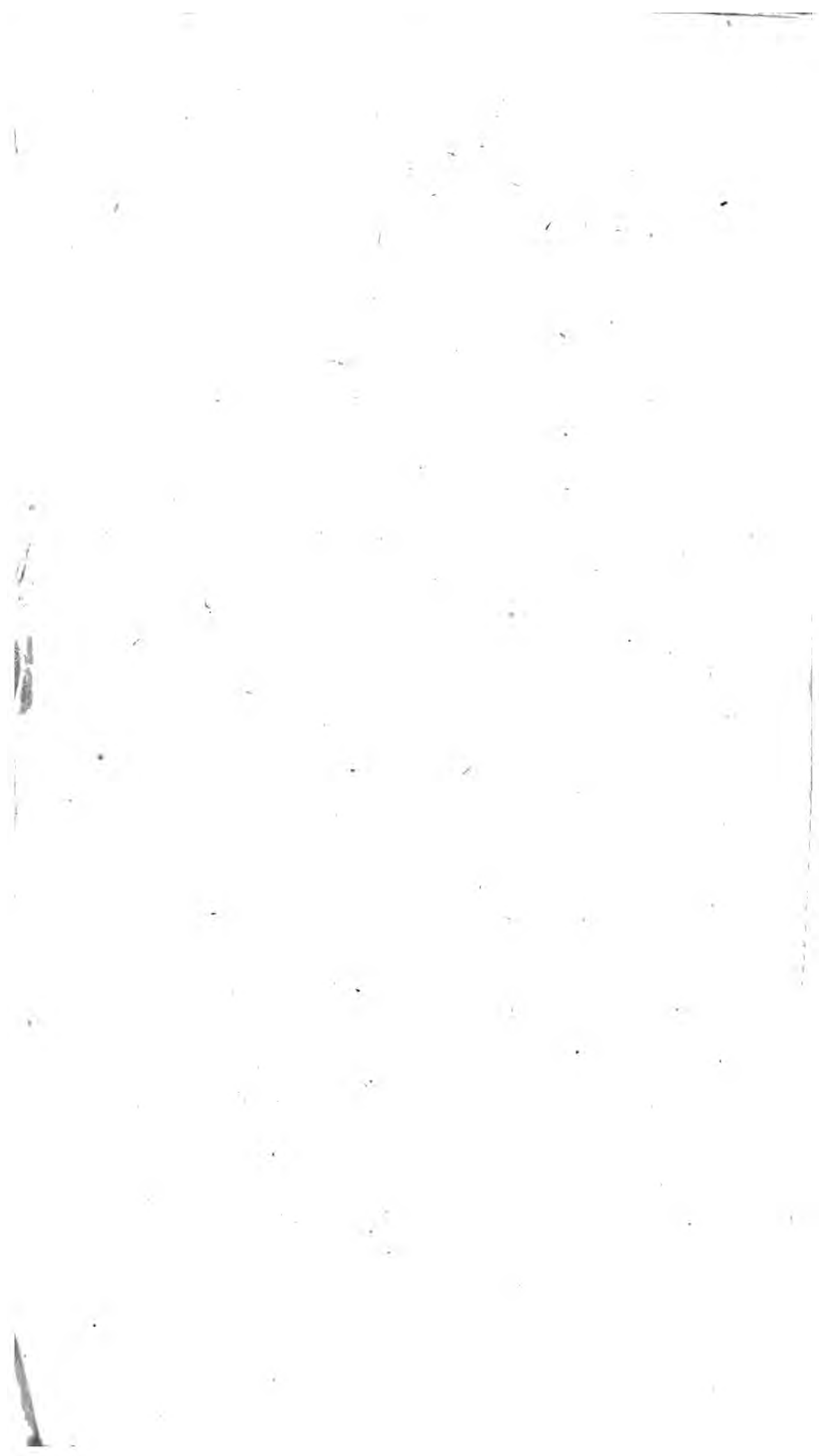
an VII. - 1799

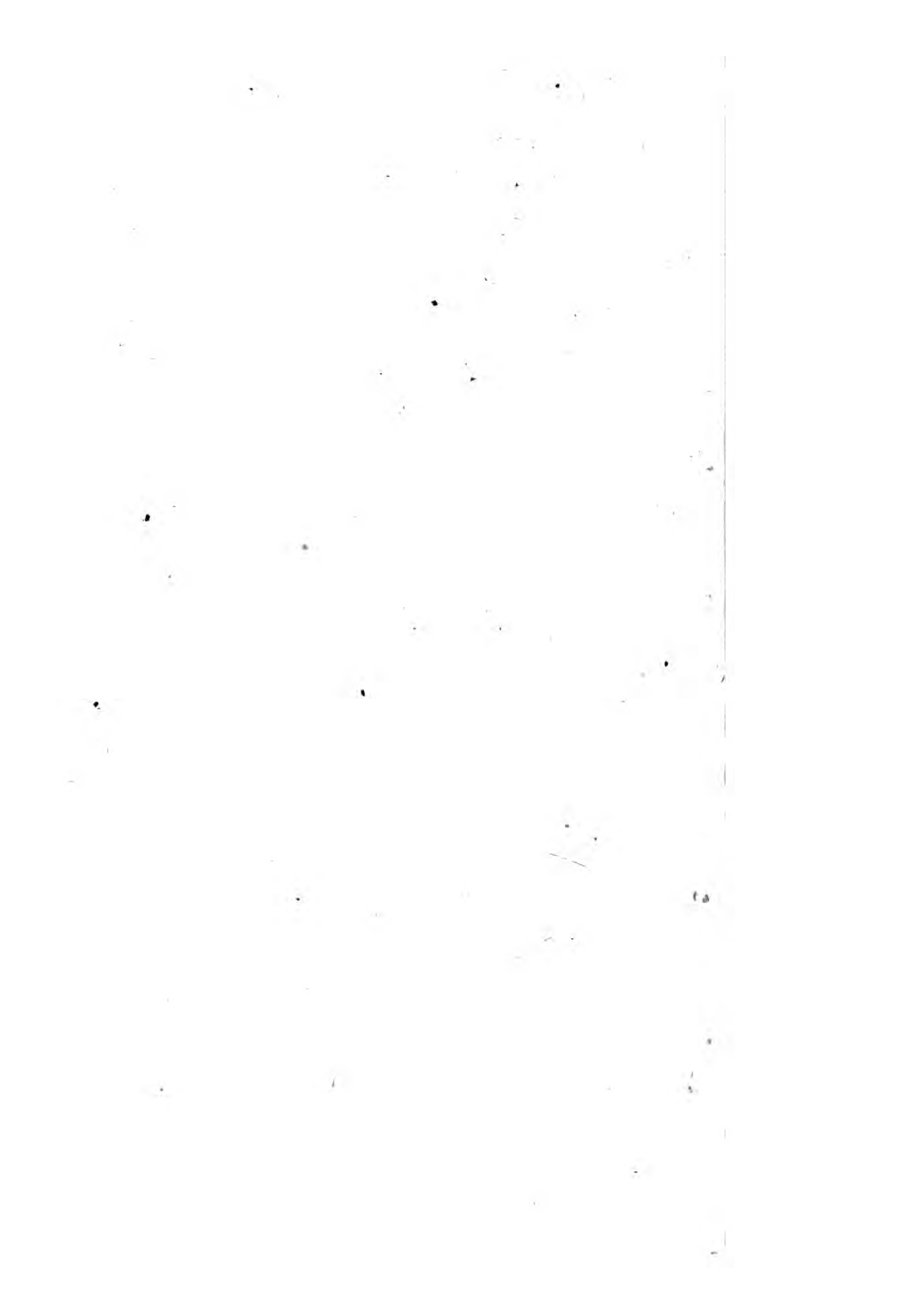
Vet. Fr. II A. 818



**ZAHAROFF
FUND**

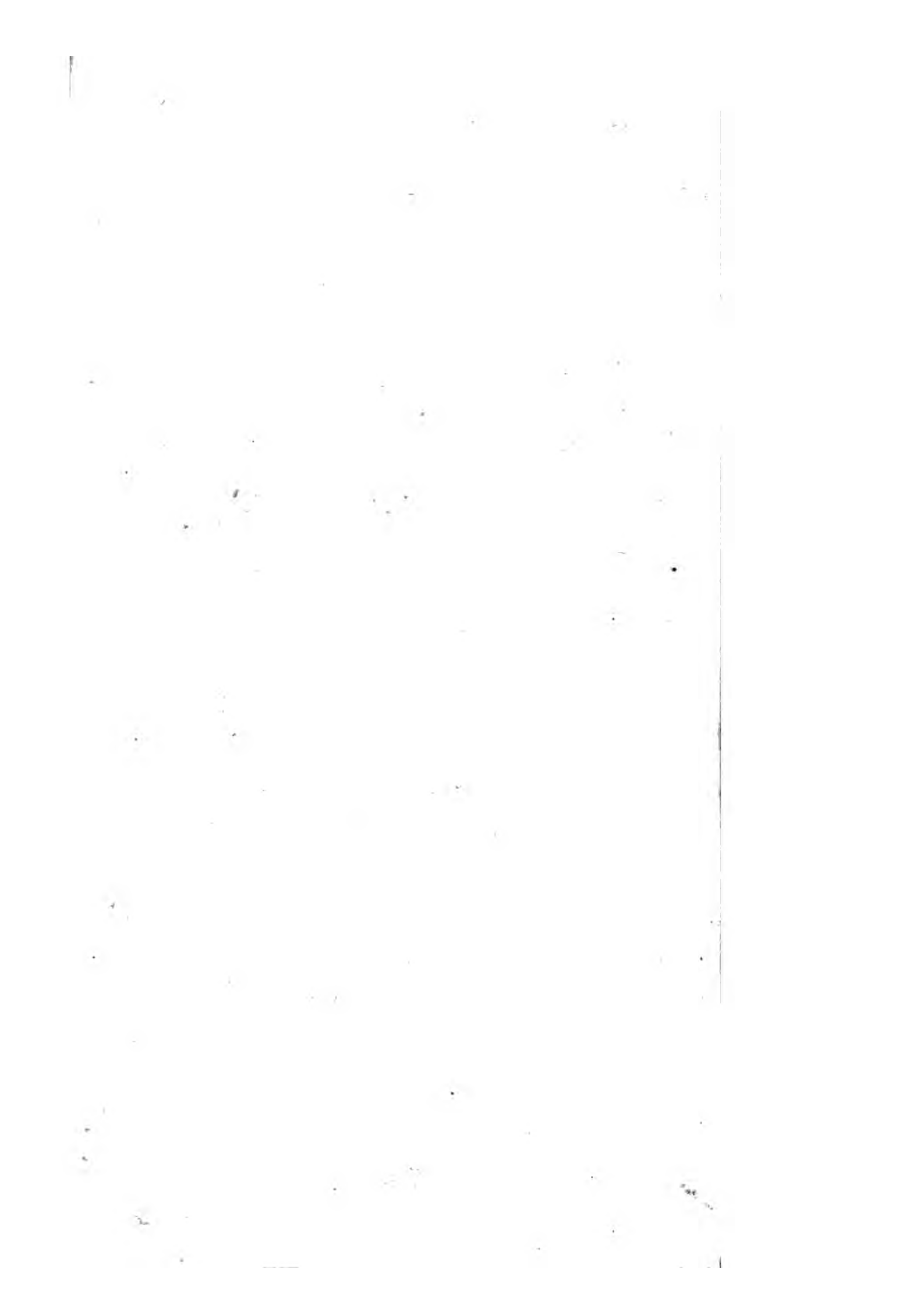


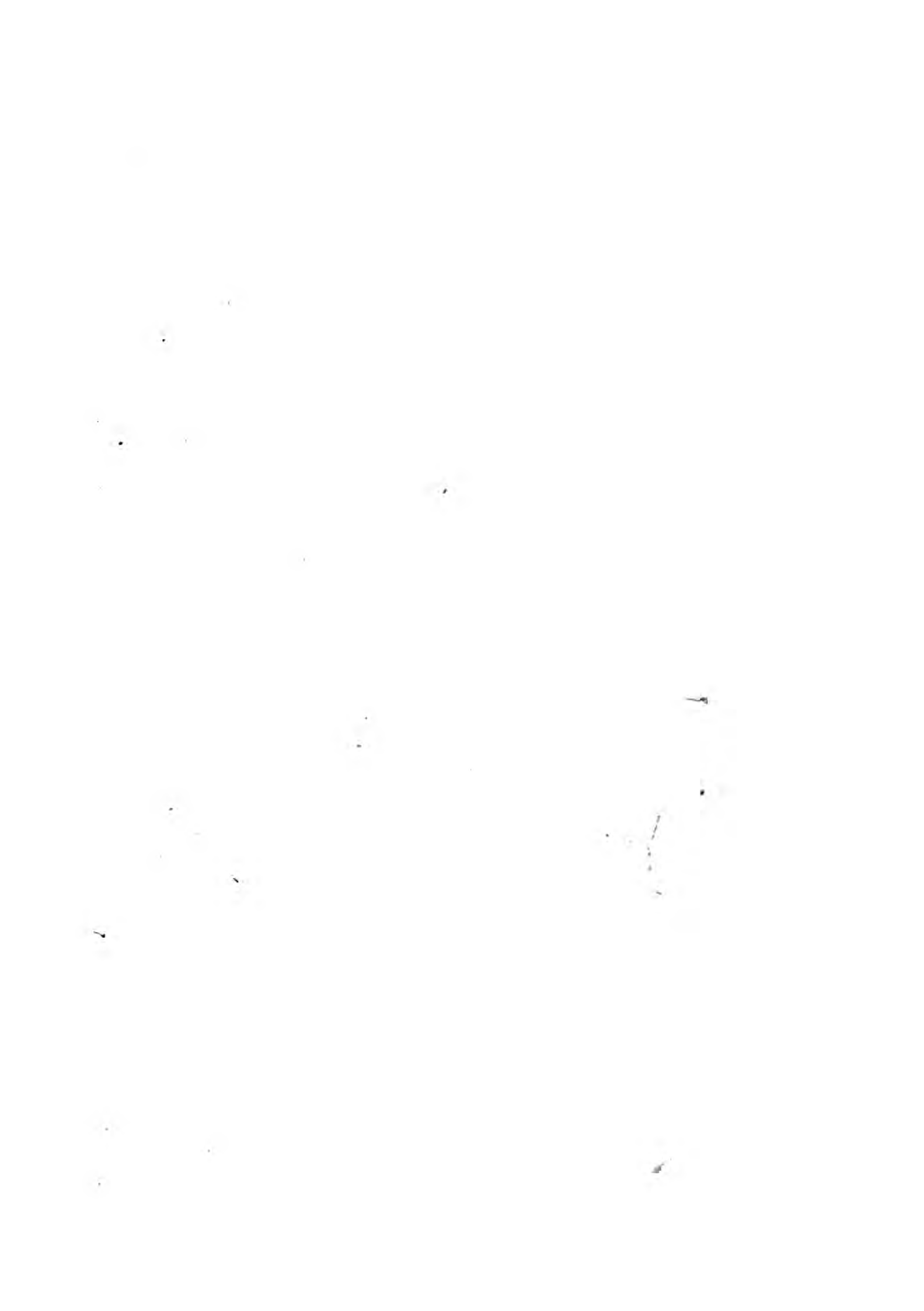




L E S

CONTRADICTIONS.







Dieu merci! le Chapeau de Monsieur ne sera pas mouillé.

LES
CONTRADICTIONS,

OU

CE QUI PEUT EN ARRIVER.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée, n°. 16,
près celle André-des-Arcs.

AN SEPTIÈME.



L E S

CONTRADICTIONS.

CHAPITRE PREMIER.

Le matin d'un jour de nocce.

QUAND jeme levai le décadi matin, mon cœur était rempli d'une joie qu'il pouvait à peine contenir. Tout se présentait à mes yeux sous les aspects les plus rians. Le présent colorait l'avenir, et je n'apercevais dans celui qui semblait m'être préparé, aucun de ces recoins obscurs qui, trop souvent, détruisent l'effet de la plus brillante perspective. Ce jour même je devais m'unir à l'aimable, à la vive Charlotte. J'atteignais à peine ma vingt-quatrième année; une naissance honnête, une fortune aisée,

égale à celle de Charlotte, semblaient me promettre, sans mélange, toutes les jouissances qu'un homme raisonnable peut se flatter de rencontrer dans une union bien assortie. Je marchais à travers ma chambre, en me frottant les mains par l'effet d'une agitation de joie qui ne me permettait pas de finir ma toilette.

« Eh bien ! disait Pierre en me suivant mon habit à la main, ne l'avais-je pas toujours dit à monsieur » ? Je m'arrêtai, et me tournai du côté de Pierre, comme pour lui demander ce qu'il entendait par-là, puis je me remis à marcher, comme si Pierre m'avait répondu, et Pierre sentit bien que je n'avais pas besoin d'une autre explication. Ceux qui connaissent Pierre comme je le fais, ne penseront pas non plus que cette explication soit nécessaire ; mais je dois avertir les personnes à qui, par hasard, je n'aurais jamais parlé de ce fidèle serviteur, que dans les événemens, soit

personnels , soit indifférens , que le cours naturel des choses soumettait tous les jours à ses réflexions , Pierre ne voyait jamais qu'une nouvelle preuve des bontés infinies de la Providence , qui , disait-il , en toute occasion n'agit que pour le bien éternel et temporel de ses créatures. Je ne dirai pas que cette opinion fût fondée sur des principes ; je n'affirmerai pas non plus qu'on dût la regarder comme une suite de son caractère, ou qu'elle tint plus particulièrement à son éducation , parce que je n'aime pas à parler sur les choses que je ne sais pas , et que celle-ci est du nombre , n'ayant jamais songé à m'en informer. Quoi qu'il en soit , Pierre faisait allusion , en ce moment , aux impatiences très-vives que j'avais témoignées à plusieurs reprises différentes , lorsque mon mariage avait failli se rompre , ce qui , dans le temps , m'aurait excessivement chagriné. Je le compris donc , ou du moins Pierre le

pensa, et comme je m'étais retourné une seconde fois de son côté, parce que je me trouvais au bout de la chambre, l'attitude réfléchie qu'il me vit prendre tout-à-coup, lui fit juger que je balançais dans ma tête les raisons qui s'élevaient pour ou contre sa proposition favorite. En sorte qu'il reprit : « Monsieur conviendra que sa position est infiniment plus agréable qu'elle ne pourrait l'être, si monsieur avait terminé son mariage il y a trois mois ». Je répondis par un signe de tête : je n'avais pas écouté, et je ne me rappelai que le soir cette conversation, qu'on me permettra de nommer ainsi, quand on songera que Pierre, en effet, croyait parler à mes pensées, et même y répondre.

J'achevai de m'habiller. Vingt-quatre ans, disais-je, une fortune agréable, et Charlotte pour femme ! Je m'examinai dans la glace. En vérité, me dis-je, on fait bien d'être

modeste , mais trop est trop. A quel propos me suis-je laissé persuader que ma figure était de celles qui ne peuvent marquer d'aucune manière? Il est des idées , poursuivis-je , qu'on adopte sans réflexion , et qu'ensuite on conserve par habitude. Je parcourus des yeux toute ma personne. Pierre continua la conversation. « Sur mon Dieu, dit-il, (Pierre ne se faisait aucun scrupule de jurer le nom de Dieu ; il ne l'employait qu'à de bonnes fins) sur mon Dieu, monsieur est à peindre aujourd'hui ». Je souris négligemment. Je ne me souviens pas précisément quelle fut ma réponse , mais elle partit comme un éclair ; Pierre riait aux anges. En conscience, pensai-je, je n'ai vu que mon pauvre père , qui pût s'aviser de confier à tous venans , et de me soutenir à moi-même , que je ne serais jamais qu'un homme très-médiocre. Je ne veux pas m'en croire , je ne m'arrêterai point au témoignage de Pierre,

6 LES CONTRADICTIONS.

mais récusera-t-on celui de Charlotte, la plus belle et, sans contredit, la plus spirituelle des femmes de la ville ? de Charlotte, dont l'amour et la constance ne peuvent être révoqués en doute ? et je me joignais à Pierre pour rendre grâces à Dieu.

J'arrivai chez mon aimable Charlotte : elle était prête, ce qui m'annonçait l'empressement le plus flatteur, comme on sera forcé d'en convenir avec moi, quand j'aurai fait observer que l'habitude de Charlotte, habitude convertie, pour ainsi dire, en principe, était de ne finir jamais sa toilette, qu'une heure environ après l'instant où sa présence avait commencé à devenir nécessaire. Elle était assise auprès de sa tante, qui, au moment où j'entrai dans la chambre, s'étendait pathétiquement sur le mérite de la résignation.

CHAPITRE II.

L'inconvénient.

LE père de Charlotte parcourait la maison depuis une heure, en maudissant la paresse des témoins. Il vint enfin nous dire qu'on les avait aperçus de loin. Nous allâmes à leur rencontre, et nous nous rendîmes avec eux à la municipalité. Les rues étaient pleines de monde ; on y rencontrait même quelques personnes des environs. On disait autour de nous, et je l'entendais : « Voilà un mariage ». Je ne me possédais pas de joie et d'orgueil. Je marchais auprès de Charlotte. Je vis mon rival à travers une vitre, car il se serait bien gardé d'ouvrir la fenêtre. Je le saluai, et j'engageai Charlotte à lui faire la révérence. Je savais, à n'en pouvoir

douter, que, jusques au jour de mon mariage, il avait tenté de le rompre par tous les moyens possibles. Ma mémoire ne me permettrait pas de particulariser maintenant les différentes machinations qu'il avait mises en usage pour me nuire ; mais, si je ne me trompe, deux jours avant celui qu'on avait fixé pour mon mariage, il fit savoir à mon beau-père, par une de ses cousines, que des personnes dignes de foi m'avaient vu parler bas la veille, à mademoiselle de C***, et que d'autres gens se tenaient pour certains de m'avoir rencontré, le même soir, donnant la main à madame de G***, pour la reconduire chez elle. Ces deux faits, je dois l'avouer, se trouvaient être entièrement véritables ; mais ils s'expliquaient assez naturellement par des circonstances beaucoup trop longues à détailler.

Nous arrivâmes à la municipalité. Nous entrâmes dans la salle des ma-

riages, l'officier municipal ne s'y trouva pas. Nous résolûmes d'attendre; Charlotte se plaça près de son père, et sa tante eut soin de renforcer le côté faible de Charlotte, c'est-à-dire, celui qui n'était pas gardé par son père. Je m'assis, avec les témoins, dans une autre partie de la salle; nous causions, et ne doutions pas que l'officier municipal ne dût revenir bientôt. Cependant j'avais peine à me contenir.

« Patience », disait la tante de Charlotte.

« Il ne peut manquer de revenir », reprenait Charlotte, en regardant avec inquiétude du côté de la porte d'entrée.

Quand nous eûmes attendu pendant plus d'une heure, je vis passer un membre de la municipalité, qui ne pouvait, à la vérité, nous tenir lieu de celui dont l'office m'était si nécessaire, mais dont la présence néanmoins me pénétra de joie, comme

celle d'un bonheur long-temps désiré, parce que j'espérais obtenir de lui quelques moyens pour sortir de la situation vraiment pénible où je me trouvais en ce moment. Je lui demandai si nous pouvions nous flatter que son confrère se rendît bientôt à nos vœux.

« Il n'y est pas », me dit-il sans s'arrêter.

« Je le vois bien, repris-je en me levant. Ce que je demande, c'est s'il y sera bientôt » ?

« Demain matin », dit l'autre en s'éloignant toujours.

« Demain matin » ! m'écriai-je en courant après lui.

« Sans doute, citoyen, dit l'autre en se retournant. Ne faut-il pas qu'on fasse ses affaires. Sa femme est accouchée depuis deux jours, il n'a pas encore eu le temps de fêter la naissance de son enfant. Encore faut-il bien qu'il ait le décadi pour s'amuser avec ses amis ».

« Mais ne peut-on pas l'aller chercher » ?

« L'heure est passée, on ne fait plus de mariages ».

Je dis à mon beau-père ce qui nous arrivait.

« Il faut attendre à demain », dit Charlotte en se levant avec une sorte de résolution. Sa tante fit un geste de mécontentement; son père envoya l'officier municipal à tous les diables, et nous partîmes.

« Je ne perdrai pas tout », dis-je tout bas à Charlotte, en lui serrant la main. Elle rougit, et je vis bien qu'elle m'avait compris; ce qui me fit un grand plaisir, pour deux raisons : la première, c'est qu'en certaines occasions, il vaut beaucoup mieux n'être pas obligé de s'expliquer; la seconde, c'est que, pour me comprendre, il fallait absolument que Charlotte eût la même idée que moi, et cette idée la voici : nous avions l'intention de joindre à la cé-

rémonie civile, une cérémonie religieuse, et nous espérions que le défaut de l'une ne serait pas une raison pour retarder l'autre. On sent bien, d'après cette explication, que je devais me trouver très-flatté de voir les desirs de Charlotte s'accorder avec les miens. Je dis les desirs, quoique son mouvement ne m'eût fait connaître qu'une simple pensée. Mais je crois qu'il est des choses d'une telle nature, que le desir et la pensée s'y confondent presque toujours. Je puis me tromper. Au reste, la cérémonie religieuse devait se faire à minuit, et dans la persuasion où j'étais qu'elle ne pouvait manquer d'avoir lieu ce même jour, j'aurais dû soutenir plus patiemment le retard que des circonstances imprévues avaient apporté à l'autre. Cependant j'éprouvais un certain mal-aise en repassant dans les rues. Charlotte leva les yeux vers la fenêtre où nous avions vu mon rival, je lui en fis une querelle. Heureuse-

ment, il n'y était plus. Cela ne m'empêcha pas d'adresser à Charlotte des reproches, qu'elle méritait bien, à mon avis. Elle s'excusa, je m'adoucis; elle se fâcha, et nous nous disputâmes jusqu'à la maison. En arrivant, je m'approchai de mon beau-père; je ne voulus pas avoir l'air de supposer qu'il pût y avoir rien de changé par rapport à la bénédiction du mariage, et je le priai en conséquence de me présenter comme mari de Charlotte, aux parens qui commençaient à se réunir dans le salon. Il se préparait à m'accorder une demande si raisonnable, quand la tante de Charlotte s'approcha. Elle tira son frère à part, de l'air le plus grave et le plus important. J'entendis qu'elle prononçait le mot d'*inconvenient*. « Et qui sait, ajouta-t-elle ensuite, ce que produirait une ancienne habitude »?

« Vous avez raison », dit mon beau-père. Je pressentis mon malheur, et je regardai Charlotte, qui détourna

promptement la tête, pour que je ne visse pas qu'elle avait toujours regardé son père et sa tante pendant la conférence. Enfin l'on nous déclara que nous ne serions pas mariés ce jour-là, et que la chose toute entière se remettrait au lendemain. Je suppliai, conjurai, ce fut vainement. Je voulus m'asseoir auprès de Charlotte pour en obtenir des consolations, mais son humeur continuait; je la quittai. Les parens arrivèrent. Il fallait raconter à chacun nos malheurs de la matinée, et personne ne manquait de dire: « Et la messe »? Je m'éloignais en me mordant les lèvres; on se regardait.

« Ce sera pour demain », répondait la tante de Charlotte avec un signe de tête mystérieux.

Mon rival entra, il était parent de Charlotte. Il s'approcha de moi d'un air contraint, me dit quelque chose que je n'entendis pas. Je fus trop heureux de pouvoir répondre de même.

Je m'éloignais, enchanté de lui échapper, au moins pour un instant. Mon beau-père se garda bien de me laisser profiter de son erreur ; il lui raconta sur-le-champ ce qui s'était passé le matin, et ne manqua pas d'y ajouter ce qui devait arriver le soir. Je ne savais que devenir. Mon rival me salua, et fit la révérence à Charlotte : c'était le salut et la révérence du matin qu'il nous rendait. J'enrageais. Le prêtre arriva : il se fit une rumeur dans toute la chambre. Je renouvelai mes supplications, je voulus l'attirer dans mon parti ; la tante de Charlotte se précipita entre deux, et lui parla tout bas, jusqu'au moment où l'on se mit à table. Je fus placé vis-à-vis de Charlotte, suivant l'usage des repas de noces, car c'était un repas de noces, et je vis mon rival s'asseoir à côté d'elle. Il lui parlait continuellement ; elle répondait peu, mais elle rougissait beaucoup, et souriait quelquefois. Ce spectacle me mettait au

supplice , et m'empêchait d'entendre les plaisanteries dont j'étais l'objet , et les rires que ma distraction redoublait encore. On se leva de table , on joua. La tante de Charlotte eut grand soin de nous placer à deux parties différentes. Onze heures arrivèrent , tout le monde fut congédié , moi comme les autres. Je devais assurément m'y attendre ; cependant ce moment renouvela tous mes chagrins ; mais il faut songer aussi que tout le monde avait les yeux sur moi , ce qui rendait la chose infiniment désagréable.

« Vous voilà bien contente », dis-je à Charlotte en m'en allant. Je ne me possédais pas. Je rentrai chez moi. Pierre était consterné ; mais je ne voulus point remarquer sa confusion.

« Eh bien , lui dis-je dans un accès de fureur , je devais rendre grâces à Dieu ; qui n'a pas permis que je me mariasse il y a trois mois » !

« Qui sait, monsieur » ? dit Pierre en baissant tristement les yeux.

« Je sais, Pierre, m'écriai-je, qu'il y a trois mois, la femme de l'officier municipal n'aurait été grosse que de six ».

« Graces à Dieu, dit Pierre après un instant de réflexion, elle est accouchée heureusement ». Le sang me montait au visage. « Car sans cela, poursuivit-il, le mariage de monsieur aurait fort bien pu traîner en longueur ; au lieu que demain.... ».

« Qui sait, Pierre » ! m'écriai-je douloureusement, en marchant vers mon lit d'un air pensif. Pierre se retira. Je ne dormis pas, du moins je le crois, et l'on sent bien d'ailleurs que cela devait être.

CHAPITRE III.

Le ruisseau.

LE lendemain matin, il pleuvait ; et, comme on aura pu le remarquer aussi bien que moi, les variations de l'air n'influent pas moins sur la machine morale que sur la machine physique. J'ai d'ailleurs observé que mon sommeil avait été fort interrompu. Ces différentes circonstances sont nécessaires à rappeler, pour expliquer l'état où je me trouvais à mon réveil. On n'aurait pu reconnaître en moi l'homme du jour précédent. Les illusions avaient disparu, de noirs pressentimens se mêlaient à toutes mes pensées, et j'aurais désiré qu'un obstacle vînt empêcher mon mariage ; ce qui paraîtra bien extraordinaire, quand on songera que le retard apporté à ce même mariage, m'avait

mis dans la situation où je me trouvais. Rien n'est cependant plus véritable. En un mot, j'avais l'air si abattu, que je me fis honte. Je m'habillais tristement, Pierre me regardait à peine, et ne disait mot. Je compris son silence, c'était la confirmation de mes idées. Je m'évertuai cependant à reprendre un peu de courage, et, ma toilette finie, je sortis accompagné de Pierre, qui portait un parapluie. Nous marchions, comme on peut le croire, extrêmement rapprochés. Quant à moi, je n'avançais qu'avec précaution, me soutenant à peine sur la pointe du pied. Nous arrivâmes auprès d'un ruisseau de quatre pieds de large ; il m'était impossible de le sauter sans me dépoudrer, et sans m'éloigner du parapluie ; pour le traverser autrement, il eût fallu consentir à me mouiller par-dessus la cheville, et le remonter m'aurait fait perdre au moins un quart-d'heure. Je m'arrêtai ; ce dernier contre-temps

venait d'épuiser ma constance. Je me tournai du côté de Pierre.

« Pierre, lui dis-je avec un soupir, si mon mariage eût été fait hier » !

« Dieu merci, dit Pierre, j'ai si bien ciré les souliers de monsieur, que la boue ne peut les gâter ».

En achevant ces mots, Pierre sauta, tomba au milieu du ruisseau, et me couvrit de boue depuis les pieds jusqu'à la tête.

« Heureusement, dit Pierre, nous ne sommes pas loin de la maison ».

« Pierre, repris-je, nous étions encore plus près de celle de Charlotte » ; et je retournai chez moi pour changer d'habit.

CHAPITRE IV.

Le parapluie.

Pour cette fois, je sortis seul, et gagnai sans accident la maison de Charlotte. Je vis qu'elle avait de l'humeur, et je devinai pourquoi ; cela n'était pas difficile. Je me trouvai dans une position fort embarrassante. Un homme est perdu sans retour auprès de sa maîtresse, si elle a pu se le représenter une seule fois sous un aspect ridicule. Je le savais, et je croyais aussi que ce malheur était plus à craindre avec Charlotte qu'avec une autre. Que dire ? j'hésitais. Enfin j'aimai mieux me laisser accuser de négligence, que de lui confier l'accident dont j'avais été la victime ; et ce qui me détermina, ce fut l'idée qui me vint sur-le-champ, que si je le lui racontais, et que dans la

disposition où elle me paraissait être, il lui échappât seulement un sourire, il ne m'en fallait pas davantage, et je me sentais capable de me pendre. Nous repartîmes pour la municipalité ; la tante de Charlotte m'avait choisi pour lui donner le bras et tenir son parapluie, tandis que Charlotte marchait devant avec son père. Tous mes desirs, tous mes mouvemens tendaient à me rapprocher d'eux ; mais ma compagne était si occupée à relever sa robe et à maudire le mauvais temps, que nous n'avancions presque pas, et qu'au moment où nous atteignons Charlotte, qui avait été forcée de s'arrêter pour nous attendre, elle disait avec aigreur :

« Il a bien de la peine à venir aujourd'hui ».

Cependant j'étais venu trop tôt, nous ne trouvâmes point de clef à la porte. Les voisins ne savaient pas où était l'officier municipal, aucun d'eux ne pouvait se déranger pour

aller aux informations. Si je prenais ce soin , et que j'emportasse le parapluie , je laissais la tante de Charlotte exposée à toutes les injures du temps ; si je ne l'emportais pas , il était impossible qu'ensuite je songeasse à me présenter devant personne. Nous attendions dans la rue , au milieu de la boue ; le vent nous renvoyait la pluie dans le visage ; nous ne voyions autour de nous , pour nous asseoir , qu'un banc mouillé. Je ne sais pas si jamais personne a remarqué combien de pareils incidens nous conduisent plus près du désespoir , que ne le pourrait faire un véritable malheur , et je crois trouver la cause de cette disposition , en ce que la multiplication de contrariétés disperse les forces qu'un grand événement , au contraire , rassemble comme en un fardeau. J'étais dans un état impossible à décrire. Pour comble d'infortune , Charlotte , qui se trouvait mal à son aise , ayant voulu changer de posi-

tion, un bout de sa robe tomba dans le ruisseau ; comme elle cherchait à le retenir, son éventail s'échappa de sa main, et demeura presque enseveli dans la boue. Emporté par mon ardeur à le ramasser, je ne vis point qu'une des baleines du parapluie, que j'entraînais dans tous mes mouvemens, avait accroché le bonnet de la tante de Charlotte. Un cri qu'elle fit entendre, m'avertit de sa détresse ; je tournai la tête, mon chapeau tomba, et l'effet de sa chute fut tel, que je ne découvris plus un seul endroit par où je pusse le prendre. Je sentis une violente tentation de le laisser où il était, et de courir chez moi pour n'en plus revenir. Je me contins cependant, et je repris courage en voyant venir à nous la sœur de l'officier municipal. Mais ce moment de répit ne m'était accordé que pour me préparer à de nouveaux chagrins. L'officier municipal était charpentier ; on l'était venu chercher pour

étayer une maison qui tombait, à deux lieues de là. « Il est bien heureux qu'on l'ait trouvé, poursuivit la sœur, demain il n'était plus temps ».

« Au lieu que pour vous, reprit gravement la tante de Charlotte, demain sera tout aussi bon qu'aujourd'hui ».

Je frappai du pied, sans réfléchir aux conséquences de cette action.

« Que faites-vous, s'écria la tante de Charlotte en s'éloignant avec effroi ; voulez-vous donc nous couvrir de boue » ? Je l'entraînai ; Charlotte et son père nous suivirent sans proférer une parole, et malgré les représentations de ma compagne essoufflée, nous regagnâmes la maison en un clin-d'œil : Nous nous assîmes ; personne ne disait mot, on ne se regardait même pas. Mon beau-père fut le premier qui rompit le silence ; et s'adressant à moi :

« Du moins vous dînez avec nous » ? Je vis bien que je n'avais pas

autre chose à prétendre pour le moment, et je retournai chez moi.

La vue de ma chambre fit renaître toute ma fureur. Il se passa près d'une heure et demie avant que je pusse parvenir à me calmer. A la fin cependant mes mouvemens s'adoucirent ; j'éprouvais encore de l'agitation, mais elle n'était plus mêlée d'amertume. Je ne sais quelle ardeur m'animait, les idées se présentaient en foule à mon esprit ; je ne sentais plus de mon affliction que tout juste ce qu'il en fallait pour l'exprimer d'une manière touchante, ou plutôt le plaisir de l'exprimer me paraissait capable de la détruire entièrement. C'est ainsi que l'on compose, me dis-je. Je n'avais jamais composé qu'au collège. Je crus le moment arrivé ; je m'assis auprès d'une table : je ne sais précisément combien de temps j'y restai, mais tout-à-coup je m'aperçus que j'avais laissé passer l'heure du dîner de mon beau-père. J'avais fait dix

vers, il ne manquait plus qu'une rime; cependant je ne pouvais m'arrêter plus long-temps. Je serrai mon brouillon dans ma poche, je descendis l'escalier en rêvant, et je mis une demi-heure à faire le chemin. En arrivant, je trouvai toute la maison soulevée contre moi. Mon beau-père se désolait, protestait qu'il mourait de faim, et qu'une autre fois il ne m'attendrait pas si long-temps. J'entendis aussi la voix de Charlotte; elle se tut lorsque j'entrai dans la chambre, et ne daigna pas me regarder. J'y fis à peine attention. Je ne mangeai presque point, je me laissais aller à de perpétuelles distractions.

« Qu'avez-vous donc »? me demandait à chaque instant la tante de Charlotte; et Charlotte alors répondait à ma place, mais sans rien dire, et seulement par un sourire dédaigneux. Au dessert enfin je trouvai ma rime. La gaîté me revint, mais l'empressement que j'avais de sortir

de table, donnait à tous mes mouvemens un air d'inquiétude, que la tante de Charlotte ne manquait pas d'observer, et Charlotte d'interpréter à sa manière.

« Ce sera tout aussi bon demain qu'aujourd'hui », me dit la tante de Charlotte du ton d'un consolateur. « Je ne suis pas pressé », repartis-je aussi-tôt, mourant de peur qu'on n'eût pénétré le sujet de mon impatience. Mes vœux furent comblés à la fin, et quoique naturellement on dût quitter la table après avoir dîné, je regardai cet événement comme une délivrance inattendue. Je demandai promptement à mon beau-père de me donner la clef de son cabinet. J'y courus, je copiai mes vers, et revins triomphant, bien assuré de faire ma paix avec Charlotte. Je voulus entamer sur-le-champ la négociation, mais quand je m'approchai d'elle, toute sa contenance prit une telle expression de hauteur, que je

n'eus pas la force de prononcer une parole.

Mon beau-père se mit à rire de cette bouderie. « La pluie a cessé, dit-il; allez vous promener ensemble dans le jardin, vous en ferez mieux votre paix ».

Charlotte se levait négligemment, mais elle se levait. Sa tante la regarda, puis regarda mon beau-père.

« Ma foi, ma sœur, dit celui-ci, que le dîner portait singulièrement à la bonhomie, quand voulez-vous qu'un tête-à-tête leur fasse autant de plaisir » ?

Charlotte secoua dédaigneusement la tête, en s'avançant du côté de la porte.

CHAPITRE V.

Le pavillon.

Nous descendîmes ; Charlotte marchait loin de moi. Elle entra dans un petit pavillon , et je remarquai que ce pavillon n'avait point d'autre issue. Je l'y suivis ; elle s'assit , je m'assis près d'elle. Elle détourna la tête ; je compris bien qu'elle finirait par la retourner , mais il fallait que je l'en priasse ; et moi , qui joignais l'embaras d'un auteur à la timidité d'un amant , je n'osais pas ouvrir la bouche. Cependant je pris enfin la parole.

« Charlotte , dis-je , vous me boudez parce que je ne suis pas assez malheureux ».

« Non , reprit-elle sans me regarder ; mais vous pouvez chercher des consolations auprès de la personne

qui vous a tant occupé depuis ce matin ».

« Charlotte, répliquai-je, vous ne savez pas ce que vous dites là » ; en même temps je tirai mes vers, et passant un bras autour d'elle, je lui montrai le papier par un coin, de manière à ce qu'elle pût appercevoir son nom.

« Qu'est-ce que c'est que cela » ? me demanda-t-elle, en s'efforçant de conserver un air dédaigneux.

« Ce sont des vers que j'ai faits pour vous », lui dis-je à demi-voix.

« Des vers » ! dit Charlotte en souriant sans le vouloir ; il n'est pas de femme qui ne sourie quand on a fait des vers pour elle. — « Des vers ? Montrez-les-moi, si vous voulez que je vous croie ».

« Non, Charlotte, je n'oserais jamais ; je ne vous les montrerai que quand vous serez ma femme ». Nous disputâmes.

« Il y a cependant un moyen »,

dis-je timidement. « Quel moyen » ? demanda Charlotte ; et aussi-tôt elle se repentit de l'avoir demandé, car elle rougit et détourna la tête. Alors nous oubliâmes les vers, et la discussion changea totalement d'objet.

« Patience, disait Charlotte, c'est pour demain ».

« Courage, disais-je, c'est pour demain ».

« Un jour d'attente, disait Charlotte, n'est pas une chose bien fâcheuse ».

« Un jour de différence, disais-je, n'est pas un grand inconvénient ».

« Un jour plus tard, dit-elle ».

« Un jour plus tôt, repris-je ».

Enfin, soit que je raisonnasse mieux qu'elle, soit qu'elle se sentît plus de courage qu'elle ne me voyait de patience, elle abandonna son opinion, et je me crus le plus heureux des hommes. Mais bientôt Charlotte se mit à pleurer, ensuite elle me repoussa en disant qu'elle était bien

malheureuse. Je pris la faute sur moi, ses pleurs redoublèrent. Je lui dis qu'elle n'avait nulle confiance en moi; que certainement elle m'aimait bien peu, et tout ce qui se dit toujours en pareille occasion. Je pris un ton fâché, cela persuada davantage; et l'on sentira d'ailleurs que mon impatience pouvait être réelle, quand je voyais la conversation s'éloigner de plus en plus d'un sujet qui m'intéressait vivement. Ce sujet-là, c'étaient mes vers.

La confiance m'était revenue. Si-tôt que je vis Charlotte essuyer ses yeux, je lui présentai mon papier d'un air solennel. Charlotte n'y pensait plus; elle prit le papier. Je commençais de cette manière :

D'un jour encor, hélas ! mon bonheur se retarde.

Ce que je n'aurais certainement pas la vanité de rapporter, si cela n'était nécessaire pour l'intelligence de quelques faits postérieurs.

« Je ne savais pas que vous eussiez jamais fait de vers », me dit Charlotte quand elle eut fini.

« Ce sont les premiers, lui dis-je d'un ton satisfait ; et, continuai-je plus tendrement, mon aimable Charlotte était bien faite pour me les inspirer ».

Elle rougit, et me rendant le papier d'un air contraint :

« Ils sont charmans », dit-elle.

« Vraiment ? repris-je avec modestie. En honneur, je craignais que vous n'en fussiez pas contente ».

« Comment donc ! ils sont charmans », reprit-elle plus froidement encore. Comme elle achevait ces mots, on vint me dire que Pierre me demandait à la porte : j'allai le trouver. Chemin faisant, malgré l'ivresse que mes souvenirs devaient répandre dans mon ame, je me mis à réfléchir sur la manière dont mes vers avaient été reçus. Vainement je voulais chasser cette idée importune, elle revenait

sans cesse , et me tourmentait malgré moi. Je me dis : Elle avait autre chose dans la tête , cela me paraît bien naturel. Mais probablement cette réponse ne fut pas bien sincère , car je me souviens qu'à la même minute je prononçai le serment solennel de ne faire un seul vers de ma vie. J'aurais dû peut-être le prononcer plutôt. Je trouvai Pierre à la porte de la rue ; il avait l'air si triste , que je cherchai dans ma tête s'il m'était arrivé quelque malheur. Je ne cherchai pas long-temps ; Pierre me dit avec un soupir , tandis que je décachetais une lettre qu'il venait de m'apporter :

« Eh bien , monsieur , aujourd'hui comme hier ». Je souris d'un air significatif , toujours en décachetant ma lettre. Ensuite je m'arrêtai , je regardai Pierre ; il m'aurait été bien doux de lui faire partager mon secret.

« Graces à Dieu » ! murmurai-je les yeux fixés sur le cachet de ma

lettre. Pierre ne m'entendit point, je n'osai achever ni recommencer ma phrase ; Pierre m'eût répondu peut-être :

« Qui sait, monsieur » ? et Pierre , hélas ! n'aurait que trop bien deviné. J'achevai de décacheter ma lettre. Quel coup de foudre ! ma tante au lit de la mort, me faisait dire que pour la trouver encore existante, je n'avais pas un seul moment à perdre, et que, par une attention délicate, bien due aux sentimens que je lui avais toujours témoignés, elle voulait que je fusse le témoin des dispositions qu'elle comptait faire en ma faveur. Je songeai un moment que ma tante pouvait bien plus facilement se passer de moi pour mourir, que Charlotte pour se marier. Mais on saura que ma tante était Allemande, et que tous ses biens se trouvant situés en Allemagne, elle pouvait avantager ou déshériter également celui qu'il lui plairait de choisir pour l'objet de

son affection ou celui de sa haine. Cette considération, j'en conviens, devait être balancée par mon amour, et par les nouveaux devoirs que je venais de contracter envers Charlotte ; mais nous ne faisons plus qu'un, son intérêt même me commandait un sacrifice. C'est ainsi que je l'écrivis à son père, que je pris le parti d'instruire par une lettre, des causes qui rendaient mon départ indispensable, ne trouvant pas en moi assez de courage pour m'exposer aux reproches et au désespoir de Charlotte. J'écrivis à celle-ci un petit billet séparé, dans lequel, en lui rappelant les nouveaux liens que nous venions de former, je lui demandais courage et constance. Je rapporte ceci pour faire connaître que dans les occasions les plus désespérantes, je n'ai jamais manqué aux procédés qu'exigeaient l'amitié, l'honnêteté, ou même la simple politesse.

Pierre fit mon porte-manteau , prit sa valise , sella mon cheval , le sien , et nous partîmes.

C H A P I T R E V I .

Les consolations.

Nous fîmes deux lieues sans prononcer une parole. Je réfléchissais , et je m'étonnais. Deux événemens très-naturels , mais qui paraissaient n'avoir pas le moindre rapport avec ma destinée , et qui très-naturellement auraient pu se placer d'une manière différente , se trouvaient concourir , par la force des choses , à changer totalement ma position. Quoi , me disais-je , parce qu'une femme , que je ne connais point , est accouchée le décadi ; qu'une maison , qui ne m'appartenait point , est prête à tomber le primidi , je me trouve , sans le vouloir , coupable envers

Charlotte, et, sans qu'il y ait de ma faute, frustré, du moins pour un temps, du bonheur qui m'était promis ? Je me retournai du côté de Pierre.

« Pierre, lui dis-je, fut-il jamais un sort plus cruel que le mien » ?

« Encore est-il bien heureux, dit Pierre, que madame votre tante ne soit pas morte subitement ».

Je donnai deux coups d'éperons à mon cheval, et des plus forts certainement qu'il eût sentis de sa vie. En trois temps de galop, je me trouvais loin de Pierre. « Ah ! Pierre, qui sait », pensais-je. Cette réflexion m'adoucit. Pierre, me dis-je, ne pouvait comprendre le véritable sens de mes paroles, ni par conséquent toute l'étendue de mon malheur ; la justice demandait donc que je lui fisse une réparation, ou du moins que je travaillasse à effacer de sa mémoire l'es-pèce de mécontentement que je venais de lui témoigner. Je tournai

bride pour me rapprocher de lui. Mais, pensais-je au même instant, si je me rapproche, il faudra que je lui parle, et si je lui parle, que lui dirai-je? Je m'arrêtai pour réfléchir; Pierre avançait toujours. Il fallait se décider. Pierre est le plus fidèle serviteur que je connaisse, il n'est rien dans le monde qui lui soit aussi cher que les intérêts de son maître; ce que je dis autant pour lui rendre justice lorsque j'en trouve l'occasion, que pour excuser l'espèce de résolution, que je pris sur-le-champ, de me confier à lui; je dis l'espèce de résolution, parce qu'en effet ce n'était pas une résolution complète, et qu'au moment où Pierre se trouva près de moi, j'ouvris la bouche sans savoir précisément ce qui allait en sortir.

« Pierre, dis-je; il m'écoutait avec attention; Pierre, repris-je, j'ai une grande faute à me reprocher ». En achevant ces paroles, je m'arrêtai subitement, étonné qu'une minute pût

apporter un tel changement dans nos idées, que ce changement fût capable d'altérer le fond même des choses. Ce que j'avais pris pour une confidence, devenait un aveu, or ce fut toujours une action louable que d'avouer ses fautes. Je m'encourageai donc à poursuivre.

« Oui, répétais-je, une bien grande faute ».

« Monsieur, me dit Pierre, à tout péché miséricorde ».

« Ah ! Pierre, repris-je en soupirant, ce n'est pas cela ».

« Monsieur, dit Pierre d'un ton animé, c'est cela qui nous sauve ».

« De quoi ! Pierre », m'écriai-je douloureusement. Une pensée soudaine venait de présenter à mon esprit tous les malheurs qui pouvaient résulter de mon imprudence et de la faiblesse de Charlotte.

« De la damnation éternelle » ! s'écria Pierre dans une effusion d'amour et de reconnaissance. Un mouvement

de désespoir me fit repartir plus vite que la première fois, au risque de me casser le cou. Alors, véritablement, la miséricorde divine aurait pu me suffire; cependant comme mes idées n'allaient pas jusques-là, je modérai bientôt ma course, d'autant plus que la nuit devenait fort noire, qu'on parlait beaucoup de voleurs, et que je voyais remuer quelque chose dans un fossé dont je n'étais plus qu'à très-peu de distance. Je sifflai tout doucement, Pierre arriva bientôt.

« Pierre, lui dis-je, il faut passer tout droit. Mais non, repris-je, il nous attaquerait par derrière; allons au fossé ». J'avancai, puis m'arrêtant à quelques pas: « Qui va là »? criai-je d'une voix tonnante. J'entendis souffler, mais je n'obtins aucune réponse. « Qui va là »? répétai-je plus haut, mais sans m'approcher davantage. Enfin je vis quelque chose s'élever au-dessus du fossé; je fus un instant sans distinguer ce que ce pouvait être.

Je m'en doutai à la fin : c'était un petit homme bossu devant et derrière ; il me parut avoir un habit de velours et une perruque ronde. Il était aussi large que haut ; on eût dit que la nature avait hésité quelque temps avant de déterminer dans quel sens elle placerait sa tête et ses pieds, et qu'elle avait fini par s'arrêter au mauvais parti.

« Messieurs, dit-il en tremblant et ôtant son chapeau, votre très-humble serviteur ».

« Que faites-vous là » ? lui demandai-je ; je voyais bien qu'il s'asseyait dans la boue, où il s'était caché lorsqu'il nous avait entendus venir.

« Rien, messieurs, dit-il en ôtant une seconde fois son chapeau. Messieurs, votre très-humble serviteur ».

« Monsieur, repris-je, la nuit est fort noire, les chemins ne sont pas sûrs ; si vous voulez que nous cheminions ensemble, nous nous servirons mutuellement d'escorte ».

« Messieurs, messieurs, je vous en prie », s'écria-t-il dans un mortel effroi. Puis ôtant une troisième fois son chapeau : « Messieurs, votre très-humble serviteur », ajouta-t-il d'une voix entrecoupée.

« Et moi le vôtre », et nous piquâmes des deux, en riant aux éclats de la poltronnerie de ce pauvre homme, et nous arrivâmes chez ma tante. Je ne vis personne aux fenêtres, je crus qu'elle était morte, un frisson terrible me saisit.

« Pierre », dis-je en me tournant de son côté. Pierre ne répondit rien, il secoua la tête. Nous montâmes l'escalier, je trouvai ma tante assise dans son lit.

« Ah ! mon ami, dit-elle, je suis entre la vie et la mort » ; mais ma tante tenait pour la vie, et cela se prolongea.

CHAPITRE VII.

L'irrésolution.

UN soir, je soupirai, et je dis à Pierre :

« Voilà deux mois entiers que je me vois éloigné de Charlotte, et je ne sais pas quand ma tante me permettra de m'en rapprocher ».

« Heureusement, monsieur », me dit Pierre en baissant les yeux. On voit par-là que j'étais parvenu à terminer cette confidence deux fois interrompue.

« Oui, Pierre, dis-je en soupirant de nouveau ; mais je crains que ce moment, qui a redoublé mon amour, n'ait diminué le sien ».

« Alors, monsieur, dit Pierre, il faudrait bénir le ciel, qui a bien voulu permettre que vous fissiez cette épreuve à temps ».

Cette réflexion de Pierre ne calmait point les remords dont j'étais tourmenté lorsque je pensais à ces deux mois de retard, qui, bien malgré moi à la vérité, avaient suivi le moment, dirai-je heureux ou fatal ? Mais aussi, me disais-je, qui l'aurait pu prévoir ? Il a fallu que tous les hasards vinssent se réunir contre moi. Si le mariage n'avait pas éprouvé de retards, ma tante aurait pu me retenir sans qu'il en résultât d'inconvéniens ; et malgré les retards apportés au mariage, si la pluie n'avait pas cessé, si mon beau-père ne m'avait pas dit de m'aller promener avec Charlotte, si le pavillon eût été fermé, si..... et les *si* se présentaient en foule pour me désespérer. Mais sur-tout, m'écriais-je, si ma tante avait voulu sentir combien, sur tous les points, sa position différait de celle de Charlotte, et commander un seul jour à son impatience, tout serait en règle maintenant, et Charlotte n'aurait

plus rien à me reprocher. Je me tournai du côté de Pierre, et lui dis :

« Pierre, il est des hasards bien malheureux » !

« Ce qui doit consoler monsieur, me dit Pierre, c'est que rien n'arrive ici-bas que par l'ordre de la Providence ».

« Alors, repris-je avec un peu d'humeur, elle a voulu m'épargner la peine des remerciemens ».

« Qui sait, monsieur », me dit Pierre. Je ne répondis rien ; mais le lendemain, je suppliai ma tante de permettre que j'allasse achever mon mariage. Elle se mit à pleurer, en me disant que sa vie ne tenait plus qu'à un fil, qu'elle devait mourir d'un moment à l'autre, et que certainement, à mon retour, je ne la retrouverais plus en vie. J'écoutais ma tante d'un air pénétré. Quand j'imaginai que je pouvais reprendre la parole, je priai ma tante de ne pas s'abandonner à de pareilles idées, et

lui dis que je demandais seulement deux jours.

« Allez donc, me dit-elle ; mais vous ne me retrouverez plus ».

Je feignis de ne pas l'entendre ; on sent bien que je n'aurais pu partir. J'allai chercher Pierre, et nous nous mîmes en route. Mais je fus bientôt saisi d'une vive inquiétude. Le testament n'était pas fait. Ma tante était de ces personnes qui croient qu'un testament porte malheur. Elle voulait toujours attendre. Si elle allait mourir, me dis-je ; cette idée m'avait saisi en passant le seuil de la porte. Enfin elle prit peu à peu tant d'empire sur moi, que je m'arrêtai subitement, et dis à Pierre :

« Pierre, si ma tante allait mourir pendant mon absence » ?

Pierre ne répondait jamais aux suppositions, parce que sa maxime, ou plutôt son habitude, était de regarder toute chose comme incertaine ; par ce moyen, ses espérances n'é-

taient jamais trompées, et il n'avait jamais aucun sujet de s'affliger. Pierre ne répondit point, et je continuai ma route. Je ne disais rien, Pierre n'était pas causeur, je pouvais m'abandonner à mes réflexions. Elles n'étaient pas gaies ; et comme une pensée désagréable ne vient jamais sans l'autre, je me dis que Charlotte pouvait bien m'être infidelle. Je ne voyais aucune raison qui dût me porter à le croire, mais j'y avais songé, il était impossible que je ne le crusse pas. Je m'arrêtai : j'avais fait justement la moitié du chemin.

« Pierre, dis-je, j'ai peur que Charlotte ne m'ait oublié ».

Pierre ne répondit rien.

« Il serait bien dur, repris-je, de manquer d'un côté ce qui m'a coûté deux mois d'attente, pour ne rien trouver de l'autre ».

Pierre secoua la tête.

« Que faire » ? poursuivis-je.

« C'est une chose à considérer »,

dit Pierre : et je ne lui en sus pas mauvais gré, je n'avais jamais cru devoir compter sur lui pour me déterminer. Je me tournais vers la droite, vers la gauche, je ne savais quel parti prendre.

« Pierre, dis-je en m'arrêtant une seconde fois, depuis un quart-d'heure que nous sommes ici, j'aurais fait bien du chemin d'un côté ou de l'autre, et je me trouverais hors d'incertitude ».

« C'est juste », dit Pierre, et je ne fus pas plus avancé.

« Mais aussi, repris-je, il est possible que Charlotte soit fidelle ».

« Rien n'est plus vraisemblable », dit Pierre. Je me sentais encouragé.

« Alors, poursuivis-je, ce serait un moment bien doux pour tous les deux ».

« Rien ne paraît plus sûr », dit Pierre. J'étais prêt à me déterminer.

« Mais, repris-je, si ma tante allait mourir » ?

« C'est possible », dit Pierre ; et je retombai dans mon incertitude.

En ce moment, je ne sais quoi effraya mon cheval, je ne sais comment la bride m'échappa ; et mon cheval, prenant le mors aux dents, m'emporta de toute la vitesse de ses jambes. Je me tenais aux crins ; Pierre cherchait à m'atteindre, le bruit de son cheval animait le mien davantage. Je frémis en voyant qu'il prenait le chemin d'une espèce d'étang que nous avions devant nous ; il y arriva, fit un élan, puis deux ; mais la fraîcheur l'avait calmé, il s'arrêta quand nous eûmes de l'eau, lui jusqu'aux oreilles, et moi par-dessus les genoux. Je repris la bride, nous retournâmes et sortîmes de l'eau. Pierre me joignit alors.

« Pierre, dis-je, ce maudit cheval a pensé me noyer ».

« La Providence, dit Pierre, a voulu décider monsieur ».

« Elle le pouvait, Pierre, sans me

CHAPITRE VIII.

L'Officier municipal.

LE lendemain, qui se trouvait être un duodi, j'allai chez mon beau-père. Charlotte ne songeait point à s'habiller, tout paraissait être dans la plus profonde tranquillité. J'en témoignai mon étonnement.

« Ne savez-vous pas, me dit mon beau-père, qu'on ne marie plus que le décadi » ?

« Pourquoi » ?

« On a lu dans le *Postillon* d'avant-hier que cette mesure avait été proposée, depuis ce temps, les officiers municipaux ne veulent plus entendre à marier un autre jour. On a refusé hier M. C***, qui est obligé de partir demain, et qui partira sans être marié ».

« Eh bien ! dis-je brusquement, il

m'en arrivera autant qu'à M. C***, car je pars aussi demain.»

Charlotte me lança un regard foudroyant.

« Charlotte, m'écriai-je, est-ce ma faute ? Un nouveau regard m'imposa silence.

« Arrangez-vous », dit mon beau-père, et il quitta la chambre.

« Qu'avez-vous fait ? » s'écria Charlotte avec dépit.

« Ma Charlotte, que pouvais-je faire ? »

Elle se sauva chez elle, je l'y suivis, je la trouvai dans les larmes. Je la pressai de m'apprendre le sujet de son chagrin. Alors, au milieu des sanglots, elle me laissa entrevoir que si notre mariage ne s'achevait pas, elle était perdue de réputation.

« Bonté divine ! m'écriai-je, cette nouvelle devait me rendre le plus fortuné des hommes, au lieu de cela elle comble mon malheur » !

Je m'arrêtai ; j'avais été frappé de

la justesse de cette réflexion, dans l'instant même où elle me faisait sentir l'excès de mon infortune.

« Cela est vrai », dis-je à Charlotte en revenant sur mon idée.

« Oui, dit Charlotte ; mais à quoi cela remédiera-t-il » ?

« A rien, Charlotte ; mais je vais trouver l'officier municipal ».

J'y courus, je le pressai, je fis tout ce qu'il est possible de faire, j'allai jusqu'à lui confier mon embarras, il fut inflexible. Je lui représentai que la loi n'était pas rendue, que mon malheur n'était dû qu'à lui.

« Je suis trop heureux, reprit-il gravement, que le hasard m'ait permis de contribuer à l'établissement des principes ».

« Mais songez ».... lui dis-je.

« Citoyen, reprit-il en se levant d'un air vraiment municipal, l'hommage rendu aux principes en sera d'autant plus éclatant, et j'espère que vous-même, citoyen, ajouta-t-il

en me reconduis ant jusqu'à la porte, ne vous refuserez pas à témoigner combien j'y suis fidèle ».

« Je n'y manquerai pas », dis-je en moi-même ; et je sortis outré, maudissant à toute éternité l'officier municipal et ses confrères. J'en demande pardon, mais dans ma fureur, j'en aurais maudit bien d'autres. Je tremblais à la pensée de me présenter devant Charlotte. Quand je rentrai, je ne levai point les yeux sur elle. Enfin elle toussa, il n'y avait plus moyen de se refuser à une volonté si positive ; je la regardai, toute sa contenance exprimait la tristesse et le mécontentement. L'amour m'emporta.

« Eh bien ! m'écriai-je, je resterai jusqu'au décadi ».

Mon beau-père se fâcha, et protesta que si je faisais une pareille extravagance, il romprait aussitôt le mariage. Je condamnais déjà en moi-même ce transport irréfléchi. Cependant je fis une belle défense, il ne

tint pas à moi de prouver à Charlotte qu'il n'y avait nullement de ma faute. Cette considération n'adoucit point son humeur, et quoi que je pusse tenter, soit par signes, soit autrement, pour obtenir ma grace, elle ne me consola pas seulement par un regard favorable. Le soir, elle parla continuellement à mon rival ; je n'osais m'en fâcher. Enfin, au désespoir, je m'approchai d'elle, et trouvai moyen de lui dire à l'oreille :

« Soyez tranquille, Charlotte ; quoi qu'il en puisse arriver, je reviendrai sûrement décadi ». Charlotte détourna la tête plus dédaigneusement que jamais, et je sortis dans un état difficile à décrire. Quelle différence ce serait pour moi, m'écriai-je presque haut, si je m'étais marié ce matin !

CHAPITRE IX.

La citation.

JE me trouvai dans la rue en même temps que mon rival, et quelques autres jeunes gens qui avaient soupé, ainsi que moi, chez mon beau-père.

« Tu pars après-demain », dit l'un des jeunes gens à mon rival.

« Non », répondit celui-ci en déclamant.

D'un jour encor, hélas ! mon *départ* se retarde.

« D'un jour encore, hélas » ! reprit celui qui avait parlé le premier.

« Hélas ! hélas » ! répétèrent tous les autres. Je ne me possédais pas.

« Monsieur, dis-je à mon rival, expliquez-moi cette plaisanterie, je vous en conjure ».

« Monsieur, elle n'est pas difficile à comprendre ».

« De qui tenez-vous ces vers » ? repris-je.

« Comment, vous avez deviné que c'étaient des vers » ? En vérité, je n'aurais pas cru que cela fût si aisé à reconnaître » ?

« De qui tenez-vous mes vers » ? répétai-je outré de fureur.

« Quoi ! monsieur, ces vers sont de vous » ? Je vis qu'il était de bonne-foi, et que le mépris tombait directement sur mes vers. Mon désespoir fut au comble.

« Vous ne le saviez pas » ? repris-je.

« Si je l'avais su, je n'en aurais pas parlé devant vous ».

« Monsieur, vous m'insultez » !

« Monsieur, comme il vous plaira ».

« Monsieur, il faut nous battre ».

« Je ne demande pas mieux ».

« Dans l'instant même ».

« Je ne connais à cela que deux empêchemens, c'est que nous n'avons pas d'armes, et qu'on n'y voit pas. Demain ce sera tout aussi bon ».

J'aurais mieux aimé que ce fût sur-le-champ ; cependant nous convînmes de remettre au lendemain. Les autres firent mine de vouloir nous accommoder, mais je vis bien qu'ils n'y allaient pas de bon jeu, et j'ai toujours été persuadé qu'ils n'étaient pas fâchés que je me battisse, parce qu'ils m'enviaient Charlotte. Je réfléchis aussi sur la singularité de cette rencontre, et sans la compter au nombre des événemens malheureux, je me dis : Il est pourtant assez extraordinaire qu'au moment où je devrais être en robe-de-chambre et en pantoufles dans la maison de mon beau-père, la fantaisie d'un officier municipal m'en fasse sortir, uniquement pour me donner une occasion de me battre, moi qui ne me suis battu de ma vie, et croyais la passer toute entière sans me battre.

En me couchant, je ne dis pas un mot à Pierre. Il avait su par quelle fantaisie l'officier municipal jugeait

à propos de retarder encore mon mariage : je dis fantaisie, car la loi n'était pas rendue. Il devina, ou crut deviner la cause de mon silence. Pierre ignorait les suites incalculables de ce nouveau retard ; il me dit :

« Monsieur part demain » ?

« Je ne sais, Pierre », lui répondis-je.

« Il est vrai, dit-il, la vie de l'homme est si incertaine » ! C'était encore une de ses maximes favorites. Je ne puis assurer qu'en ce moment je n'éprouvasse un certain mal-aise. Je ne dirai pas que j'aie dormi cette nuit-là, mais je n'affirmerais pas non plus le contraire.

CHAPITRE X.

Les pistolets.

AUSSI-TÔT que Pierre fut entré dans ma chambre, je lui dis de nettoyer mes pistolets. Il m'observa que je ne pouvais en avoir besoin, puisque nous devons voyager de jour. « Pierre, lui répétai-je d'une voix altérée, parce que j'étais prêt à me mettre en colère, nettoyez mes pistolets, j'en ai besoin ».

« Par bonheur, dit Pierre un peu mécontent, nous ne serons pas obligés d'en faire usage, car ils sont en bien mauvais état ».

Il commença à les nettoyer en gro-melant; ils étaient fort sales. Dans un certain endroit, la rouille tenait un peu davantage; Pierre, après avoir frotté quelque temps, leva la

tête , et me dit assez vivement :

« Eh ! que veut donc faire monsieur de ses pistolets » ?.

Je ne sais pas si tout le monde est comme moi : lorsqu'une chose me chagrine , et sur-tout lorsque je réfléchis sur un événement à venir , et dont l'issue est incertaine , il m'est impossible de prononcer un seul mot sur ce qui m'occupe. Il me semblerait que les craintes des autres vont augmenter les miennes , quand même ils ne devraient point me communiquer leurs pensées. Je ne répondis rien. Pierre se remit à son ouvrage , mais en vain , la rouille paraissait enracinée en cet endroit : enfin il renouvela sa question , mais sans interrompre son travail , sans me l'adresser directement , et en l'appuyant d'une expression plus énergique qu'il n'avait coutume de faire. Ce n'était qu'un rien , mais ce rien était trop de moitié ; la patience m'échappa.

« Pierre , m'écriai-je , faites ce que

je vous dis, sans m'importuner davantage ».

Pierre s'arrêta, leva les yeux sur moi d'un air étonné. Je crus y voir de l'affliction ; mais j'étais encore trop en colère, ou si l'on veut, trop malheureux, pour me repentir. Je voulus même détourner la tête ; mais l'instant d'après, mes regards se reportèrent involontairement de son côté. Il s'était remis à son ouvrage ; il travaillait avec plus de zèle, la rouille était presque partie ; mais son activité avait quelque chose de douloureux. Il s'interrompit un instant, pour se passer le doigt sur les yeux, et reprit aussi-tôt son travail. Un remords amollit mon cœur, cependant je le sentais encore serré ; je ne pouvais convenir que j'eusse tort.

« Pierre, dis-je gravement, pour ne me pas trahir, c'est, au contraire, le moment de nous réconcilier ».

« Et pourquoi faire, monsieur » ? dit Pierre en levant la tête. Je l'en-

tendis bien. Auparavant, en effet, nous n'avions jamais été brouillés. Mais je continuai.

« Pierre, si je vous ai jamais fait tort, si j'ai commis quelque injustice envers vous, je vous prie de me le pardonner ».

Pierre me regardait avec inquiétude ; je vis bien qu'il craignait que mon intention ne fût de le renvoyer ; je ne pus lui laisser cette idée-là.

« Pierre, lui dis-je, je vais me battre ».

« Oh ! mon Dieu », s'écria-t-il en se levant plus pâle que la mort, et il laissa tomber le pistolet.

« Oui, Pierre », repris-je.

« Si par bonheur encore, ce n'était pas au pistolet » ! s'écria-t-il. Pierre avait la plus mauvaise opinion des armes à feu. Il reprit, en frappant ses mains l'une dans l'autre :

« C'est impossible » !

« Pierre, repris-je, c'est cependant très-vrai ». Je n'en voulus pas

dire davantage ; et je me souviens qu'en proférant ces paroles, je me tenais fort droit et immobile.

« Irai-je faire mes adieux à Charlotte »? demandai-je à Pierre. « Non, repris-je, c'est elle qui a donné, qui a sacrifié mes vers ; je l'accablerais de reproches, et dans un pareil moment, ce ne serait pas convenable ».

Pierre ne put prendre sur lui de m'accompagner, et en me donnant mes pistolets, il me dit les larmes aux yeux :

« Tenez, monsieur ; ils sont bien sales, je n'ai pas eu le cœur de les nettoyer davantage ».

Je fus touché de cette preuve d'attachement, en même temps que je pensai qu'elle pouvait me devenir dangereuse. Nous avions oublié de désigner les armes ; c'était à moi qu'il appartenait de choisir, je pris une épée. Je trouvai mon rival, nous nous battîmes. Je fus blessé au bras, mais très-légèrement ; les témoins nous

séparèrent. Ma blessure ne m'empêcha pas d'aller voir Charlotte, mais je ne le fis cependant qu'après avoir rassuré Pierre, que je trouvai appuyé contre ma porte, les yeux constamment fixés vers le coin de la rue, désespéré que sa vue ne pût s'étendre plus loin, et n'ayant pas le courage d'avancer d'un pas.

Charlotte me vit le bras en écharpe, et j'attendis qu'elle me demandât la raison de cet appareil. Je la lui dis, et voulus lui faire des reproches ; mais elle me dit qu'il les lui avait pris de force en badinant, et qu'elle n'avait pas même voulu lui dire qu'ils fussent de moi. J'entendis bien cela, mais je ne me souciai pas de le relever.

« Charlotte, dis-je seulement, vous avez donc badiné avec lui » ?

« Oh ! reprit-elle, vous êtes aussi trop soupçonneux ».

Je lui observai que je n'avais rien soupçonné, que c'était une simple

question. Elle s'appaisa, et je partis en lui promettant de revenir le décadi suivant. Mais quoique ma blessure fût peu de chose, le mouvement que j'avais pris, et peut-être les suites d'un peu d'agitation, l'enflammèrent tellement, que j'eus la fièvre, et que le décadi, quelques instances que je pusse faire, ma tante ne voulut jamais me laisser partir. Je fis savoir à mon beau-père le nouvel obstacle qu'on opposait à l'accomplissement de mes vœux. Je n'osai pas écrire à Charlotte, parce que sa tante voyait ses lettres. Mais je promis que ce serait pour le décadi suivant.

CHAPITRE XI.

Les embarras.

LE primidi j'étais mieux ; le duodi je me levai , et descendis chez ma tante ; j'étais assis près de son lit. Comme elle se sentait plus mal , l'idée du testament lui était revenue. Elle m'en parlait , car elle parlait fort long-temps de ses intentions avant de les exécuter , et je regardais comme un grand bonheur que dix-sept ans auparavant elle eût commencé à m'entretenir du projet qu'elle avait toujours formé , disait-elle , de me faire son héritier. Elle me disait :

« Mon ami , je veux profiter de ce petit moment de force , ce sera peut-être le dernier » .

Je ne connais pas de position plus embarrassante que celle de l'homme à qui l'on dit ces choses-là , ni de né-

cessité plus fâcheuse que celle d'y répondre ; aussi ne répondis-je point ; et ma tante parlait d'autant, sans que j'osasse lui faire observer qu'elle s'épuisait. Ma tante avait, ce qui se conserve jusqu'au dernier moment, un grand faible pour les histoires ; j'entends les histoires qu'elle racontait ; l'habitude des parenthèses, et le talent des digressions, ce qui est très-fatigant lorsqu'on a la respiration gênée. Elle m'avait parlé du notaire, et après m'avoir exprimé combien il lui aurait été plus doux de confier ce dernier office à un notaire de ses amis, qui était mort, dix ans auparavant, d'un coup de sang, et avait laissé une femme et deux filles, dont la première s'était mariée en Espagne, et se portait bien, tandis que la seconde était morte à sa première couche ; et après cette narration, durant laquelle j'avais été forcé de reprendre haleine, ma tante commençait à me demander s'il ne serait pas convenable d'en-

voyer chercher le notaire, quand on vint nous interrompre de la part d'une personne qu'on ne nomma point, et qui désirait me parler. Je répondis assez brusquement que je ne pouvais quitter ma tante.

« Allez, mon ami, me dit-elle, il faut bien faire ses affaires; d'ailleurs je me sens un peu fatiguée, nous reprendrons ce sujet-là une autre fois ».

Je sortis d'assez mauvaise humeur, comme on peut le croire; mais ce que l'on croira plus facilement encore, c'est que je reculai de surprise quand je vis Charlotte; c'était elle. Son discours commença par les reproches qu'elle crut devoir m'adresser. J'avais, disait-elle, divulgué sa faiblesse. Je m'en disculpais, quand je me souvins de l'officier municipal. En effet, il avait tout dit, et tout était, comme cela ne manque jamais, revenu à Charlotte. D'après l'espérance que je lui avais donnée pour le décadi, elle s'était tenue assez tran-

quille. Ma lettre l'avait mise au désespoir ; et le primidi ayant appris que sa tante s'était enfermée avec son père, et qu'elle avait fait venir une femme-de-chambre à qui Charlotte avait été obligée de se confier, la frayeur s'était emparée d'elle, et elle avait pris le parti de me venir trouver. Mille réflexions désolantes s'étaient présentées à moi pendant ce récit.

« Mon dieu, Charlotte, lui dis-je, » ne pouviez-vous attendre au moins » un éclaircissement » ?

« Oui, reprit-elle avec aigreur, » pour être accablée des reproches de » ma tante. Je le crois bien, poursui- » vit-elle, vous n'étiez pas à portée » de les recevoir ».

J'en convins, mais si elle craignait sa tante, je n'étais guère moins embarrassé de la mienne.

Charlotte voulait que sous un prétexte quelconque, je demandasse à ma tante de la loger. C'est à quoi je ne pouvais me résoudre ; ma tante

aurait deviné, ma tante était fort dévote, il n'y avait pas moyen d'y songer. Je proposai à Charlotte un autre expédient ; ce fut qu'elle entrât dans ma chambre où certainement personne ne la verrait, tandis que j'irais lui chercher un logement à l'auberge, pour l'y conduire ensuite si-tôt qu'il ferait nuit. Mais il s'éleva une difficulté à laquelle je n'avais pas songé. Charlotte ne voulait pas absolument entrer dans ma chambre. Je lui représentai que cela n'était pas raisonnable ; je laissai même échapper que cela n'était pas conséquent. Elle se fâcha, m'accusa d'un manque de délicatesse, prétendit que je lui reprochais ce qu'elle avait fait pour moi ; assurément cependant, rien n'était plus éloigné de ma pensée. Nous étions tout près de la chambre de ma tante, la porte était restée ouverte ; Charlotte parlait très-haut, sans que je pusse l'appaiser ou modérer sa voix ; jamais homme ne se trouva plus

embarrassé. Pour mettre le comble à ma détresse, arriva une jeune femme de la ville, avec laquelle j'avais fait connaissance pendant mon dernier séjour chez ma tante. Elle m'honorait de quelque distinction, et je n'avais pas cru que mon amour pour Charlotte m'obligeât de repousser les prévenances dont elle ne cessait de m'accabler : il s'était donc établi entre nous une sorte de familiarité. On me permettra d'observer ici, que j'ai toujours été bien vu des femmes, préférence que je suis loin d'attribuer à aucun mérite de ma part, mais qui vient au contraire de ce qu'elles se trouvent à leur aise avec moi ; et ne craignent de ma part ni indiscretion ni mépris, en se livrant à cet attrait naturel qu'ont toutes les femmes pour un sentiment que toutes n'achèvent pas, mais que toutes, si je ne me trompe, commencent plusieurs fois en leur vie. Celle-ci arriva donc, et me parla comme à son ordinaire ; mais elle vit

Charlotte et s'arrêta, elle me lança un coup d'œil très-significatif, puis entra chez ma tante. Je ne doutai pas qu'elle ne lui fît une foule de questions sur le compte de Charlotte, et que ma tante ne la questionnât à son tour, pour se mettre en état de répondre à ses questions. Je pris le bras de Charlotte, et je l'emmenai, ou plutôt l'entraînai hors de la maison. Elle me demanda le nom de cette personne qui m'avait parlé. Je lui répondis que cette personne était une femme de la ville, Elle trouva cette réponse très-déplacée, cependant je jure ici que je l'avais faite sans humeur.

Nous ne trouvâmes pas de logement à l'auberge. J'étais au désespoir; Charlotte prétendit que j'avais le plus grand desir de me débarrasser d'elle. Il fallait retourner chez ma tante, je ne savais que devenir. Je marchais inégalement comme un homme qui rêve.

« Apparemment, disait Charlotte, vous avez juré de m'enfoncer dans le

ruisseau, ou de m'étouffer contre le mur ».

Tout-à-coup j'aperçus la jeune femme dont j'ai parlé. Craignant qu'elle ne nous vît, j'entraînai Charlotte d'un autre côté.

« Où courez-vous, me dit-elle, vous allez me placer sous une gouttière » ?

« Vous avez raison, il faut l'éviter ».

« Ah ! s'écria Charlotte, vous avez pris le bon moyen ».

Je m'étais trompé au bruit, et nous nous trouvions précisément sous la gouttière qui nous inondait.

Charlotte fit un saut de côté, et ce mouvement nous conduisit tout près de l'autre femme, qui ne demandait pas mieux que de nous rencontrer. Les femmes ont une manie. Une personne quelconque frappe-t-elle leur imagination de quelque manière que ce soit, il leur prend sur-le-champ une envie démesurée de la voir, une envie qu'elles satisferaient à quelque prix

que ce puisse être. Fût-ce le diable, il faudra qu'elles fassent connaissance avec sa figure. Cette réflexion me vint tandis que Charlotte m'entraînait malgré moi. J'étais dans une véritable colère. Je la tirai un peu vivement. Elle jeta sur moi un regard dédaigneux, qu'elle reporta sans perdre de temps sur la jeune femme, qui lui répondit par un regard pareil, où l'on peut croire que je ne fus pas oublié. Nous ne cessâmes de nous disputer pendant le chemin. Ce fut une distraction, elle avait suspendu mes angoisses. Je les retrouvai toutes quand je rentrai dans la maison. Elles ne s'adoucirent pas, quand j'appris que ma tante m'avait demandé trois fois,

CHAPITRE XII.

Les suppositions.

J'ENTRAI chez ma tante, ma figure me trahissait de telle manière, qu'elle m'aurait questionné quand elle n'aurait rien su d'avance. Elle me questionna donc, supposa le plus pour savoir le moins, et mes affaires s'étaient si fort embrouillées depuis une demi-heure, que je me trouyai trop heureux d'avouer en totalité, ce qu'une demi-heure auparavant je tremblais qu'elle ne devinât en partie. Ma tante ne se fâcha point, mais indulgente pour le fonds, elle tenait prodigieusement aux formes.

« Mariez-vous sur-le-champ, dit-elle ».

« C'est bien mon projet, répondis-je ; et pourvu que vous consentiez à la recevoir chez vous seulement pour le reste de la décade... ».

Ma tante assura que cela était impossible.

Nous n'étions pas mariés.

« Partez tout-à-l'heure, dit-elle, vous vous marierez demain.

Mais le lendemain se trouvait être le tridi, je le fis observer à ma tante, et j'allais maudire encore l'officier municipal, mais je songeai que cela n'avancerait rien, et je me mis à réfléchir. Ma tante réfléchit de son côté, enfin elle me proposa un arrangement.

« Mariez-vous en face d'église, dit-elle, ce sera toujours cela, et mon chapelain fera la cérémonie ».

J'aurais voulu qu'en ce moment la terre pût m'engloutir. Il faut savoir que ma tante, calviniste des plus zélées, s'affligeait perpétuellement de me voir soumis à des principes différents de ceux qu'elle avait professés toute sa vie. Depuis vingt-quatre ans elle travaillait à ma conversion, et se flattait qu'une femme calviniste par-

viendrait plus facilement à l'effectuer, de manière que pour lui faire plaisir et me raccommo-der avec elle dans un moment où nous étions un peu brouil-lés, je lui avais persuadé que Char-lotte l'était.

« Non, lui dis-je, je connais un mi-nistre dans la ville, il serait fâché si je m'adressais à un autre.

Je vais le chercher ».

« Un ministre, s'écria-t-elle, et je ne le connais pas » !

Je sortis sans lui répondre : il est de fait que je ne savais pas si la ville renfermait un ministre, ni même un prêtre. Je courais les rues au hasard, m'arrêtant à chaque porte sans jamais entrer. Enfin je me souvins d'une maison qui renfermait plusieurs per-sonnes pieuses, j'y allai ; j'y trouvai cinq femmes et un homme. Je les con-naissais très-peu, et même la croyance de ma tante leur avait donné très-mauvaise opinion de moi ; je m'assis, encore plus embarrassé de me trouver

chez elles qu'elles ne pouvaient l'être de m'y voir, mais peut-être moins empressé de leur faire connaître le sujet de ma visite qu'elles n'étaient curieuses de l'apprendre. Les premières minutes furent remplies par ces propos vagues qu'en pareille occasion on prend soin de rendre peu intéressans, afin de ne se pas trop éloigner du sujet principal. Enfin, à leur très-grande satisfaction, je vins au fait, et les priai de m'indiquer un prêtre. Elles le regardèrent, firent un signe à l'homme qui se trouvait avec elles, et qui demeura les yeux baissés.

« Monsieur, me dit l'une d'entre elles, serait-ce pour une première communion » ?

Je répondis par un signe de tête qui disait : Ce peut être cela, ou toute autre chose ; ou simplement, je ne me soucie pas de vous l'apprendre.

« Il serait un peu tard, reprit-elle, sur-tout s'il fallait instruire la personne » : elle s'arrêta.

« Peut-être, monsieur, vaudrait-il mieux attendre qu'on en pût réunir plusieurs ».

Il se fit un silence ; comme on vit que je ne cherchais point à le rompre, une seconde reprit en s'adressant à la première :

« Si c'était un mariage, monsieur, poursuivit-elle en se tournant vers moi ; il pourrait se faire que ce fût un mariage » ?

Le rouge me montait à la figure ; elle s'en aperçut probablement, et pour achever de s'éclaircir, elle reprit :

« C'est que vous sentez bien, monsieur, que si c'était un mariage, il y aurait des précautions à prendre ».

Je m'étais préparé à l'attaque ; je la soutins sans me trop déconcerter ; et la conversation s'étant prolongée, je me remis si parfaitement, qu'une troisième crut devoir reprendre :

« Si cependant c'était pour administrer à quelqu'un les derniers se-

cours de la religion, le cas serait bien différent, car c'est toujours une chose extrêmement pressée » ?

Je répondis par un signe affirmatif, mais qui portait uniquement sur sa remarque ; et ne sachant trop dans quel sens on devait le prendre, une quatrième me dit du ton de l'intérêt :

« Monsieur, madame votre tante serait-elle si mal » ?

« C'est une hérétique », reprit tout bas la cinquième.

« Elle pourrait vouloir se convertir », poursuivit l'autre sur le même ton. On savait bien que j'avais entendu. Tout le monde me regarda, excepté l'homme qui demeura les yeux baissés. Je ne répondis point, je ne fis pas même un seul mouvement.

« Monsieur, dit celle qui avait parlé la première, nous ne connaissons point de prêtre ».

Je fus anéanti, puis je me levai en

disant dans un mouvement de désespoir :

« C'est désolant ».

Tout le monde se leva, l'homme ainsi que les cinq femmes ; je crus qu'il voulait simplement me rendre ma révérence ; mais il s'approcha de moi en disant : « Monsieur, si vous avez besoin de mon ministère, je suis prêt à faire tout ce qui dépendra de moi ».

Je le reconnus alors pour ce qu'il était, il me sembla que je l'avais toujours soupçonné. Les femmes m'entourèrent, se répandirent en politesses accompagnées de beaucoup d'excuses, et de quantité d'offres de services.

« Parlez, dit l'une d'entr'elles, nous sommes entre nous ».

Malgré cette obligeante proposition, je persistai à vouloir emmener le prêtre dans la chambre voisine.

CHAPITRE XIII.

La dispute.

QUAND le prêtre et moi nous fûmes seuls, je lui exposai ce que je desirais de lui.

« Sûrement, me dit-il, vous aurez rempli toutes les formalités que la loi exige ».

« Oh ! il ne nous manque plus que le mariage ».

« En ce cas je ne puis vous unir, ce serait autoriser.... »

« Eh mon Dieu ! m'écriai-je douloureusement, vous ne risquez rien » !

Ce n'était pas la première fois que le souvenir du pavillon me conduisait à des idées affligeantes.

Le prêtre feignit de ne me pas entendre.

« Mes ennemis (qui n'en a pas), continua-t-il d'un ton modeste ; mes

ennemis prétendraient que j'ai voulu suppléer aux cérémonies civiles ».

« Eh ! les croirait-on » ? Il secoua la tête.

« Comment, repris-je, voulez-vous qu'il vous soit reproché d'avoir accompli, un jour plutôt que l'autre, une cérémonie qu'on regarde comme indifférente » ?

Il secoua de nouveau la tête, et je n'en pus obtenir aucune autre réponse. Il était vieux, et probablement entêté ; sans cela certainement il n'aurait pas résisté à des raisonnemens, dont la force m'avait moi-même étonné. Je m'en allais, ne sachant encore si je devais lui demander de m'en indiquer un autre, quand il m'arrêta.

« Je n'ai pas besoin de m'excuser envers vous, dit-il ; je suis seul ici, et la moindre imprudence de ma part pourrait priver un grand nombre de fidèles de secours et de consolations ».

Je n'avais rien à répondre ; je sortis le désespoir dans le cœur, et sans sa-

luer les femmes au milieu desquelles j'étais obligé de repasser. Elles crurent sans doute que je m'en allais sans absolution ; mais je ne fis pas cette réflexion dans le moment. Quand j'arrivai chez ma tante, je n'étais plus à moi même. Et quand elle me demanda si j'avais trouvé le ministre, je ne sus lui dire autre chose, sinon que je ne l'avais pas trouvé.

« Eh bien ! me dit-elle d'un air triomphant, parce qu'elle était enchantée que son chapelain me devînt nécessaire, mon chapelain vous mariera ». Puis elle ajouta, en se levant sur son lit : « Graces à l'égalité rétablie entre tous les cultes, il ne craindra plus qu'on lui fasse des affaires ». Ce n'était pas tout d'aimer la république, ma tante adorait la révolution. Quand on pourrait disputer des goûts, ce n'est pas à cet égard que j'aurais contrarié celui de ma tante.

Alors, cependant, je fis une grande faute. Je l'avoue et j'en demande par-

don , d'ailleurs j'en ai été bien puni ; mais qu'on se représente ma position , la tête troublée , voulant éloigner à tout prix l'intervention du chapelain , parce que j'étais sûr que Charlotte ne consentirait jamais à l'accepter , je dis à ma tante qu'elle se trompait ; et moi , qui n'aime pas la dispute , je me laissai emporter par l'esprit de contradiction , au point de nier la proposition de ma tante , et d'en établir une toute contraire. Ma tante commença par me dire que c'était impossible , et finit par me soutenir que c'était juste. Ensuite , elle me défia de citer les personnes , et me déclara nettement qu'elle ne croyait pas un mot de ce que je lui disais. Je n'étais pas disposé à la patience : son entêtement me fit sortir des bornes ; je me trahis. violemment irritée , ma tante cherchait à me trouver en faute , et prenant avantage de mes paroles , me demanda quelle affaire je pouvais avoir à traiter avec un prêtre. Je sentis mon

imprudence, mais trop tard, mon embarras lui ouvrit les yeux. Elle m'ordonna, dans un transport de rage, de sortir de la chambre à l'instant même. Un quart-d'heure après je sus qu'elle avait envoyé chercher un notaire ; et au bout d'une heure on vint me dire qu'elle était morte après m'avoir totalement déshérité en faveur d'un cousin avec lequel elle s'était brouillée avant la révolution, parce qu'il avait quitté la religion calviniste pour se faire capucin. Charlotte fut tellement frappée de cette nouvelle, qu'elle fit une fausse couche. Ainsi, de tout cela, il ne me restait rien que d'être déshérité par ma tante, fort mal avec mon beau-père, et pas trop bien avec Charlotte. Cependant, je ne m'emportai point contre l'officier municipal ; je ne me permis pas une réflexion contre le tridi, qui, par son insuffisance, venait de m'attirer un si grand malheur. Je commençais à ne me plus étonner de rien.

CHAPITRE XIV.

La réflexion.

CHARLOTTE commençait à se rétablir ; j'avais trouvé un logement pour elle dans une maison particulière, où j'en avais pris un moi-même. Elle y était connue sous le titre de ma sœur, et ne sortait point. Je n'avais dit à personne qu'elle fût avec moi, mais personne ne l'ignorait dans la ville ; personne ne savait qui elle était, mais personne ne croyait qu'elle fût ma sœur. Charlotte embellissait, et cette circonstance ranimait ma passion, qui, je l'avoue, s'était un peu refroidie : et j'espère que cet aveu ne donnera pas mauvaise opinion de moi, quand on se rappellera tous les chagrins que j'avais éprouvés depuis quelque temps. Il faut se trouver bien désœuvré pour être bien amoureux.

Charlotte et moi nous étions ensemble un soir ; mon amour m'emportait. Je crois que ces amours, qui viennent pour ainsi dire par bouffées, et sont sujets aux refroidissemens, ont en certaines occasions plus de vivacité que les autres. Quoi qu'il en soit, Charlotte résistait, et c'était, je pense, de bonne-foi. Cependant elle ne se fâchait pas ; je commençais même à croire que mes prières parviendraient à la fléchir, quand tout-à-coup (on ne sait comment les circonstances se tiennent dans la mémoire) l'idée du pavillon me revint, et en même temps le souvenir de tout ce qui s'en était suivi.

« Charlotte, dis-je, vous avez raison, et si j'avais toujours pensé de même, nous aurions évité bien des malheurs ». Je m'éloignai en achevant cet mots : Charlotte rougit, puis se mit en colère, disant qu'il était bien étrange que je voulusse lui faire des leçons après lui avoir causé tant de

chagrins. A cet égard, nous n'avions pas grand'chose à nous reprocher mutuellement ; cependant je me tus, et ne m'occupai que du soin de l'apaiser. Je n'y réussis pas, jamais je ne l'avais trouvée si inflexible. Elle se leva, regarda l'heure qu'il était, et me dit qu'il était bien extraordinaire que je demeurasse si tard dans sa chambre. Je suppliai, mais en vain ; je ne pus obtenir une minute de grace. Je retournai chez moi ; je me promenais dans ma chambre ; Pierre me regardait.

« Pierre, dis-je, je viens de me quereller avec Charlotte ».

Pierre secoua la tête.

« Ce mariage, poursuivis-je, m'a déjà donné bien des chagrins ».

« Qui sait ? me dit Pierre, peut-être un jour monsieur rendra grace au ciel de ce qu'il ne se sera pas fait ».

« Pierre, repris-je, il s'en faut de beaucoup qu'il soit rompu ».

Je dis cela du ton d'un homme qui

ne veut pas qu'on puisse lui supposer de la répugnance à remplir ses devoirs, mais je n'assurerai pas qu'il ne se mêlât un peu de chagrin à ma fermeté. Cependant je voulais retourner sur-le-champ pour me réconcilier avec Charlotte. Pierre n'était pas d'avis que je fisse cette démarche. Il ne manquait pas de sens.

« Les querelles d'amour, disait-il, finissent tôt ou tard ; il faut que le plus pressé attende l'autre, sans cela il est sûr qu'il sera victime ».

Je sentais bien qu'il avait raison, mais cette querelle me pesait ; je sortis de ma chambre. En arrivant auprès de celle de Charlotte, je crus entendre parler ; cependant la clef n'était pas à la porte. Je frappai ; Charlotte ne répondit point. Je frappai une seconde fois ; elle demanda qui était là, et me dit qu'elle ne pouvait m'ouvrir. Je la suppliai de me laisser entrer ; elle me répondit qu'elle était couchée. Je ne crus pas que cela

fût vrai, parce que je voyais de la lumière dans sa chambre. Je retournai chez moi beaucoup plus agité. Il me semblait assurément que j'avais entendu parler; cependant, comment cela était-il possible? Le lendemain, quand je revis Charlotte, elle paraissait ne plus songer à ce qui s'était passé. Mais moi, j'y songeais.

« Charlotte, lui dis-je en m'asseyant près d'elle tandis qu'elle travaillait, vous n'avez pas voulu me recevoir hier ».

« J'étais couchée », me dit-elle.

« Cependant j'ai entendu parler dans votre chambre, et j'y ai vu de la lumière ».

« Il est vrai, c'était notre propriétaire ».

« Mais, Charlotte, comment cela se peut-il, je l'avais vu passer une demi-heure auparavant, et elle m'avait dit alors qu'elle allait se mettre au lit » ?

« Sûrement, dit Charlotte ; mais comme elle a peur des rats, et qu'elle en avait vu passer un dans sa chambre, elle était venue dans la mienne ».

« Mais, Charlotte, elle l'aura retrouvé de même en retournant dans sa chambre ».

« J'en conviens ».

« Je suis étonné, poursuivis-je, qu'elle ne vous ait pas engagée à descendre dans sa chambre ».

« C'est aussi pour cela qu'elle était venue, dit Charlotte ; mais je ne l'ai pas voulu ».

Je n'avais rien à répondre, mais je n'étais pas satisfait ; et de plus, sa douceur ne laissait pas de me surprendre. J'étais assis près d'elle, réfléchissant sur tout cela, quand elle leva les yeux et sourit. Ce sourire me fit impression ; cependant je me mis en garde, il me donnait encore de la méfiance ; mais l'instant d'après, elle leva les yeux une seconde fois, sourit encore, et tournant sur

moi, un regard charmant, elle me tendit la main en disant :

« Il faut donc que nous nous querrellions toujours » ?

Je ne pus y résister ; je l'embrassai avec transport ; elle ne se fâcha point.

« Charlotte, lui dis-je, quand nous marierons-nous » ? Elle sourit encore. « Sans » et j'allais encore maudire l'officier municipal ; mais je me contins ; « nous partirions sur-le-champ, et nous serions mariés demain quartidi. Promettez-moi du moins que ce sera pour décadi prochain ».

Les suites de son accident nous avaient obligés à tarder jusqu'alors. Elle me promit ce que je voulais, mais l'intervalle était encore bien long.

« Si vous n'étiez pas si sévère, lui dis-je, je prendrais patience ». Je me craignais, je n'osais regarder Charlotte. Je me mis à la fenêtre pour me distraire.

CHAPITRE XV.

La découverte.

JE vis passer mon rival ; cela me surprit. L'idée me vint de demander à Charlotte comment elle était arrivée.

« Avec ce monsieur qui loge ici », dit la propriétaire qui venait d'entrer.

« Quel monsieur ? demandai-je, je ne l'ai pas encore vu ».

« Il sort dans l'instant », reprit-elle, et courant à la fenêtre elle me fit voir mon rival qui n'était pas encore au bout de la rue. Je demeurai stupéfait. La propriétaire sortit.

« Il loge donc ici ? » dis-je à Charlotte.

« N'est-ce pas vous qui m'y avez amenée, répondit-elle, et pouvais-je l'empêcher d'y venir ? »

« Oui ; mais vous le saviez ».

« Quand je l'aurais su, était-il nécessaire de vous le dire pour vous tourmenter ? »

« Et vous êtes venue avec lui » ? repris-je avec beaucoup d'humeur.

« Vous verrez que parce qu'il était dans la voiture, il fallait que je fisse le chemin à pied ».

J'étais très-mécontent ; j'allais répondre quand on m'apporta un billet. Il était de la jeune femme dont j'ai parlé. Elle m'invitait à passer chez elle la soirée du lendemain. Je fis répondre que j'irais.

« Chez qui » ? me demanda Charlotte avant que j'eusse pu reprendre la conversation. Je le lui dis ; elle avait pris la jeune femme en aversion depuis qu'elle l'avait rencontrée dans la rue, et m'avait querellé pendant plus d'une demi-heure sur ce qu'un jour me trouvant à la fenêtre, je l'avais saluée en la voyant passer. Elle me dit que c'était dans l'intention de la piquer que je voyais si souvent cette femme, à laquelle je n'avais pas fait une seule visite depuis la mort de ma tante. Elle poursuivit en me disant

que j'avais envie de me brouiller avec elle ; qu'elle s'en appercevait bien, à la quantité de mauvaises raisons que je cherchais pour avoir sujet de la quereller. Ensuite elle se mit à pleurer, elle voulut se laisser tomber sur sa chaise, je la soutins dans mes bras, elle ne cherchait que faiblement à se dégager ; je m'efforçais d'adoucir sa douleur, elle était si vive, que si je ne me trompe, j'implorai mon pardon de la meilleure foi du monde. Charlotte me conjura de ne pas aller chez la jeune femme, cela me fit croire que j'attachais quelque prix à cette liaison ; en conséquence je résistai d'abord. Mais enfin elle mit tant d'ardeur à ses instances, que je cédai, pensant lui faire un véritable sacrifice. Il est parfaitement sûr cependant que je ne sentais pas le moindre desir d'aller chez la jeune femme. Mais je ne m'en aperçus qu'après.

Charlotte fut si contente de moi, qu'elle me donna d'elle-même un bai-

ser pour récompense. Je m'assis près d'elle, je passai un bras autour de sa taille. Nous étions dans cette situation où l'on se trouve toujours à la suite d'une querelle. On est plus attentif, chacun des deux cherche avec soin ce qui pourra faire plaisir à l'autre. On se parle d'un son de voix plus doux; quelquefois même on se laisse aller à des confidences que l'on regrète avant de les avoir achevées. J'avais donc un bras passé autour de la taille de Charlotte, je l'attirai doucement à moi.

« Ma Charlotte, dis-je, nous aurions besoin de prendre l'air, voulez-vous venir vous promener » ?

« Je crois, dit-elle, que ce serait une imprudence; cependant si cela vous faisait plaisir ».

« Non, repris-je, vous avez raison, je ne sortirai pas ».

« Il faut que vous sortiez », dit Charlotte; je m'y refusai; elle insista, et me dit en mettant sa main sur mon épaule, qu'il fallait absolument que

je sortisse, et que je finirais par devenir malade si je demeurais toujours renfermé. Je m'en allais, elle me rappela pour me demander si j'irais bien loin, et à quelle heure je rentrerais. Je lui répétai que si elle le voulait, je ne sortirais pas. Elle me dit qu'elle voulait absolument que je sortisse, et cela en me prenant la main, et m'attirant si doucement vers elle, que je ne pus résister au desir de l'embrasser encore.

C H A P I T R E X V I.

La récapitulation.

A PEINE eus-je fait deux pas hors de la maison, que cherchant à me rappeler le commencement de notre querelle, je me souvins que Charlotte n'avait pas bien éclairci nos doutes. Si mon rival eût été dans la maison, je n'aurais pu me décider à sortir.

J'appelai Pierre, et lui dis de m'accompagner, afin d'écarter les idées qui commençaient à s'emparer de moi. Mais ce fut inutile. Pierre ne disait mot, je marchais en me livrant à mes réflexions; et quand je voulus parler pour me distraire, il ne me fut pas possible de parler d'autre chose que de ce qui faisait en ce moment le sujet de mes pensées.

« Pierre, dis-je, on ne peut calculer les chagrins que j'ai éprouvés depuis trois mois et demi ».

« Heureusement, me dit-il, monsieur est maintenant au bout ».

« Qui sait, Pierre? d'ailleurs il me restera toujours d'avoir été déshérité par ma tante ».

« Ah! dit Pierre, monsieur est toujours un bien bon parti pour mademoiselle Charlotte ».

Cette réflexion m'arracha un soupir, et je me mis à rêver plus tristement encore. Je comptais un à un tous mes chagrins, quand je vis passer

la femme de cet officier municipal qui n'avait pas voulu me marier le duodi. Elle était avec une autre femme, elle s'approcha de moi, et me demanda comment se portait mademoiselle Charlotte. Je voulus nier que je susse de ses nouvelles. La femme de l'officier municipal fit un signe de tête, et me dit :

« Tenez, j'en parlais à ma cousine que voilà, et que je suis venue voir dans cette ville. J'avais toujours été bien sûre que cela finirait de cette manière ».

Je la quittai fort vite après lui avoir fait un léger salut; et je la laissai causant et gesticulant avec sa cousine.

« Eh bien ! dis-je à Pierre, aussitôt que nous nous fûmes éloignés d'elle ; encore un malheur que je ne comptais pas. Avec toute la discrétion que j'y ai mise, voilà, sans compter ma tante, trois personnes qui savent le secret de Charlotte ».

« Ce qu'il y a d'heureux, me dit

Pierre, c'est que madame votre tante n'en parlera plus à personne ».

J'allois répondre, quand je fus accosté par le chapelain de ma tante. Il était avec un de ses amis ; il me témoigna tout haut la part qu'il avait prise à mes chagrins, et me dit, qu'il espérait au moins que la jeune personne était rétablie. Je le saluai très-vîte et passai.

« Elle a toujours eu le temps de le raconter à son chapelain, dis-je aussitôt à Pierre ».

« Dieu merci, dit Pierre, cela ne fait point de tort à monsieur ».

« Pierre, dis-je, ma bonne fortune m'a valu trop de chagrins pour que j'y puisse attacher aucune vanité ».

J'achevais ces mots, quand je vis passer le prêtre qui avait refusé de me marier. Il était seul, il passa sans s'arrêter, il me salua ; et je vis dans son air triste et presque embarrassé, qu'il était instruit des malheurs que m'avait attirés son refus.

« Et de six, m'écriai-je, graces à Dieu ! ajoutai-je, en empruntant le langage de Pierre : je n'ai rien à me reprocher ; les circonstances m'ont entraîné ; mais la vanité ne me ferait jamais commettre une pareille faute ».

En parlant ainsi, je me trouvais dans la campagne.

CHAPITRE XVII.

Le ferme propos.

JE vis de loin cette jeune femme chez laquelle Charlotte m'avait fait promettre que je n'irais pas. Elle m'avait boudé quelque temps à cause de ce regard dédaigneux que lui avait lancé Charlotte, le jour où nous l'avions rencontrée dans la rue ; mais voyant que je ne faisais aucune démarche pour me réconcilier avec elle, elle avait pris son parti de tout oublier, et l'invitation que j'avais reçue d'elle

ce jour-là, était le sceau du raccommodement. Elle se conduisit de même dans l'occasion dont il s'agit. Lorsqu'elle s'aperçut que je n'allais pas à elle, elle vint à moi, puis fit l'étonnée, et soutint qu'elle m'avoit pris pour un autre. Nous continuâmes notre promenade ensemble. Pierre était resté avec la femme-de-chambre.

« On ne veut pas que vous sortiez seul, me dit en riant la jeune femme, on vous l'a donné pour surveiller votre conduite ».

D'après cela, je ne pouvais me dispenser de dire à Pierre, d'aller m'attendre à la maison, elle donna le même ordre à sa femme-de-chambre, en disant qu'elle prendrait mon bras pour retourner chez elle. Que faire ? Charlotte, me dis-je, n'en saura rien. Nous nous assîmes. La jeune femme me dit :

« On vous fera une querelle sur ce que vous m'avez rencontrée ».

« Qui ? demandai-je d'un air éton-

né : qui me fera une querelle ? personne n'en a le droit ».

« Je le crois bien, mais on le prend ».

« De qui parlez-vous ? »

« De cette dame qui a l'air si impertinent quand elle passe dans la rue, et qui vous tient depuis deux mois en charte privée ».

« Ah ! de ma sœur », dis-je négligemment.

« Ecoutez, reprit-elle, commencez par vous bien convaincre d'une chose, c'est que je sais positivement qu'elle n'est pas votre sœur ».

« Vous savez donc qui elle est ? »

« Cela se devine », reprit-elle, d'un air méprisant.

« Je vous assure, lui dis-je, que c'est une personne qui mérite des égards ». Elle se mit à rire, je persistai ; elle se moqua de moi, j'affirmai la vérité de ce que je venais de dire ; elle m'accabla de plaisanteries, me scutint qu'on m'avait attrapé, qu'on m'attrapait, et m'ajouta que du na-

turel dont elle me connaissait, elle était certaine qu'on m'attraperait toujours. Je voulus dire, pour la détromper, que c'était une personne d'une bonne famille. Les rires redoublèrent. Je crois que dans mon impatience, je laissai échapper quelque chose sur la vertu de Charlotte, ou la décence de sa conduite. Oh ! alors il n'y eut plus moyen d'y tenir ; hors de moi, je m'écriai qu'elle saurait tout. La faire confidente d'une pareille histoire, lui parut l'idée la plus bizarre, et probablement la plus gaie qu'on eût jamais conçue. Le torrent était débordé, je ne pouvais l'arrêter ; il devenait impossible de me faire entendre, j'épuisai tout pour obtenir un moment d'audience. Enfin, ne sachant plus à quel saint me vouer, je ne vis d'autre ressource que de la supplier à genoux, de vouloir bien écouter le secret qui déshonorait ma femme, ou celle du moins qui devait l'être dans huit jours. Je

lui demandai le secret. « Cela va sans dire », me répondit-elle. Quelque satisfait que je pusse être de cette assurance, je ne laissai pas d'être un peu surpris de ce qui venait de m'arriver. Je me ressouvins de ce que j'avais dit à Pierre ; je me souvins aussi que, par respect sans doute, Pierre ne m'avait pas répondu, comme il avait coutume de le faire en toute occasion : « Qui sait, monsieur » ? J'attribuai mon malheur à cette différence notable dans la conversation de Pierre ; il est bien certain que du moins une semblable réponse m'aurait mis en garde contre moi-même. Il est vrai, dis-je, que ce n'est point la vanité qui m'a conduit dans cette circonstance ; je cherchai ce que ce pouvait être, et ne le trouvai pas. Un autre se serait consolé par le plaisir de trouver quelque distinction bien fine ; pour moi, je restai dans mon chagrin, et quelques efforts que je fisse pour m'étourdir, je me sentais

mal à mon aise. Je recommandai bien dix fois à ma compagne de me garder le secret, et je me promis que du moins Charlotte ne saurait jamais rien de mon imprudence. La jeune femme me proposa de passer sur la promenade, où presque toute la ville s'était réunie. J'hésitai, elle insista; allons, me dis-je encore, Charlotte n'en saura rien. Nous entrâmes dans la promenade, je vis qu'on me regardait avec étonnement; toutes les femmes de la connaissance de celle à qui je donnais le bras, ouvraient les yeux fort grands en signe de surprise, souriaient à ma compagne, ce qui valait une question, s'arrêtaient imperceptiblement, comme pour demander une réponse, et passaient aussi-tôt, également satisfaites du coup-d'œil mystérieux et significatif, que toutes avaient également obtenu. Malgré mes desirs et mes représentations, il fallut faire un second tour. Quand nous fûmes au bout de l'allée,

je vis une personne qui ressemblait à Charlotte. Je n'eus pas le temps de l'examiner beaucoup, elle s'éloigna ; je voulus doubler le pas pour la suivre, mais cette fois, ma compagne voulut parler à toutes les femmes auxquelles, le tour d'auparavant, elle s'était contentée de sourire ; en sorte que je perdis les traces de celle que je voulais voir. Au reste, me dis-je, ce ne peut être Charlotte, et j'en serai parfaitement sûr, quand je rentrerai ; mais, poursuivis-je, elle ne saura certainement jamais rien de ce soupçon involontaire. Tandis que je m'affermis dans ma sécurité, nous sortîmes de la promenade, et je me trouvai vis-à-vis de Charlotte, tenant le bras de mon rival.

« C'est vous » ? lui dis-je, immobile d'étonnement et de colère.

« Et vous aussi » ? reprit-elle en jetant un regard dédaigneux sur la jeune femme.

« On n'a jamais été plus imperti-

nente » ! s'écria celle-ci, tandis que Charlotte s'éloignait. « Et vous me laissez toute seule » ? ajouta-t-elle, voyant que je quittais son bras. Je demeurai. Nous restions en place ; je proposais à ma compagne d'avancer, elle ne m'écoutait pas. Une femme était près d'elle.

« Avez-vous jamais rien vu de pareil » ? lui dit-elle tout haut. L'autre femme leva les épaules. « Et cependant, reprit la jeune femme d'un ton méprisant, il n'y a pas de quoi » ; et elle poursuivit tout bas un discours si bien commencé. Je la tirai par le bras ; quelque irrité que je fusse, je ne voulais pas d'une indiscretion qui m'aurait peut-être mis dans de nouveaux embarras.

« Je ne lui en parle pas, me dit-elle ; d'ailleurs, c'est mon amie intime ».

Je ne trouvai pas la raison suffisante pour me rassurer ; je la tirai une seconde fois par le bras, en lui

disant que j'étais extrêmement pressé. Elle acheva sa phrase, puis ajouta : « D'ailleurs nous nous reverrons ». Après ce mot consolant, elle me suivit enfin ; je la reconduisis jusqu'à sa maison.

CHAPITRE XVIII.

La preuve.

JE me rendis tout droit chez Charlotte. Elle s'était préparée à ma visite.

« Voilà comme vous tenez vos promesses » ? me dit-elle avec hauteur.

« Et voilà comme vous dites la vérité », lui répondis-je outré de colère.

« Vous croyiez que je n'en saurais rien », me dit-elle.

« Et vous ne vous attendiez pas à me rencontrer », lui repartis-je.

« Au reste, vous êtes le maître », me dit-elle avec dédain.

« Je le crois, vous vous étiez consolée d'avance ».

« Que voulez-vous dire » ?

« Je veux dire que, sans compter le reste, je sais bien à quoi m'en tenir sur l'histoire de la propriétaire ».

« Et qui vous a dit qu'elle ne fût pas vraie » ?

« Personne, mais je n'ai pas besoin qu'on me le dise ; d'ailleurs je vais le lui demander ».

« Si vous le faites, s'écria Charlotte, je ne vous verrai de ma vie » !

« Il ne m'importe guère », répliquai-je. J'étais trop furieux pour m'arrêter à aucune considération.

La propriétaire entra.

« Prenez bien garde à ce que vous allez faire », dit Charlotte.

« Est-il vrai, demandai-je à la propriétaire, sans rien écouter, que vous soyez venue, avant-hier au soir, dans la chambre de Charlotte » ?

« Je ne m'en souviens pas », dit-elle.

« Parce que vous aviez peur des rats », repris-je pour la mettre sur la voie.

« Je n'ai jamais eu peur des rats, dit-elle ; et pour preuve, ajouta-t-elle en ouvrant son tablier, en voilà un que je viens de tuer à coups de pelle ». Il y en avait un en effet. Je regardai Charlotte, elle ne me parut nullement surprise.

« Vous pouvez sortir, me dit-elle, et bien remarquer cette chambre, pour n'y jamais rentrer ».

« C'est bien ce que je compte faire, lui répondis-je ; je quitterai même la maison, de peur de vous gêner ».

« Vous ferez bien », me dit Charlotte. J'allai à l'heure même chercher un autre logement, et j'y fis transporter mes effets. Quand j'y fus, je dis à Pierre :

« Eh bien ! Charlotte me trompait ».

« Dieu soit béni, me dit Pierre, de ce que monsieur l'a su à temps ».

« Pierre, repris-je, je ne me plains pas de n'avoir pu partir aujourd'hui pour me marier demain ; je n'y aurais rien gagné, si ce n'est d'ignorer ce que je n'ignore plus, et ce n'est pas un grand avantage ».

« Qui sait, monsieur » ? me dit Pierre en levant les épaules.

« Mais, poursuivis-je d'un ton un peu fier, si Charlotte avait été ma femme depuis le jour où mon mariage a été retardé pour la première fois, tout cela ne serait pas arrivé ».

« Qui sait, monsieur » ? me dit Pierre, emporté par la force de l'habitude. Au fond, je n'étais pas trop fâché de m'être brouillé avec Charlotte.

CHAPITRE XIX.

Les projets.

LE lendemain, j'allai chez la jeune femme, comme elle m'y avait engagé la veille. J'arrivai de bonne heure ; elle était seule.

« Eh bien, me dit-elle, avez-vous revu votre dame » ?

« Oui, repris-je, et nous sommes brouillés ».

« Vraiment ? tout-à-fait » ?

« Oui, tout-à-fait ».

« Ah ! j'en suis ravie. En vérité, elle vous faisait tort. Elle était trop impertinente, ajouta-t-elle ; si j'avais osé vous en avertir.... ».

« Ah ! repris-je en riant, vous pouviez.... ».

« Non, reprit-elle, ces choses-là ne se disent pas ».

Je la laissai dans sa bonne-foi. Elle

voulut savoir les causes de notre brouillerie ; je me souvenais de la veille , elle ne sut rien.

« Qu'allez-vous devenir » ? me dit-elle. Puis elle me demanda si cette rupture me faisait éprouver bien des regrets , et me tint d'autres propos de cette nature , qui tendaient à me faire voir que je pourrais porter mes vues de son côté. Elle était veuve. Je dis cela , non pas que je songeasse à l'épouser , ni que j'eusse aucun projet déterminé à son égard ; le souvenir de ma dernière aventure était trop désagréable et trop récent , pour que je fusse bien séduit par l'espérance qu'on me présentait. Je résolus de me donner le temps nécessaire pour y réfléchir , et je tâchai de me conduire de manière à ne me point engager. Cependant , au bout d'une heure , il s'était établi entre nous une confiance assez intime. Le soir , quand on arrangea les parties , ce fut moi qu'elle appela pour l'aider. Cela n'en-

gage point, me dis-je, et je restai près d'elle toute la soirée. Avant que je m'en allasse, elle me dit de venir le lendemain, pour la conduire à la promenade. Je le lui promis, il eût été difficile de s'y refuser ; cette promesse n'avait en soi rien de bien important. Cependant, en revenant chez moi, je songeai à tous les pas que j'avais déjà faits sans le vouloir. Cela me fit comprendre combien j'en pourrais faire par la suite, que je le voulusse ou non. D'après cette considération, je fus tenté de me livrer de bonne grace. Aussi, quand je rentrai, dis-je à Pierre :

« Eh bien ! me voilà, ou peu s'en faut, dans une nouvelle aventure ».

L'attachement de ce fidèle serviteur m'avait paru mériter toute ma confiance. Pierre s'inclina comme pour me faire son compliment. Mais au bout d'un instant tous les inconvénients d'une intrigue s'étant représentés à mon esprit, je dis à Pierre :

« Pourvu que celle-ci me tourne comme l'autre ».....

« Dieu merci, me dit Pierre, monsieur s'en est assez bien tiré ».

« Oui, Pierre, repris-je, qu'il m'arrive encore autant de bonheur, et je me vois ruiné ».

« Ah monsieur ! dit Pierre, la providence de Dieu est si grande » !

Il sentit apparemment que, vu la singularité du cas, le correctif ordinaire ne pouvait avoir d'effet. Celui-là ne réussit pas davantage, et je me couchai à-peu-près décidé à n'avoir point d'affaire avec la veuve. Le lendemain je la revis. Le beau soleil, et je ne sais quoi, avaient diminué ma résolution, et pendant la promenade elle changea autant de fois qu'il arriva à ma compagne de tourner la tête, pour me regarder ou pour s'adresser à d'autres. Les jours suivans les parties de plaisir se succédèrent avec une rapidité surprenante. J'étais de toutes ; on ne m'inysait pas, il

suffisait de m'avertir. Cela ne prouve rien, disais-je en moi-même, et jusqu'ici, grace à Dieu, je n'ai pris aucun engagement. La veuve affectait de me présenter à toutes ses connaissances comme un nouveau débarqué, et toujours avec un signe qui semblait dire : Que voulez-vous, il faut lui pardonner ; ce qui me faisait voir que j'avais occupé et scandalisé toute la ville. Un pareil soin, pensais-je, n'exige encore de ma part qu'une simple reconnaissance. Elle me menait avec elle chez des marchands ; je l'accompagnais dans ses courses du matin ; j'allais la reprendre chez ses amis, quand elle leur faisait des visites ; j'étais son écuyer, son trésorier, son commissionnaire ; mais je n'avais rien dit : ainsi donc rien de fait, me répétais-je continuellement.

J'arrivai chez elle un matin ; elle était pensive, elle me fit asseoir.

« Écoutez, me dit-elle, on prétend dans toute la ville que je vous épouse »,

Sans mon consentement, fus-je prêt à m'écrier !

« Ce n'est pas, poursuivit-elle, que je veuille vous dire que cela soit ».

A la bonne heure, me dis-je en respirant un peu. Elle continua :

« Mais on dit aussi que vous n'avez pas totalement rompu avec Charlotte ».

Devais-je répondre d'une manière ou d'une autre ?

Je balançai, je ne répondis point ; elle reprit :

« Il faut arrêter de pareils propos ».

Comment, pensai-je ? Du moins faudra-t-il, me dis-je, qu'elle parle la première. Je me tus donc : elle poursuivit.

« Si vous voulez continuer à me voir.... ».

Je n'en étais pas bien sûr, ainsi je me tus. Elle reprit :

« Il faut aller trouver Charlotte, et lui dire positivement que tout est fini ».

Je réfléchis un instant sur les deux partis entre lesquels il me fallait choisir. L'un fermait la porte, l'autre n'achevait pas de l'ouvrir ; je m'arrêtai au moins décisif, et me levai pour aller trouver Charlotte.

Chemin faisant, je songeai que la veuve était un assez bon parti ; qu'il ne tenait qu'à moi de l'épouser. Je reprendrai mes lettres, disais-je ; et si en les montrant à la veuve je lui demandais le prix de mon sacrifice ? Il serait charmant d'avoir obtenu ce triomphe en huit jours, et sans y avoir pensé, sans m'être engagé en aucune manière. Cette idée me plaisait infiniment ; je me sentais à-peu-près déterminé. Cependant le cœur me battit quand j'entrai dans la chambre de Charlotte. Elle se leva, et se remit à sa place sans me dire une parole. Elle était un peu pâle, et je crus lui voir les yeux rouges. J'étais entré, résolu de ne pas m'asseoir ; mais elle me fit signe de la main, et je pris une

chaise pour gagner du temps. Elle baissa de nouveau les yeux sur son ouvrage ; elle avait l'air abattu , je ne pouvais ouvrir la bouche. Enfin , je voulus dire , « mademoiselle Charlotte » ; mais la voix me manqua sur le premier mot , et je dis « Charlotte » comme à l'ordinaire ; puis je m'arrêtai. Elle me regarda , et me dit :

« Vous venez sans doute m'apprendre que vous ne voulez plus me revoir » ?

Je respirai :

« Il est vrai , Charlotte , lui dis-je ».

« Vous en êtes le maître , reprit-elle doucement ; ma position me rend dépendante de vous » ,

« Non , Charlotte , lui dis-je , pour écarter ce reproche qui me faisait de la peine , vous en avez un autre qui me remplacera ».

« Non , reprit-elle , il est parti depuis huit jours , et je ne l'ai pas revu après que vous m'avez eu quitté ; depuis ce temps , ajouta-t-elle , en lais-

sant tomber quelques larmes , je n'ai fait que pleurer ».

« De son départ » ?

« Non ».

« Mais, Charlotte, comment voulez-vous que je vous croie, après ce qui s'est passé » ?

« J'ai eu tort ; mais je pensais que vous me pardonneriez un peu de coquetterie ».

« Comment, Charlotte, de la coquetterie ! Le recevoir à cette heure là dans votre chambre » !

« Oui j'étais fâchée contre vous ; il vint, je le laissai entrer pour vous chagriner ; le lendemain, je ne me sentis plus le courage de vous le dire. Vous avez dû voir, dit-elle en rougissant, qu'il y avait de la lumière dans ma chambre, preuve qu'il n'y était pas à demeure ». En effet, je me rappelai cette circonstance.

« Mais, dis-je, et la promenade ?

« La veille j'avais eu de la peine à le faire sortir de ma chambre ; je n'y

étais parvenue qu'en lui promettant d'aller me promener le lendemain avec lui. Quand il revint, je lui dis que je ne le voulais plus; mais il se mit si fort en colère, que j'eus peur qu'il ne vous fît une seconde querelle. Si vous aviez voulu m'écouter un instant, je vous l'aurais dit ».

Elle se mit à pleurer, je ne savais que répondre. Je tournai les yeux autour de la chambre, je vis ses paquets faits; et pour dire quelque chose, je lui demandai si elle quittait la maison.

« Oui, me dit-elle; toute la ville sait mon histoire, on l'a racontée en détail à la propriétaire, qui m'a fait une scène horrible, et m'a signifié qu'il fallait que je partisse sur-le-champ ».

« Comment cela se peut-il »? repris-je un peu embarrassé.

« C'est la jeune femme chez qui vous alliez, quoique je vous eusse prié de n'en rien faire, qui lui a tout dit hier ».

Je me levai, je me promenais au travers de la chambre dans la plus grande agitation.

« Je ne sais où aller, poursuivit Charlotte en pleurant ; mon père ne veut me recevoir qu'à une condition ».

« Et quelle condition, Charlotte » ?

Elle me donna la lettre. Cette condition c'était qu'elle reviendrait mariée avec moi. La tête me tournait, je jetai la lettre dans un accès de désespoir. Charlotte se mit à sangloter.

« On me chasse ce soir, dit-elle ; je ne sais où j'irai ; je n'ai plus d'autre ressource que de me jeter dans la rivière » !

Elle se leva, et courut vers la porte. Je la retins.

« Charlotte, lui dis-je, remettez-vous ».

« Que voulez-vous que je devienne, s'écria-t-elle, puisque vous refusez de m'épouser » ?

« Charlotte, repris-je, je n'ai pas

dit cela ». Je ne savais où j'en étais.

« Oh ! c'est votre intention , vous ne m'aimez plus ; laissez-moi aller », et elle faisait des efforts pour se dégager de mes bras.

« Eh bien ! eh bien , Charlotte , je vous épouserai ». Alors elle cessa de pleurer , m'appela son ange tutélaire , me dit que je lui sauvais la vie. J'avais songé aussi que si je ne prenais ce parti-là , je ne pourrais retourner chez moi , parce que personne dans la ville ne voudrait me voir.

« Charlotte , dis-je , ce lieu-ci m'a porté malheur ; et quoique nous ne puissions pas nous marier demain , puisque c'est quintidi , il faut partir tout de suite ».

Je voulais d'ailleurs éviter de revoir la veuve. Charlotte y consentit ; seulement elle me dit qu'il était nécessaire , pour la décence , que nous tinssions son arrivée et notre mariage secrets , jusqu'à ce qu'elle pût repa-

raître chez son père. Je ne demandais pas mieux, mais, comme il arrive toujours quand on a pris son parti avec beaucoup de peine, j'étais pressé de finir, et quoique cela ne dût pas être fort utile, j'allai chercher le prêtre qui avait refusé de nous marier, je le priai de nous fiancer; il y consentit, en nous faisant promettre que nous ne nous regarderions pas comme mariés. En vérité, nous n'y étions disposés ni l'un ni l'autre.

Je retournai chez moi, pour travailler aux préparatifs de mon départ. Je rencontrai Pierre sur l'escalier; je n'osai le regarder, ni lui apprendre ma nouvelle résolution. Seulement je lui dis de monter chez moi, parce que j'allais partir. Pierre s'étonnait rarement; il se mit à faire mes paquets. Je marchais dans ma chambre; enfin je lui dis :

« Pierre, je vais épouser Charlotte ».

Il me regarda, et ne dit rien. Mon

sort changeait si souvent, que Pierre avait tout épuisé ; d'ailleurs il ne savait s'il devait m'adresser un compliment ou une consolation, et, dans la vérité, le ton dont j'avais prononcé ces paroles, devait lui laisser de l'incertitude. Je continuais à me promener au travers de ma chambre, je m'arrêtais de temps en temps comme pour écouter Pierre, qui ne disait pas un mot. J'aurais donné beaucoup, pour qu'il m'adressât la parole. Enfin je lui dis, en frappant du poing sur la cheminée :

« Il faut convenir que cela est bien extraordinaire ». Ce n'était pas cela du tout que je voulais dire.

Pierre ne saisit que le sens littéral de ma phrase.

« Cela prouve, observa-t-il, ce que je disais à monsieur, que tous les mariages sont écrits dans le ciel ».

« Cependant, repris-je, impatienté du tour qu'il donnait à mon idée, je puis le rompre si je veux ».

« Alors, monsieur, dit Pierre, c'est qu'il ne serait pas écrit ».

Je n'avais pas eu certainement l'intention d'élever une dispute théologique, mais ces choses-là entraînent sans qu'on y pense.

« Pierre, repris-je, je suis donc le maître de faire que cela soit écrit ou non »?

« Certainement, monsieur, dit Pierre, si Dieu le veut ».

Je répondis, Pierre répliqua, et je partis dans une situation d'esprit assez tranquille.

CHAPITRE XX.

Les à-propos.

CHARLOTTE et moi voyageâmes séparément. J'arrivai le soir chez moi. Le lendemain, je sortis pour me distraire, et voir de quelle manière je serais reçu par mes connaissances. « Votre mariage est rompu », me disait-on aussi-tôt que j'entrais ; puis, sans me laisser le temps de répondre, une femme ajoutait, en haussant les épaules : « En vérité ; vous ne pouviez mieux faire ». Une jeune personne m'assura que depuis longtemps sa mère lui avait défendu d'entretenir aucune liaison avec mademoiselle Charlotte ; et deux jeunes gens, me tirant à l'écart, me firent entendre que je l'avais échappé belle. A tout cela je pliais les épaules avec un geste insignifiant ; et ce qui

me paraissait le plus fâcheux à soutenir, c'était l'idée de la figure embarrassée que feraient tous ces gens-là le jour où je leur présenterais Charlotte comme ma femme. Je rencontrai un de mes camarades de collège. Il m'engagea à faire un tour de promenade avec lui, m'entretint de mes affaires, des siennes, me dit qu'il avait une sœur.

« A propos, me dit-il, votre mariage est rompu ». Je ne répondis rien. « Je vous en fais mon compliment ». Puis il reprit l'histoire de sa sœur, me dit qu'elle était nouvellement arrivée d'un autre département.

« Vous l'avez vue, me demandait-il? elle est venue il y a dix-huit mois dans cette ville ». Je répondis que je le croyais, mais que je ne m'en souvenais pas parfaitement.

« Je le crois, dit-il en riant, vous étiez occupé de vos amours, aussi ne vous en aurais-je pas parlé dans ce

temps - là , mais elle s'en souvient bien ».

Je le regardai, et il me fit entendre que sa sœur avait pris de l'inclination pour moi. Il me dit ensuite qu'il avait eu le dessein de me mener chez elle , mais qu'après m'avoir dit cela , il ne savait pas si cela serait convenable. Je me sentais un grand desir de voir cette personne qui avait de l'inclination pour moi. C'est un plaisir de vanité auquel nous ne sommes jamais indifférens, et ma passion pour Charlotte me laissait maintenant le cœur assez libre pour le pouvoir sentir dans toute son étendue. J'insistai beaucoup en l'assurant qu'il pouvait compter sur moi ; je fus au moment de lui avouer ma position vis-à-vis de Charlotte ; je ne sais quoi me retint , il ne se fit pas trop presser, mais exigea du moins le plus profond secret sur ce qu'il m'avait confié , me faisant entendre combien la délicatesse de sa sœur serait blessée si elle savait que

j'en fusse instruit. Je lui promis une discrétion à toute épreuve, et nous allâmes chez sa sœur. En chemin, je cherchai à me rappeler ses traits ; et avant que nous arrivassions je m'étais fait d'elle vingt portraits tous différens les uns des autres, et tous différens de l'original. C'était une personne de vingt-quatre ans, petite, assez grasse et très-fraîche. Il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût aussi belle que Charlotte, mais il me sembla qu'elle avait dans la physionomie, quelque chose de bon et de gai qui me plaisait davantage. Je lui dis que je me trouvais bien heureux de renouveler connaissance avec elle ; elle me dit qu'elle en était bien aise aussi, et je crus voir qu'elle en était encore plus contente qu'elle ne le disait. Son frère me jeta un coup d'œil que j'entendis fort bien. Je tremblais qu'Henriette ne l'eût apperçu, mais elle n'en vit rien. Il resta là tout le temps de ma visite, j'imaginai qu'il avait peur

de quelqu'indiscrétion de ma part.

Henriette travaillait ; je la contrariais en badinant sur son ouvrage. Car j'ai toujours observé, soit qu'on ait des projets ou non, que la seule manière de faire connaissance avec des femmes, c'est de commencer par les contrarier. Cela sert pour toujours et pour tous les cas, c'est un fonds de dispute établi, qu'on remet sur le tapis quand on n'a rien à dire, ou qu'on veut commencer à dire quelque chose. Je demandai à Henriette si elle avait vu la promenade, le cours. Elle me répondit à tout cela avec une gaîté charmante, et nous nous disputâmes à l'occasion de la ville que je prétendis qui était plus belle que la sienne, tandis qu'elle me soutenait le contraire, mais toujours en riant.

« Henriette, me dit son frère, soutient constamment la réputation de la ville où elle est née ».

« Elle a raison, dis-je, et tout le monde sera de son avis ».

Elle me parut très-satisfaite de ma galanterie ; et quand je m'en allai, son frère me dit :

Vous avez achevé de gagner le cœur d'Henriette. Je réfléchis là-dessus, et sur le plaisir que m'avait fait sa conversation ; et je regrettai bien de ne m'être pas adressé à elle plutôt qu'à Charlotte. Il me semblait qu'elle m'aurait bien mieux convenu. Elle avait une bonhomie qui me charmait ; elle ne faisait point de phrases, ce que j'ai toujours détesté, parce que les phrases m'embrouillent, et que je perds absolument de vue ce qu'on avait voulu me dire d'abord : et ce qui m'avait plu dans Charlotte, c'est que malgré tout son esprit, elle répondait toujours naturellement à ce qu'on lui disait, quoiqu'à la vérité, moins bonnement qu'Henriette.

J'allai chez Charlotte ; et pendant la conversation, je remarquai plusieurs fois que je ne l'écoutais pas, et que même, je savais à peine ce que je

disais. J'avais toujours dans l'esprit, les paroles et le doux son de voix d'Henriette. Je pris tout d'un coup ma résolution, et je dis :

« Ces délais ne sont bons à rien, je vais aller chez l'officier municipal, pour tâcher d'obtenir qu'il nous marie demain ».

J'avais pensé que si je ne me mariais pas, je ne pourrais m'empêcher d'aller le lendemain chez Henriette, car elle me l'avait fort demandé ; que j'irais sans lui dire que je me mariais ; que son inclination pourrait bien augmenter, et la mienne aussi, car je sentais que je commençais à en prendre un peu. Ce n'est pas que je sois fort susceptible. Beaucoup de raisons avaient contribué à me rendre amoureux de Charlotte, et l'on sait que je ne l'avais point été de la veuve. Quoiqu'il en soit, je songeai qu'Henriette et son frère pourraient bien me reprocher de les avoir trompés. De plus, je ne me trouvais plus autant de phi-

losophie que le matin à l'égard des propos que j'avais endurés. Je voulais les faire cesser. Je dis donc à Charlotte ce que je viens de rapporter, et elle me répliqua :

« Oh ! il ne le voudra pas ».

Je ne sus pas dans le moment si la crainte ou le desir lui avaient dicté cette réponse. J'allai chez l'officier municipal, je le trouvai.

« Eh bien ! me dit sa femme, vous devez un remerciement à mon mari, il vous a sauvé une belle équipée ».

« Ce n'est pas moi, dit l'officier municipal, c'est la loi ».

« Oui, répliquai-je, tout ce que je lui dois, c'est d'en être à me marier aujourd'hui ». Je lui exposai mon affaire. Il me répondit les mêmes choses que la première fois ; je me mis en colère, sa femme se fâcha, je ne ménageai pas les termes, et nous nous séparâmes ennemis jurés. Je revins trouver Charlotte, je lui dis que je n'avais rien obtenu, elle haussa

les épaules, et je rentrai chez moi.

« Pierre, dis-je, je voudrais bien savoir si mon mariage est écrit dans le ciel » ?

« Monsieur le saura, me dit-il ».

« Pierre, m'écriai-je, il sera bien temps » ! Et tout de suite l'idée d'Henriette me revint, ou plutôt elle m'était revenue quand je fis cette réflexion. « Pierre, dis-je, que deviendrais-je si, d'ici là, je me trouvais amoureux d'une autre femme » ?

« Dieu est si bon, me dit Pierre, qu'il ferait à monsieur, la grace de demeurer fidèle à mademoiselle Charlotte ».

« Pierre, dis-je d'assez mauvaise humeur, il faut supposer qu'il est encore en son pouvoir de m'en accorder de plus considérables ».

« Qui sait, monsieur » ? me dit Pierre. Et je tombai dans une profonde rêverie. Je m'occupai du passé ; il ne me présentait rien qui pût me satisfaire. Sans le vouloir, je revins au présent,

je n'y devais pas trouver beaucoup plus de charmes. Cependant je n'eus pas le courage de regretter le bizarre assemblage de circonstances qui m'avaient procuré des lumières si fatales à mon repos, en m'apprenant les sentimens de cette Henriette, que je n'aurais jamais connue sous un semblable rapport, si le ciel n'avait pris soin de consacrer pour moi d'une manière particulière les différens jours du nouveau calendrier.



CHAPITRE XXI.

Les visites.

LE lendemain je retournerai chez Henriette ; elle fut encore plus charmante que la veille. J'avais beaucoup couru, elle alla me chercher elle-même un de ses mouchoirs, parce que j'avais oublié le mien ; me toucha la main pour s'assurer si j'avais chaud, et tout cela sans y entendre malice. Ce n'était pas qu'elle fût une innocente, car elle avait vingt-quatre ans, mais c'est qu'elle ne pensait jamais à mal. Son frère n'y était pas ; mais quand il revint, ce fut la même chose. Elle ne paraissait nullement gênée par sa présence.

Nous badinions ensemble ; elle prétendit que je lui avais détendu son métier, et me fit promettre que je reviendrais l'après-midi pour l'aider à

le retendre. Son frère lui observa que cela me gênerait peut-être.

« Ah ! cela est vrai », dit-elle en rougissant beaucoup, et je n'eus pas le courage de répondre comme son frère l'avait supposé. En sortant de chez elle, je rencontrai mon rival. Cela me déplut, je ne le croyais pas revenu dans la ville. Mais cependant j'observai qu'il ne prenait pas le chemin de la maison où était Charlotte, et qu'il n'en venait pas. Charlotte, que j'allai trouver aussi-tôt, me dit qu'elle ne l'avait pas vu.

Après cette question et cette réponse, je ne trouvai plus rien à lui dire. J'arrangeai mon chapeau et ma canne sur la table, puis je les portai dans un coin de la chambre, puis je me rassis. Ensuite je demandai combien il restait de jours à passer jusques au décadi.

« Quatre, me dit-elle ».

« Ainsi donc, répondis-je après avoir réfléchi, nous sommes au sex-

ridi. Et cet officier municipal, repris-je, n'a pas voulu nous marier ? Cela est bien extraordinaire, ajoutai-je ».

« Oui, dit Charlotte, bien ridicule ». Et la conversation en resta là. Un instant après je m'écriai, comme par inspiration :

« Je parie que ce retard sera cause encore de quelque accident ».

« Il faut espérer que non », dit Charlotte. Il me parut qu'elle le disait naturellement. Je la quittai au bout d'une heure, dont j'avais compté toutes les minutes ; et l'après-midi j'allai retendre le métier d'Henriette. Elle me donna plusieurs coups sur les doigts, parce que, disait-elle, je travaillais mal. Elle me parla de mon rival, me dit qu'il était venu chez elle ; cela me fâcha, je ne sais pourquoi : Henriette et ma rivalité n'avaient pas le moindre rapport, mais enfin cela me fâcha. Henriette s'en aperçut vraisemblablement, car elle me dit aussi-tôt qu'il allait partir pour les

Iles. Je fus bien touché de voir qu'elle me témoignât tant d'amitié ; mes regrets en redoublèrent. A chaque instant je me sentais prêt à lui dire : Mon dieu, Henriette, que je suis malheureux d'être obligé de me marier ! Mais cela pouvait avoir des inconvénients, je me retins.

CHAPITRE XXII.

La rencontre.

LE lendemain matin, il était neuf heures précises quand j'arrivai près de la maison où logeait Charlotte. Ses volets étaient fermés, cela m'étonna. J'entrai ; je ne trouvai personne. J'allai jusqu'à sa chambre, la porte était ouverte. Charlotte n'y était pas ; je parcourus toute la maison, il semblait qu'elle fût abandonnée. Enfin je découvris dans un coin un petit garçon qui jeta les hauts cris à mon

approche. La sueur froide me saisit, je crus, en vérité, qu'ils avaient assassiné Charlotte. Cette idée me causa un bouleversement total, et je songai sur-le-champ aux suites de cette affaire. Mais ce n'était pas cela. Le petit garçon me dit en pleurant, que la veille, après mon départ, il était venu un monsieur dans la chambre de mademoiselle Charlotte, qu'ils étaient restés fort long-temps ensemble, et qu'ils avaient quelquefois parlé très-haut, et qu'on croyait même que mademoiselle Charlotte avait pleuré, mais qu'on n'en était pas sûr. Qu'ensuite elle était descendue jusqu'à la porte de la rue, vraisemblablement pour le reconduire, car elle était sans schal et sans bonnet, et qu'on ne l'avait plus revue. Je demeurai stupéfait.

« Elle a pleuré, dis-je » ?

« On le croit ».

« Mais elle n'a pas appelé » ?

« On n'a rien entendu ».

J'étais dans une confusion de pen-

sées que je ne puis exprimer. Enfin, il me parut que je devais courir après Charlotte. Je ne sais pas pourquoi cela me parut ainsi, mais je rapporte un fait. Je dis à Pierre ce qui m'arrivait ; il commença un geste, s'arrêta, sella nos chevaux sans rien dire, et nous partîmes. Nous galoppons. Lorsqu'il fut un peu remis, il me dit :

« Monsieur conviendra du moins que nous sommes bien heureux de trouver un si beau chemin ».

« Pierre, dis-je à mon tour, ce n'est pas un effet de bonheur, mais de choix. J'en aurais pu tout aussi bien prendre un autre ».

« Monsieur ne sait donc pas où est mademoiselle Charlotte » ?

« Pas plus que vous, Pierre, et je m'arrêtai pour réfléchir. Pierre, repris-je, voilà trois chemins ».

« Sans compter celui de la ville », me dit Pierre.

« En effet, lui dis-je, il se pourrait

faire qu'elle y fût restée. Pierre, repris-je, après avoir rêvé quelque temps, où irons-nous » ?

« Où Dieu voudra nous conduire », me dit Pierre.

« Pierre, dis-je avec humeur, est-ce qu'il se mêle de cela » ?

« Il n'en faut pas douter », me dit Pierre.

« Pierre, m'écriai-je, il a donc conduit Charlotte » ?

« Ah ! monsieur, me dit Pierre, qui peut deviner les voies de la Providence » !

« Pierre, dis-je, c'est ce qui fait que je ne sais pas le chemin qu'il faut prendre ». Et je dirigeai ma course vers une auberge que je voyais de loin.

Mes esprits commençaient à se rasseoir. Je cherchai s'il était bien nécessaire que je suivisse Charlotte à la piste. Je cherchais vainement. Mon incertitude ne venait pas, comme il arrive d'ordinaire, de cette abon-

dance d'idées qui se croisent et se combattent ; mais beaucoup plutôt de ce que je ne voyais aucune raison à donner pour un parti ou pour l'autre. Je ne sais pas si l'on m'entend, mais telle était exactement la position où je me trouvais pendant que je m'efforçais de secouer cette espèce d'engourdissement. J'arrivai à l'auberge. A peine eus-je achevé ma première question, qu'un homme que je voyais prêt à monter à cheval s'approcha de moi de l'air le plus empressé ?

« Ah ! je sais, je sais, dit-il avec un accent méridional ; je les ai vus ».

« Non », répondirent à-la-fois tous les gens de l'auberge.

« Si fait, si fait, poursuivit-il en se tournant vers eux. Monsieur, me dit-il, un homme et une femme n'est-ce pas » ?

« Oui », dis-je, un peu contrarié.

« En voiture » ?

« Je n'en sais rien ».

« Eh bien ! je les ai vus comme je vous vois ».

« Monsieur, interrompis-je avec précipitation, la femme, je vous prie, avait-elle l'air fort triste » ?

« Mais, reprit-il après avoir rêvé, elle n'avait pas l'air très-gaie ».

« C'est cela », dis-je, en retenant un soupir.

« Je le savais bien ». Les gens de l'auberge voulurent parler. « Non, non, je sais à merveille ce que veut dire monsieur ». Les gens de l'auberge se turent et s'éloignèrent en levant les épaules. Rien n'est singulier, pensai-je à cette occasion, comme le besoin qu'ont les hommes de se rendre nécessaires.

« Je vous conduirai », dit l'étranger, qui pendant ce temps-là était monté à cheval. Et prévenant la politesse que j'allais lui faire : « Non, dit-il, je me promène pour ma santé, autant vaut ce côté-là qu'un autre ; vous n'avez que faire d'emmener votre do-

mestique, dit-il » ; et avant que je lui eusse répondu, il avait dit à Pierre de s'en retourner, et était à la porte qui m'appelait. Pierre s'approcha, effrayé de me voir partir seul avec un inconnu.

« Pierre, répondis-je, il fait grand jour ; je n'ai rien à craindre ».

« Oh ! dit Pierre, monsieur est trop hasardeux ».

Je fis claquer mon fouet et sauter mon cheval, et pour rien dans le monde je n'aurais souffert que Pierre m'accompagnât. Jerejoignismon conducteur, qui avait déjà fait plus de douze tours devant la porte de l'auberge.

« Il est bien heureux, dit-il, que vous m'ayez rencontré ». Et je partis cherchant à me réconcilier avec mon bonheur. Chemin faisant, je craignais qu'il ne me demandât quelle sorte d'affaire je pouvais avoir avec les personnes que je poursuivais si chaudement ; mais il n'y songea seu-

lement pas. Il ne me parla que de lui, il n'était pas même nécessaire de l'écouter. Il me dit qu'il avait été capitaine de vaisseau, et que sa santé l'avait forcé à quitter le service. Je le regardai, en effet il était bien maigre ; mais son cheval l'était pour le moins autant que lui. Il me conta qu'un jour tout son équipage s'était révolté.

« Mais, monsieur, je dis tout, il n'en restait pas un pour moi. Quand je vis cela, je pris une hache, et je la lançai au plus mutin. Monsieur, elle l'attrapa au front, et le fendit jusqu'à la poitrine ».

« Monsieur ; lui dis-je en sortant d'une profonde distraction, cet homme-là est bien heureux que vous l'ayez manqué ».

« Je vous en réponde, dit-il, de la force dont j'y allais, il n'en serait certainement pas revenu ». Et il continua son histoire ; je ne me suis souvenu de cela que depuis. Comme il achevait

le récit de ses voyages, nous avions fait à-peu-près quatre lieues; il poussa un cri de joie.

« Les voilà, dit-il, en me montrant une chaise de poste, qui était dans la cour d'une auberge. Nous entrâmes. Mais je ne puis dire que dans le moment je ne trouvasse un peu dur de me faire une seconde affaire avec mon rival, pour Charlotte que j'aurais fort bien consenti à lui laisser, et qui ne se serait peut-être pas rendue plus difficile en arrangemens; en ce moment j'aurais parié ma fortune qu'elle s'en était allée de bonne volonté. Ainsi, disais-je, car je ne formais plus un seul doute à cet égard, nous nous querellerons par honneur, avec toute l'envie et tous les moyens possibles de nous accorder.

Cependant il n'y avait pas deux partis à prendre. Je demandai si je pourrais parler à la dame qui était arrivée dans la chaise de poste. On me fit entrer, je trouvai une femme

d'environ soixante ans, assise à côté d'un homme de quatre-vingt. Je crus m'être trompé de chambre, je sortis précipitamment. La dame se leva, et me suivit pour savoir ce que je voulais. Je descendis en courant, elle se mit à la fenêtre, mon compagnon la salua.

« C'est elle, me dit-il, vous avez déjà fini vos affaires » ?

« Eh! repris-je confondu, celle que je cherche n'a pas vingt ans ».

« Bon! que ne m'avez-vous dit cela plutôt » ?

« Vous verrez, me dit-il après avoir réfléchi, que c'est la voiture qui a passé hier à minuit. Celle-ci n'a passé que ce matin ».

« Eh! repris-je, que ne m'avez-vous dit cela plutôt » ?

« Il n'importe, reprit-il, vous n'avez guère que six lieues à faire pour regagner la route qu'ils ont prise. Si vous voulez, je vous conduirai à moitié chemin ». Je lui rendis grâces.

« Eh bien ! poursuivit-il, vous n'avez qu'à prendre à gauche ; et si votre cheval ne pouvait se tirer de la traverse, une petite lieue de plus seulement, en le menant par la bride, et vous retrouverez la grande route ».

« Ainsi, dis-je, cela ne fera que sept ».

« Pas davantage. Monsieur, trop heureux d'avoir pu vous rendre service ». Et il s'éloigna en m'ôtant son chapeau ; puis revenant sur ses pas, il me cria : « N'allez pas vous tromper une seconde fois, c'est le chemin à gauche ».

CHAPITRE XXIII.

Le raisonnement.

JE me trouvais dans la plus terrible perplexité. Je n'avais pas même Pierre, pour lui faire part de mes irrésolutions ; ce qui est un soulagement très-désirable dans un moment de trouble. Le plus fâcheux était la nécessité de prendre un parti. Je ne puis, disais-je, rester à demeure dans cette auberge. Je ne suis point de ces hommes qui font par goût des choses extraordinaires et gênantes. J'aime l'ordre, et il faut que je suive tout bonnement mon train de vie. Toutes ces considérations auraient pu me décider, mais quand j'étais prêt à le faire, la tête me tournait. Enfin je me dis : Allons retrouver Pierre ; aussi-bien ne puis-je voyager sans lui. Je repartis, Pierre n'était plus à l'auberge, je re-

vins à la ville, et rentrai chez moi. Je l'y trouvai. Il fut d'abord transporté de me voir, tant il avait craint pour moi; puis il me demanda des nouvelles de Charlotte.

« Pierre, lui dis-je, elle est.... ». Je m'arrêtai; je ne savais plus ce que je voulais dire.

« Où, monsieur » ? me demanda Pierre.

« Où elle était, Pierre ».

« Dieu soit loué » ! dit Pierre avec un profond soupir. Je pense qu'il l'avait crue au fond de la rivière. Je lui racontai mon histoire, puis j'ajoutai :

« Pierre, je voudrais bien savoir si elle est partie de son gré, ou contre son gré ».

« C'est difficile à dire », répondit Pierre.

« Si en courant après elle, je dois l'obliger ou lui déplaire ».

« Voilà, s'écria Pierre, après avoir beaucoup réfléchi, ce qu'il faudrait pouvoir deviner » !

« Et sur-tout, ajoutai-je, s'il en serait encore temps ».

Pierre baissa la tête et plia les épaules.

« Pierre, dis-je, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est trop tard pour partir aujourd'hui ». Pierre sortit, et je m'assis près d'une table. Voici comme je raisonnai. Ou il est encore temps, ou il n'est plus temps. S'il est encore temps, c'est qu'elle est partie de son plein gré. Car si elle a été enlevée de force, cela prouve qu'elle est au pouvoir d'un homme qui emploie des moyens violens ; et cela supposé, on sent bien qu'il lui aura fait faire tout ce qu'il aura voulu.

« Pauvre Charlotte ! dis-je avec un soupir. Puis j'ajoutai : Au reste il faudra bien qu'il l'épouse ».

Ensuite je me mis au lit, et soit fatigue, soit toute autre cause, je dormis infiniment mieux que je n'avais fait depuis long-temps.

J'oubliais de dire, que le matin

j'avais passé chez mon rival, et qu'on m'avait dit qu'il était parti la nuit même ; et parti, croyait-on, pour les grandes Indes. Et que mon beau-père, chez qui j'avais également passé pour lui faire part de l'accident arrivé à sa fille, était mort depuis trois heures d'une attaque d'apoplexie. J'avais été occupé dans la journée de tant d'idées différentes, que celle-ci fit peu d'impression sur moi, qui d'ailleurs connaissais à peine mon futur beau-père, et que mes réflexions portaient entièrement sur l'étonnante variété d'effets que peut produire une même cause. Par exemple, cette cause, c'est-à-dire l'entêtement de l'officier municipal, qui m'avait mis dans une position si embarrassante le quintidi, venait de m'en tirer le sextidi. Il est certain que sans cela Charlotte aurait été ma femme de la veille. Et l'on peut croire que jeme trouvais amplement dédommagé par la liberté que je reprenais d'adresser mes vœux à l'aimable Henriette.

CHAPITRE XXIV.

La déclaration.

EN allant chez Henriette, je me demandai si je lui parlerais de la course que j'avais faite la veille. Il me parut que cela serait parfaitement inutile, puisqu'Henriette ignorait que j'eusse au moment d'épouser Charlotte; et qu'une telle confiance ne serait bonne qu'à lui faire concevoir des scrupules ou des inquiétudes. En chemin, je pensai que le sort de Charlotte était probablement décidé; que peut-être même elle avait déjà pris son parti, ce qui dans le fond me paraissait le plus raisonnable. En songeant à cela je croyais trouver l'air plus frais, et je marchais plus légèrement. J'entrai radieux dans la chambre d'Henriette. Je la trouvai un peu triste; ce qui venait, du moins je le crus ainsi, de

ce que je ne l'étais pas venu voir la veille, comme je lui en avais donné parole. Je dis que je le crus, parce qu'elle ne m'en parla point. Elle n'eut pas même l'air boudeur. Seulement elle paraissait un peu moins gaie qu'à son ordinaire. Elle ne me demanda point ce que j'avais fait la veille, seulement lorsqu'en badinant sur je ne sais plus quel sujet, je voulus lui persuader une chose qui n'était pas, elle me répondit :

« On peut me faire accroire tout ce qu'on voudra. Je ne sors point, je ne vois personne, je ne sais rien de ce qui se passe dans la ville ; il est bien facile de me tromper ».

Elle me dit cela d'une manière si touchante, que je fus tenté de lui tout déclarer ; mais je m'arrêtai de peur de l'affliger. Enfin je restai long-temps avec elle, et à force de soins, je parvins à lui rendre sa gaîté. En m'en allant, je lui demandai la permission de revenir le lendemain.

« Mais , dit-elle en rougissant , cela vous gênera peut-être ».

Je lui en fis une querelle , et quand je la quittai , elle me permit de baiser sa main que cependant elle retirait un peu. Je retournai chez moi plus heureux que je ne l'avais été de ma vie , sans en excepter le temps où je faisais ma cour à Charlotte.

Je voyais Henriette tous les jours , et tous les jours je l'aimais davantage. Elle ne ressemblait point à Charlotte , auprès de laquelle je tremblais toujours , dans la crainte qu'elle ne se moquât de moi , ce que je n'aime pas , je crois dans le fait que tout le monde est de même , et si l'on tâche de paraître ne s'en pas soucier , c'est une finesse pour empêcher qu'on ne se moque de vous bien davantage. Quant à moi je ne fais jamais cette réflexion , et je commence par me fâcher. Ce qui avait élevé entre Charlotte et moi plusieurs querelles , dont quelques-unes avaient duré jusqu'à deux jours.

Mais avec Henriette, c'était bien différent. Aussi pendant trois semaines ne nous étions-nous pas disputés une seule fois, quoique nous nous fussions dit beaucoup de ces choses qu'il faut entendre à demi-mot ; ce qui d'ordinaire fait naître beaucoup de disputes entre les amoureux : je dis amoureux, quoique nous ne nous fussions encore parlé de rien. Mais je l'étais, et je croyais lire le même sentiment dans les yeux d'Henriette ; d'ailleurs ce que m'avait dit son frère, ne me laissait aucun doute.

Il y avait trois semaines que Charlotte était partie. Je dis un jour à Pierre :

« Pierre, il me semble que Charlotte m'a oublié » ?

« Heureusement, me dit Pierre dans toute la simplicité de son cœur, monsieur a bien soutenu cela ». Je rougis de tromper cet honnête garçon. Je lui dis :

« Pierre, il faut être vrai, je m'en

suis promptement consolé , et je suis maintenant bien tenté d'en épouser une autre ».

« Mademoiselle Henriette , dit Pierre , toute la ville en parle ».

Alors , dis-je en moi-même , il est bien temps que j'y pense. Et je cherchai de quelle manière je pourrais faire ma déclaration. C'est bien la chose la plus difficile que je connaisse. C'était la première que je fisse , on se souvient qu'avec la veuve je n'avais pas été jusque-là , et qu'il aurait pu m'arriver de tout finir sans déclaration. Quant à Charlotte , je l'avais demandée en mariage , et ainsi mes sentimens s'étaient trouvés expliqués , sans que je fusse obligé de m'adresser directement à elle pour les lui apprendre. J'étais fort embarrassé , et comme il arrive toujours , à force d'y penser mes idées s'embrouillaient au lieu de s'éclaircir.

Je ne sais si tout le monde est comme moi , mais quand je me suis long-

temps occupé d'un sujet qui m'intéresse beaucoup, quand la difficulté que je trouve à en tirer parti m'a contraint à le retourner en différens sens, je me refroidis, et n'attache plus aucun prix à la chose à laquelle l'instant d'auparavant je croyais n'en pouvoir trop mettre. Il est certain qu'en ce moment je desirais beaucoup moins d'épouser Henriette, et que j'aurais été presque tenté d'y renoncer, pour m'épargner la peine de la déclaration. Au fait, disais-je, Henriette est un bien mauvais parti, et c'est à quoi je n'avais pas encore pensé. Je voulus me distraire.

« Pierre, dis-je, une troisième affaire ; Dieu veuille qu'elle me réussisse mieux que les autres ».

« Ah, monsieur, me dit Pierre, les événemens sont si incertains » !

Cette réponse me déplut, il n'y avait pas moyen de penser dans le moment à ma déclaration. Je m'en remis à l'occasion ; mais quand on l'at-

tend , c'est comme quand on la cherche ; le jour s'écoula sans que je pusse la trouver. Le lendemain j'étais chez Henriette, elle me contait que sa mère l'avait rendue fort malheureuse.

« Mais, dis-je, ces mauvais traitemens devaient vous inspirer le desir de vous marier ».

« Non, reprit-elle, vous savez bien que je devais me faire religieuse, la révolution m'a empêchée de l'être ».

« Et...., lui demandai-je en m'approchant davantage, avez-vous regretté le couvent » ?

« Beaucoup, me dit-elle naturellement ; et quand nous avons renouvelé connaissance, je venais de manquer une occasion pour aller en Espagne prendre le voile, ce qui m'a fait beaucoup de chagrin ».

Cette réponse me pétrifia.

« Cependant, repris-je d'un air interdit, votre frère m'avait fait entendre..... que dans ce temps-là..... quelqu'un.... ».

Henriette me regardait, enfin elle me dit en rougissant :

« Je m'en suis toujours doutée. Mais écoutez, poursuivit-elle, il ne faut pas en vouloir à mon frère ».

« Ainsi donc, repris-je consterné, vous n'aviez point d'inclination pour moi ».

« Non », dit - elle en baissant les yeux. Puis l'instant d'après elle ajouta en souriant : « Mais j'en ai pris ».

On peut juger de mes transports. Rien n'est plus charmant que les heures qui suivent un premier aveu. L'on a tant de choses à s'apprendre. Ce qu'on a senti, ce qu'on a voulu se faire croire, se cacher, ce qu'on a deviné. Nous passâmes la moitié de la journée ensemble, et nous convînmes de nous marier le plutôt possible. Je ne voulais pas qu'il y eût de temps de perdu, en conséquence, tout fut prêt pour le sextidi. L'après - midi j'étais chez Henriette, je lui disais :

« Si l'on avait voulu, tout se trou-

verait fait. Maintenant vous seriez ma femme ; et il faut attendre trois jours, ajoutais-je » :

« Oui, me dit-elle, mais ce qui est retardé n'est pas perdu ».

Dans ce moment, il me sembla que j'entendais dans mon oreille la voix de Pierre, qui me disait : « Qui sait, monsieur » ? Cette circonstance aurait pu me paraître naturelle, tant j'étais accoutumé à cette phrase ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que quand je le dis à Henriette quelque temps après, l'idée lui vint tout de suite qu'elle l'avait entendu de même, quoiqu'elle n'y eût pas fait attention dans le moment. Je ne dis pas cela pour assurer qu'il y ait des esprits ou des miracles, mais comme une chose très-extraordinaire, et que je puis certifier.

C H A P I T R E X X V.

Le bateau.

L'APRÈS-MIDI, je fis à Henriette la proposition de venir se promener avec moi. La rivière passait au bout de son jardin.

« Nous monterons dans le bateau, lui dis-je, et Pierre nous conduira ».

Henriette ne répondit point, je répétai ma phrase.

« J'ai bien entendu », me dit-elle; puis elle retomba dans le silence. Je la pressai de me répondre.

« Mais, dit-elle enfin, je ne sais pas si cela se peut » !

« Pourquoi pas » ? lui dis-je.

« Je n'en sais rien, mais il me semble que cela ne se peut pas ».

« Pourquoi, Henriette, s'il n'y a pas de mal à cela » ?

« En effet, dit-elle, après avoir ré-

fléchi, il n'y a pas de mal à cela » ; et elle prit mon bras pour descendre l'escalier. Quand nous fûmes au milieu du jardin, elle s'arrêta et me dit :

« En vérité, je crois qu'il vaudrait mieux n'y pas aller ».

« Pourquoi, répétais-je, s'il n'y a pas de mal à cela » ?

« Vous avez raison, me dit-elle ; cependant... ». Je l'entraînais toujours ; nous arrivâmes à la rivière, elle fit quelques difficultés.

« Le cœur me dit que je devrais rentrer », reprenait-elle. Mais avant que je lui eusse répondu, elle était déjà dans le bateau. Pendant les premiers momens, elle fut assez tranquille ; mais quand nous commençâmes à perdre de vue son jardin, elle dit que nous allions trop loin, et qu'il fallait retourner ; et sur ce que je voulus m'y opposer, elle ajouta un peu vivement, qu'elle avait toujours été bien sûre que cette partie n'aurait rien d'agréable pour elle. Je me

fâchai ; alors , pour m'appaiser , elle permit que l'on continuât ; et moi , pour lui faire plaisir , je dis à Pierre de retourner. Henriette en fut bien-aise , elle me serra la main tout doucement , et je me sentis honteux de l'avoir contrariée. Toujours attentive à ce qui pouvait me faire plaisir , comme elle savait que j'aimais Pierre , elle le regarda quelque temps , et me dit , en s'appuyant sur mon épaule :

« Comme il nous conduit bien » !

« Je le crois , repris-je ; il a été batelier » .

« Vraiment » ?

« Il a même fait plusieurs métiers , car il a été soldat » .

Alors elle se glissa le long d'un banc qui était dans le bateau .

« Pierre , dit-elle avec une douceur charmante , vous avez donc été au service » ?

« Dieu merci ! mademoiselle » , dit Pierre sans s'arrêter .

« Et pourquoi, Pierre, l'avez-vous quitté » ?

« Parce que, graces à Dieu, j'ai trouvé une meilleure condition ».

« Il est content de tout », me dit Henriette, en se tournant vers moi avec un sourire. Puis elle reprit : « Pierre, vous seriez bien malheureux, si vous redeveniez soldat » !

« Qui sait, mademoiselle » ?

« Vous pourriez donc vous résoudre à quitter votre maître » ?

« Graces à Dieu, mademoiselle, monsieur n'a jamais parlé de cela ».

« Ni n'en parlerai, Pierre, je vous assure. Ce que dit Henriette n'est que pour badiner ».

« Pierre, dit Henriette toute émue, après notre.... mariage, je veux que vous soyez avec moi comme avec votre maître ». Puis, sans lui laisser le temps de répondre, parce qu'elle croyait, à ce qu'elle m'a dit depuis, que Pierre avait plus d'attachement pour Charlotte que pour elle. C'est

en quoi elle se trompait, car en apprenant que j'allais épouser Henriette, il m'avait dit :

« Admirez, monsieur, la Providence, qui ne vous ôte rien sans le remplacer aussi-tôt ».

« Pierre, avais-je répondu, et l'héritage de ma tante »?

« Monsieur, dit Pierre, la miséricorde divine vous a donné le courage de savoir vous en passer ».

« Eh ! Pierre, répliquai-je, il le fallait bien ».

« Monsieur, dit Pierre, c'est toujours cela ».

Mais ce n'est pas de l'héritage de ma tante qu'il s'agit maintenant. Henriette reprit donc, en s'adressant à Pierre :

« Pourquoi, Pierre, vous êtes-vous engagé »?

« Oh ! mademoiselle, ce serait une bien longue histoire ».

« N'importe », dit-elle.

« Pierre, repris-je, je tiendrai les

rames ». Je me mis à la place de Pierre, et il commença ainsi :

« Mon père, par la grace de Dieu, était batelier ».

« Pierre, dit Henriette, vous aviez du goût pour ce métier-là » ?

« Comme pour un autre, mademoiselle ; Dieu sait ce qu'il nous faut. Cependant j'avais envie de me faire soldat ; mon père l'avait été, il avait reçu trois blessures qui, la moitié du temps, ne lui permettaient pas de quitter son lit. Alors il nous racontait ses guerres, et tout cela me remuait le sang ».

« Quoi ! Pierre, même les blessures de votre père » !

« Il aurait dû en mourir cent fois, et Dieu pouvait bien me faire autant de grace qu'à lui ».

« Cela n'était pas difficile », dit Henriette.

« Qui sait, mademoiselle » ? Puis il reprit : « Mon père n'avait été qu'à une seule bataille, mais il trouvait à

raconter plus que ceux qui ont fait la guerre toute leur vie; nous ne nous lassions pas de l'entendre ».

« Il avait d'autres enfans » ?

« Nous étions trois garçons et une fille, Dieu merci. L'aîné s'est embarqué à seize ans, et nous ne savons ce qu'il est devenu. Quant à ma sœur, elle était manchotte de naissance, ce qui fait qu'on a pu lui procurer une place à l'hôpital ».

« Et le troisième » ?

« Le troisième, dis-je, était un mauvais sujet; n'est-il pas mort aux galères » ?

« Monsieur, dit Pierre, on lui avait prédit qu'il serait pendu ».

« Et vous, Pierre » ?

« Et moi, je devins amoureux ».

« Ah ! Pierre, dit Henriette ; et de qui » ?

« De notre voisine ».

« Elle était jolie, votre voisine » ?

Pierre s'inclina. Je ne l'aurais pas pressé davantage, mais les femmes

ont, sur ce point-là, une curiosité insatiable.

« Pierre, dit Henriette, quel genre de figure avait-elle » ?

Pierre se mit à rêver.

« Ce ne serait peut-être pas, dit-il en hésitant, une de ces figures.... ».

Je compris son embarras, et pour l'en tirer :

« Pierre, repris-je, elle vous plaisait, c'est tout ».

« Ah ! certainement, dit Henriette. Mais elle était donc fort aimable » ? Je souris. Henriette, en amour, prenait tout au pied de la lettre, rien ne faisait mieux son éloge. Toutefois je cachai mon sourire ; il exprimait ce qu'on ne dit pas à sa maîtresse. Pierre répondit :

« C'est ainsi que je la trouvais : d'abord, mademoiselle, elle n'était point coquette ».

« Ah ! je le crois Pierre ; il n'y a pas d'homme assez fou pour aimer une coquette ».

« Il faut d'abord , repris-je en m'adressant à Pierre avec un peu d'humeur , savoir ce qu'on entend par une coquette ».

« Monsieur le sait mieux que moi », me dit Pierre du ton le plus respectueux. Je ne me sentais pas disposé à l'aider de mes lumières , quand Henriette s'écria , avec l'accent de l'indignation :

« Une coquette ne peut aimer personne » ! Je ne saurais dire à quel point cette idée me choqua. On supporte d'avoir été quitté , même le premier , par une maîtresse qui vous est devenue indifférente , mais on ne conviendra jamais qu'elle ne vous ait pas aimé , du moins un instant.

« Henriette , repris-je , dites qu'elle ne peut aimer long-temps ».

« Eh ! dit Henriette , n'est-ce pas la même chose » ? J'en revins à la réflexion que j'avais faite l'instant d'avant , et je ne vis plus dans le principe d'Henriette , qu'une nou-

velle raison de l'aimer. Je lui serrai la main. Pierre reprit :

« De plus, c'était une bien bonne ame ».

« Oui ? dit Henriette. Pierre, elle était dévote » ?

« Certainement , mademoiselle ; mais pas cependant comme une religieuse ».

« Comme une religieuse ? dit Henriette en rougissant ; Pierre, pourquoi pas » ?

« D'abord, mademoiselle, je n'y aurais pas trouvé mon compte ».

« Pierre, reprit-elle vivement, cela ne l'aurait pas empêchée de vous aimer » !

« Mademoiselle, qui dit religieuse, dit une personne qui ne pense qu'à Dieu ».

« Mais, Pierre, quand elle ne l'est pas » ? dit Henriette d'une voix tremblante. Je voulais interrompre, mais il s'agissait d'un cas de conscience. Pierre reprit gravement :

« Mademoiselle, qui pense comme une religieuse et agit comme le monde, fait un grand péché ».

Henriette baissa la tête. « Je ne croyais pas », dit-elle d'une voix étouffée. Je regardai Pierre d'un air d'indignation, auquel il ne comprit rien ; il ne savait pas quelle avait été la première vocation d'Henriette.

« Henriette », dis-je en lui prenant la main. Elle fut un instant sans me répondre ; enfin tout-d'un-coup elle leva la tête, ses yeux étaient encore remplis de larmes, les miens exprimaient l'inquiétude.

« Non, non, dit-elle vivement, on ne me l'a pas défendu ». Je respirai. « Pierre, poursuivit-elle avec le plus charmant sourire, continuez votre histoire ». Pierre n'osait, Henriette l'encouragea ; il reprit :

« Les voisins de mon père venaient souvent pour lui entendre raconter ses guerres. Notre voisine y vint un soir, et s'assit au coin de notre feu ;

elle restait comme si elle avait eu beaucoup de choses à dire , et dans le fond , elle ne parlait que pour avoir occasion de rester. Mon père raconta ses guerres ; pendant ce temps-là, elle me faisait de temps en temps quelques niches. J'y répondais tout bas, pour ne pas interrompre mon père, mais elles n'en étaient que meilleures. Quand elle sortit, je sentis bien qu'elle m'était restée dans la tête ».

« Quoi, Pierre, vous n'y aviez pas songé auparavant » ?

« Non, mademoiselle, mais de ce moment-là, cela vint tout de suite ; et dès le lendemain, les guerres même de mon père commencèrent à m'ennuyer, si bien qu'une fois je le priai de me raconter ses amours ».

CHAPITRE XXVI.

Le préservatif.

DANS ce moment , Henriette posa sa main sur la mienne. Je lui donnai un baiser , elle recula , il n'était plus temps ; cependant elle recula si fort , que j'eus la crainte qu'elle ne tombât en arrière. Je voulus la retenir , elle se débattit , et cela fit pencher le bateau ; elle eut peur , je voulus me lever , je chancelai ; je ne sais comment cela se fit , le haut de la rame me donna un coup dans la tête qui me repoussa , et fit sauter mon chapeau sur le bord. Le mouvement acheva d'entraîner le bateau.

« Dieu merci , dit Pierre , le chapeau de monsieur ne sera pas mouillé » , et le bateau chavira.

Nous trouvâmes le fond , nous nous relevâmes sur-le-champ ; la rivière était si étroite et si douce , que nous

regagnâmes le bord sans aucune peine.

« Dieu soit loué ! disait Pierre, si ce n'eût pas été dans l'eau, nous nous serions donné un rude coup ».

Henriette avait eu peur, mais elle se remit promptement ; et comme ses vêtemens trempés lui pesaient beaucoup, elle prit mon bras pour arriver jusqu'à sa maison, près de laquelle nous nous trouvions alors. Il n'était pas possible que nous pensassions à continuer notre promenade ; je me plaignais de cet accident, qui l'avait abrégée.

« Graces à Dieu, dit Pierre, nous serons rentrés avant la pluie ».

En effet, il tombait quelques gouttes ; et à peine étions-nous dans la maison, qu'il commença à pleuvoir par torrens.

« Comme nous aurions été mouillés ! » s'écria Pierre, en se retournant vers la porte avec une satisfaction inexprimable.

CHAPITRE XXVII.

Le récit.

J'ALLAI chez moi changer d'habits, et quand je revins, je trouvai Henriette avec une femme que je ne reconnus pas d'abord, tant je la croyais loin. C'était Charlotte; elle était arrivée tout droit chez Henriette, qui avait été sa compagne de couvent. Elle s'avança vers moi, me fit des reproches, et parla de nos engagements.

« Non, dis-je, Henriette, nous n'étions que fiancés ».

« Fiancés », dit-elle, en pâlisant. Henriette, par suite de son éducation, attachait une grande importance à toutes les cérémonies de l'église. « Vous ne m'aviez pas dit cela » poursuivit-elle tristement. Charlotte reprit :

« Et nous devions nous marier

trois jours après celui où j'eus le malheur... ». Elle s'arrêta d'un air pénétré ; Henriette me regarda plus tristement encore ; j'étais au désespoir.

« Charlotte, répondis-je, il me semble que vous aviez pris votre mal en patience, vous l'avez supporté pendant un mois ».

« Et le supporterais encore, si je vous avais attendu pour finir mes peines » !

« Vous étiez bien malheureuse » ? dit la bonne Henriette. Charlotte leva les yeux au ciel. Je fus tenté de dire comme Pierre ; voilà ce qu'il aurait fallu pouvoir deviner.

« Charlotte, dis-je, vous vous seriez épargné tous ces chagrins, si vous n'aviez pas reçu mon rival ».

« Savais-je qu'il viendrait » ?

« Ou bien, si vous n'aviez pas pris le soin de le reconduire jusqu'à la porte ».

« Oui, pour qu'il restât dans la maison à mon insu » !

« Diable ! repris-je avec humeur , il était donc bien déterminé » !

« Vous l'avez vu » , reprit aigrement Charlotte.

« Dans ce cas , dis-je froidement , je vois à présent , Charlotte , que ce que vous auriez pu faire de mieux ç'aurait été de l'épouser » .

« Ingrat ! s'écria Charlotte » ! Henriette voulut prévenir une querelle.

« Racontez-nous , dit-elle , tout ce qui vous est arrivé » .

« Volontiers , dit Charlotte , aussitôt que je fus hors de la porte , trois hommes me saisirent et m'emmenèrent de force » .

« Et , dans ces occasions-là , dit Henriette , le saisissement empêche de crier » .

« Vraiment , reprit Charlotte , je n'aurais eu garde. Ils m'avaient enveloppé la tête d'un grand capuchon ; ils me conduisirent ainsi au bout de la ville , me firent monter dans une voiture où mon ravisseur s'assit à côté

de moi, et nous partîmes très-vîte ».

« Toujours avec le capuchon » ? dit Henriette.

« Non, reprit Charlotte, on me l'avait oté, après avoir marché toute la nuit », poursuivit-elle.

« Eh quoi ! m'écriai-je, vous ne lui dîtes rien pendant tout ce temps-là » ?

« Si fait vraiment, je l'accablai de reproches, je lui demandai fièrement quelle était son intention ; il me dit qu'il avait voulu m'arracher à un homme qui ne me méritait pas ».

« Et, demandai-je, que répondîtes-vous à cela » ?

« Rien, dit-elle, j'avais pris la résolution de ne pas ouvrir la bouche tant que je serais en son pouvoir. Le lendemain il voulut me faire manger, je le refusai absolument. Enfin, après une nuit et un jour de marche, nous nous arrêâmes ».

« Quoi ! m'écriai-je, pour la première fois » ?

« Certainement. Nous descendîmes dans un hôtel garni ».

« Ah ! je respire, dit Henriette, c'est de là que vous avez trouvé moyen de vous échapper ».

« Eh ! non, reprit Charlotte, quand je dis un hôtel garni, j'entends une maison de campagne meublée qu'il avait louée ».

« Exprès » ?

« Tout exprès ; il m'a dit depuis qu'elle lui coûtait cent écus ».

« Charlotte, dis-je, vous aviez donc alors abandonné cette résolution prise d'abord de ne lui point parler » ?

« Non, reprit-elle, il me dit cela ; mais je ne lui répondis rien. Le soir de notre arrivée, il me conduisit dans ma chambre, et me donna pour me servir une vieille femme d'une figure affreuse ».

« Et il ne vous dit rien » ?

« Il me dit bonsoir ».

« Voilà tout » ?

« Il ajouta qu'il allait me laisser reposer, mais je ne me couchai pas de peur de surprise ».

« Ah ! Charlotte, m'écriai-je, vous aviez tort, il se conduisait si décemment » !

« N'importe, dit Henriette, c'est toujours mieux fait ».

« Le surlendemain.... » dit Charlotte.

« Et le lendemain » ? dis-je.

« Le lendemain il resta toute la journée auprès de ma porte ; mais elle était fermée au verrou, en sorte qu'il ne put l'ouvrir, et je veillai toute la nuit dans la crainte qu'il ne la forçât. Le lendemain on voulut m'apporter à déjeuner, mais je refusai d'ouvrir ».

« Mais, Charlotte, interrompis-je, songez donc que c'était le troisième jour que vous passiez sans manger et sans dormir ».

« Oui, dit-elle, aussi en fut-il effrayé, au point qu'il me supplia d'ou-

vrir, en me promettant de ne pas entrer. Enfin, après deux heures de prières, je consentis à prendre quelque chose ».

« Il fallait bien finir par-là », dit Henriette.

« J'ouvris », reprit Charlotte.

« Et il tint parole » ?

« Sans doute ; mais le soir même il vint chez moi. Je menaçai de me tuer, il se retira. Les jours suivans ce fut la même chose, une fois je tentai de me jeter par la fenêtre. Alors il me fit mettre dans une chambre au rez-de-chaussée, dont les fenêtres étaient si basses qu'un enfant n'aurait pu se faire de mal en sautant ».

« Ah ! dis-je, il vous donnait une belle occasion pour vous enfuir ».

« Eh ! reprit-elle, ne vous ai-je pas dit que toutes les fenêtres étaient grillées ».

« Quoi ! dis-je, les fenêtres de cette maison de campagne ».

« Il n'y a rien d'étonnant, dit Hen-

riette, c'était comme cela dans la prison ».

« Certainement, reprit Charlotte, il fallait que j'eusse perdu l'esprit pour ne vous l'avoir pas dit ».

« Ainsi donc, poursuivit Henriette, vous restiez sans aucun moyen de défense ? Comment fîtes-vous ? »

« Heureusement pour moi, reprit Charlotte, il tomba malade ; et pendant ce temps-là, comme on me laissait un peu plus de liberté, je m'approchai de la porte de sa chambre, et j'entendis qu'il disait : *Je pars dans trois jours pour les Iles, et j'emmènerai Charlotte, en lui faisant accroire que je veux l'épouser* ».

« Ah ! mon Dieu, dit Henriette, qu'il est heureux que vous soyez arrivée précisément pour entendre cela » !

« Je vous en réponds, reprit Charlotte. Aussi, voyant qu'on ne me regardait pas, j'enfilai une des allées du jardin ; il y avait une porte ouverte qui donnait sur la campagne,



j'arrivai au grand chemin, tout juste comme la diligence passait, j'y montai et j'arrive à l'instant. Mais, ajouta-t-elle avec aigreur, il me semble que j'arrive bien mal-à-propos ».

Elle avait tout su depuis la diligence jusqu'à la maison d'Henriette. Je voulus alléguer des raisons, elle s'irrita, je me fâchai; Henriette me dit en pleurant :

« Malheur à qui sépare ce que Dieu a joint ».

Je lui protestai que nous n'étions que fiancés; Henriette toujours en pleurant me répondit la même chose. Charlotte s'emporta, pleura, s'évanouit.

Henriette voulut nous réconcilier, Charlotterevint à elle-même, lui parla d'honneur, d'amitié, de reconnaissance; toutes deux se joignirent contre moi, et je ne sais comment cela se fit; mais au bout d'une heure, on me persuada que j'avais promis d'épouser Charlotte. Il fut convenu qu'elle lo-

gerait avec Henriette, parce qu'elle ne pouvait aller nulle part. Et je retournai chez moi la tête bouleversée, ne sachant si je devais épouser Henriette ou Charlotte, si j'avais deux femmes, ou si je n'en avais point du tout. Cependant je parvins à recueillir assez mes idées, pour raconter à Pierre ce qui venait de m'arriver.

« Une grande consolation que Dieu veut bien accorder à monsieur, me dit Pierre après avoir beaucoup réfléchi, c'est de n'avoir rien à se reprocher ».

« Eh ! Pierre, m'écriai-je, que ne fait-il la même grace à Charlotte » !

« Qui sait, monsieur » ? me dit Pierre du ton de la charité.

« Pierre, croyez-vous » ?

« Ah ! monsieur, qui sait » ? dit Pierre en s'en allant, et je retombai dans l'incertitude. Il n'est pas nécessaire de dire que je me rappelai l'espèce de pressentiment qui m'avait fait regretter si vivement de ne pouvoir me

marier le septidi, et que je remarquai ce jour, comme le jour à jamais fatal qui venait de me ravir toute espérance de bonheur.

CHAPITRE XXVIII.

Les restrictions.

LE lendemain matin, mes idées étaient plus nettes ; j'allai chez Henriette, je commençai par lui faire des reproches.

« Mon ami, me dit-elle, malheur à qui sépare ce que Dieu a joint ». Je vis qu'en disant cela elle se contraignait, et qu'elle avait les yeux fort rouges. Cependant je lui dis qu'elle s'était consolée bien vite. Elle me répondit qu'elle avait fait son sacrifice à Dieu, et en même temps elle se mit à pleurer. Je n'y pus tenir, je lui dis que je n'épouserai pas Charlotte ; que je ne voulais ni ne pouvais épouser

qu'elle. Alors elle se fâcha, me dit que si je n'épousais pas Charlotte, elle irait se faire religieuse en Espagne. Je m'emportai à mon tour, elle fit tout pour m'appaiser, et me jura qu'elle ne serait jamais religieuse : à cette condition je lui promis d'épouser Charlotte ; et, dans le fait, puisque je n'épousais pas Henriette, j'aimais autant celle-là qu'une autre. Le frère d'Henriette entra, il était revenu pour notre mariage. Henriette lui avait tout conté, en sorte qu'il était de fort mauvaise humeur. Il s'assit sans rien dire, Charlotte arriva, et sentit bien qu'il la voyait de mauvais œil ; elle ne fit pas semblant d'y prendre garde, et fut toute gracieuse pour lui. Elle fit si bien qu'elle lui rendit sa bonne humeur. Henriette en fut bien aise, elle avait eu le matin une querelle avec son frère à l'occasion du mariage. Je dînai chez eux. Charlotte et le frère d'Henriette étaient fort gais, Henriette et moi tâ-

chions de faire aussi bonne mine qu'il nous était possible. L'après-midi le frère d'Henriette sortit, je sortis aussi. Henriette et Charlotte restées seules eurent la conversation suivante, dont je fus instruit quelque temps après. Elles étaient à côté l'une de l'autre, Henriette travaillait, Charlotte ne faisait rien.

« Je ne connaissais pas, votre frère », dit Charlotte.

« C'est l'ami de votre prétendu », reprit Henriette.

« Cela m'étonne, ils ne se ressemblent guère ».

« En effet, mon frère n'est pas d'un caractère si doux ».

« Il est bien aussi aimable ».

« Je sais bien, dit Henriette embarrassée, que mon frère est très-aimable, mais.... ».

« Je ne prétends pas dire qu'il soit plus aimable ; cependant.... ».

« Chacun peut avoir ses partisans ».

« C'est ce que je voulais dire ».

« Il serait possible, en effet, que mon frère réussît mieux auprès de quelques personnes ».

« Je n'assurerai pas que son ami n'ait, en général, plus de succès ».

« La tournure y fait beaucoup », dit Henriette.

« Ce ne serait pas un désavantage pour votre frère », reprit Charlotte.

« Non certainement, quoique votre prétendu ait la figure plus ouverte ».

« Oui, en effet, bien peu de gens remarqueront que votre frère l'a infiniment plus noble ».

« Je crois son ami plus grand, mais cela n'est pas un avantage ».

« C'est possible ; mais votre frère est beaucoup moins gros. Au reste, cela ne fait rien du tout ».

« Il y a des choses qui ne frappent point ; mais votre prétendu a des dents superbes ».

« De même on ne s'avisera jamais d'observer que votre frère a la jambe beaucoup mieux faite que lui ».

« Je ne m'y connais pas », dit Henriette en baissant les yeux, et la conversation tomba pour quelque temps. Après un intervalle convenable, Charlotte reprit :

« Est-il riche, votre frère ? »

« Pas tant que son ami ; son bien est en maisons ».

« Cela vaut bien les terres, et c'est plus agréable ».

« Les terres sont plus solides ; d'ailleurs votre prétendu a de l'ordre, il conduira sa fortune d'une manière avantageuse ».

« Votre frère me paraît jouir très-noblement de la sienne ».

« C'est un grand mérite, malgré l'opinion de bien des gens, qui disent qu'il faut songer à l'avenir ».

« Cela me paraît très-bien vu, quoique l'autre conduite annonce un plus beau caractère ».

« L'économie vaut bien la prodigalité, quoique je ne prétende pas avancer que mon frère soit un prodigue ».

« Il serait bien pis d'être avare, mais assurément je n'ai pas parlé de cela. Au reste il est bien naturel de jouir de son bien ».

« Si c'était un tort, dit Henriette, ce n'aurait pas été à moi à le relever ; mais on ne doit pas blâmer non plus celui qui le ménage ».

« Si ce n'était pas une vertu, reprit Charlotte, je me serais bien gardé d'en convenir ».

« D'où il s'ensuit que nous sommes toutes deux aussi-bien que nous pouvons le désirer », dit Henriette avec un soupir étouffé.

« C'est où j'en voulais venir », répliqua Charlotte. Là-dessus je rentrerai, le frère d'Henriette aussi ; il me dit :

« Il est bien fâcheux que vous n'ayez pu vous marier ce matin ».

Je ne répondis rien ; il continua :

« Le courrier vient d'apporter un projet de loi sur la réquisition, vous savez comme on prend ici les choses

avant qu'elles soient faites. D'ailleurs l'officier municipal vous en veut. Il sera fâcheux que vous soyez obligé de vous présenter à la municipalité ».

J'avais bien mon congé définitif, ayant la vue excessivement courte, mais j'avais peur que cela ne servît de rien. Cette nouvelle me consterna, non pas que je fuie le danger, j'avais bien prouvé le contraire dans ma rencontre avec mon rival, mais j'ai des inclinations pacifiques et des allures réglées ; je n'aime pas ce qui dérange mon train de vie, c'est pourquoi je ne me crois pas fait pour la guerre ; et ma vocation était plutôt de me marier, même avec Charlotte. Quoi qu'il en soit, je pensai qu'il fallait attendre. Mais le soir même un de mes amis vint me dire, qu'il savait, par une personne bien instruite, que l'officier municipal avait prononcé mon nom en lisant le journal du soir. Cet avis ne laissa pas de m'inquiéter, cepen-

dant je remis encore. Mais le lendemain à neuf heures précises, un autre arriva dans ma chambre, en m'assurant positivement que la femme de l'officier municipal venait de dire que les jeunes gens allaient voir beau jeu. Je sentis bien qu'il fallait partir. Cependant j'allai porter la nouvelle à Henriette; son frère sortit pour s'informer, et revint me dire qu'il paraissait certain que ce matin même, le tailleur avait pris à l'officier municipal la mesure d'un habit, et que c'était après son retour que sa femme avait dit cela. Nous discutâmes long-temps, tout cela me confirmait dans mon opinion; Charlotte pensait comme moi, le frère d'Henriette aussi. Je crois qu'Henriette ne partageait pas leur sentiment à cet égard, mais qu'elle n'osait le dire dans la crainte de me paraître moins attachée que les autres. Je leur dis adieu, j'avais par hasard un passe-port, que je m'étais procuré huit jours auparavant, je ne

sais plus à quelle occasion , et je montai dans la diligence qui allait à Paris.

CHAPITRE XXIX.

Le panier de la diligence.

LA voiture était remplie , et cependant j'arrivai assez à temps pour avoir une des places de côté dans le fond , ce qui est infiniment plus commode et plus agréable. J'avais près de moi un homme que l'on me dit être un auteur. Je l'examinai de la tête aux pieds , il ne me parut pas avoir dans sa personne rien de fort extraordinaire. Il parlait peu , excepté quand il parlait de lui , et alors on ne l'écoutait pas. La conversation se soutenait cependant fort bien , et j'avoue qu'elle m'amusait infiniment davantage que les discours de l'auteur. Cependant je souffrais de le voir ainsi négligé.

Quand nous remontâmes dans le carrosse après avoir dîné, comme je l'avais apperçu faisant la conversation avec un jeune homme qu'on me dit être arrivé par la même voiture que nous, à cela près seulement qu'il était dans le panier, je lui en parlai, et lui demandai s'il connaissait ce jeune homme depuis long-temps.

« C'est moi, monsieur, me dit-il gravement, qui suis connu de lui ».

Je lui observai que la chose devait être réciproque.

« Monsieur, reprit-il négligemment, il est des gens qui du fond de la solitude qu'ils ont choisie, savent faire redire leur nom à des êtres qui leur demeureront toujours inconnus ».

Je compris qu'il parlait de ses ouvrages, je lui fis part de cette idée.

« Monsieur, dit-il, les journaux que j'ai remplis de mes vers, pourront répondre à cette question ».

Il me parut prouvé qu'il ne trou-

vait pas la question polie, je n'étais pas en bonheur, je me tus. Il écouta comme si on lui parlait à travers l'impériale, et me dit assez vivement :

« Monsieur, seriez-vous assez bon pour me céder un instant votre place » ?

Je crus que la sienne l'incommodait ; et comme ces choses là me sont indifférentes, j'ai l'habitude de prendre toujours ce que les autres refusent, comme au bal de faire danser les plus laides, et celles dont personne ne veut, pour faire plaisir à la maîtresse de la maison. Nous changeâmes donc ; aussi-tôt l'auteur se mit à la portière, et tournant son visage vers le haut :

« Êtes-vous là » ? dit-il ; on lui répondit. Il reprit : « Avez-vous lu ces vers sur..... » ? Je n'entendis pas sur quoi, probablement il ne reçut pas de réponse, car il renouvela sa question. Alors nous sentîmes un mouvement dans la voiture, qui nous fit juger que le jeune homme s'avancait

sur le bord du panier. Il se fit un profond silence, le jeune homme parla, mais nous ne pûmes entendre ce qu'il disait. Seulement sa phrase fut longue, et il nous parut à la fin qu'il déclamait.

« Oui, dit l'auteur, vous avez... », et il fut interrompu par un cahot de la voiture « vous avez senti à merveille; « hein » ! dit-il ensuite, car il nous sembla qu'il avait autant de peine à saisir les discours de l'autre qu'à s'en faire entendre. Le jeune homme répéta sa phrase beaucoup plus haut, et nous entendîmes seulement le mot « sublime ». L'auteur se mit à rire d'un air satisfait, puis après avoir écouté quelque temps, il reprit :

« Je vous conseille plutôt de vous adonner au théâtre » ; il écouta la réponse et se mit à rire. « Vous avez raison, dit-il, point des grands théâtres » ; et se tournant vers nous : « Ou de ceux qui prennent ce titre » ; puis il se remit à la portière. Le jeune hom-

me parlait toujours, l'auteur applaudissait et riait par intervalles. Enfin le jeune homme se tut, et l'auteur reprit :

« C'est que... » et là il fut obligé de s'interrompre ; « c'est que, comme l'a dit... comme... » Il reprenait sa phrase, puis maudissait les cahots. En effet, il semblait que les chevaux et le cocher s'entendissent pour chercher les endroits les plus raboteux ; enfin il acheva en plusieurs fois ce vers :

Ce que l'on conçoit bien, s'exprime clairement.

« Messieurs, poursuivit-il, en s'adressant à nous, cela vient à propos de ce que j'ai dit.... ». Mais comme il rentrait sa tête avec précipitation, ses cheveux s'accrochèrent au haut de la portière. Il porta simplement sa main à sa tête, et voulut continuer dans la même posture. Mais une femme se leva pour l'aider à se dégager ; tout le monde s'en mêla, cela rendit son

accident plus grave. Il finit par y laisser une mèche de cheveux. Les complimens que chacun lui fit, les histoires qui se racontèrent, à commencer par celle d'Absalon, détournèrent tellement l'attention générale, que la cause première fut oubliée, et qu'il ne fut plus question de ce que l'auteur avait commencé à nous dire. Il tâchait d'y ramener ; il était dans l'état le plus violent. Enfin au bout d'une heure, voyant qu'il ne pouvait parvenir à son but par les moyens détournés, il prit son parti, et s'adressant à moi :

« Monsieur, je vous disais que j'avais fait une pièce de vers.... ».

« Monsieur, interrompit un homme placé dans le coin de la voiture, et qui n'avait pas encore parlé : Vous faites des vers » ?

« Oui, monsieur », répondit l'auteur d'un air satisfait.

« Sans doute, monsieur, vous êtes de quelque société littéraire » ?

« J'ai cet honneur, monsieur » ; et même ajouta-t-il après nous l'avoir nommée : « Je crois pouvoir me vanter de lui avoir rendu un grand service ainsi qu'à la république des lettres. Je viens de chez moi, où j'étais allé pour un procès ; et comme en chemin on trouve toujours moyen de faire ses affaires, j'ai établi une correspondance entre ma société et celle qui vient de se former dans la ville que je quitte ».

« Monsieur, dit l'homme du coin, la multiplicité des sociétés de ce genre doit prodigieusement contribuer au progrès des lumières » ?

« Je vous en répons. Songez, monsieur, quel encouragement pour les lettres ! chacun est sûr qu'il sera lu en séance publique, et même écouté par un certain nombre de personnes ».

« Monsieur, dit l'autre, j'imagine que pour multiplier les encouragements, le projet est de mettre tout Paris en sociétés ; cette mesure aura d'ail-

leurs un grand avantage, en ce qu'on ne pourra plus être jugé que par ses pairs ».

L'auteur le regarda. Il ne sut s'il devait hausser les épaules ou se fâcher. Quant à moi, je vis bien que l'homme du coin se moquait de lui ; et pour dire la vérité, je m'en étais douté dès le commencement. Ils ne se dirent plus rien du reste de la route, et l'auteur ne jugea pas à propos de citer ses vers.

CHAPITRE XXX.

La colonnade du Louvre.

JE débarquai chez des gens de ma connaissance. Dès le lendemain ils voulurent me faire voir tout Paris ; cela me déplut. Je sentis qu'ils me regardaient comme un de ces provinciaux qui ne connaissent rien, qu'un rien étonne, et qui vont voir jusqu'à la danse des chiens ; comme si les chiens dansaient mieux à Paris qu'ailleurs. Je dis que j'étais paresseux, et peu curieux de ma nature ; et que Paris, au fait, était une ville comme une autre. Ils se récrièrent, et je compris bien qu'ils ne s'attendaient pas à cela. Ils eurent une peine infinie à obtenir de moi que je me misse à la fenêtre, et sur ce que je leur soutins que les femmes de Paris n'étaient pas à beaucoup près aussi jolies que celles

du pays que j'habite, ils me répondirent, apparemment dans l'intention de me piquer, que les personnes venant de province disaient toujours cela; tandis que les gens de Paris, lorsqu'ils arrivaient en province trouvaient absolument le contraire.

J'allai au spectacle, mais j'y allai seul; les témoins me gênent. Entre les deux pièces, je fus accosté par un de ceux chez qui je logeais.

« Eh bien ! dit-il, vous trouvez cela beau » ?

« Oui », dis-je en hochant la tête.

« Comment ! c'est ce que nous avons de meilleur ».

« Je le crois bien, repris-je négligemment. Au reste, j'ai vu tous ces acteurs-là quand ils ont passé ».

« Eh bien ! si on s'empresse de les voir à leur passage, nous sommes bien plus heureux, nous qui les avons à demeure ».

« Si vous voulez », dis-je..., et je m'éloignai pour n'être pas forcé à

trouver tout détestable. J'outrais un peu, je le sais bien; mais je l'ai déjà déclaré, je n'aime pas que l'on rie à mes dépens. Et j'ai d'ailleurs remarqué plus d'une fois, qu'en disant beaucoup de mal des personnes dénigrantes, on en fait infiniment plus de cas que des autres; et ce qui peut donner lieu de croire à la justesse de cette observation, c'est qu'elle paraît adoptée généralement; car sans cela, quel motif pourrait engager une infinité de gens à dépriser, sans nécessité, ce que les autres possèdent ou citent avec éloge, quand il est bien certain que cette désapprobation doit humilier ou chagriner celui à qui l'on s'adresse? C'est, par exemple, ce qui ne m'arrive jamais, et je ne fais pas connaître mon goût, quand il peut déplaire sans être bon à rien.

Le lendemain, je sortis avec Pierre, parce que nous allions chercher nos effets à la messagerie. Nous nous arrêtâmes devant la colonnade du Lou-

vre; tandis que nous la regardions, un homme de mon pays passa près de moi. Nous nous reconnûmes, quoiqu'il fût à Paris depuis six ans, et qu'il eût déjà pris toutes les manières du pays. Il s'arrêta, et se mit à s'extasier devant cet édifice, dont il se tuait à me faire remarquer toutes les beautés. J'avoue que je n'entends rien à ces choses-là; mais ce qui m'étonnait beaucoup plus que la colonnade, c'était l'admiration de mon compatriote, qui ne devait guère être plus que moi en état d'en juger, puisque ses parens, qui voulaient le faire entrer dans les ponts et chaussées, s'étaient vus forcés de renoncer à ce projet, parce qu'il n'avait jamais pu parvenir à rien apprendre, ni en architecture ni en dessin. Je compris qu'il cherchait à se donner un air d'importance vis-à-vis d'un provincial tel qu'il me supposait; cela me rendit modéré dans mes éloges. Pierre s'en apperçut, et se sentit encou-

ragé à dire son opinion, que voici :

« C'est beau sûrement; mais, avec la permission de monsieur, on le trouve sur-tout, parce qu'il faut venir de loin. Car pour moi, j'aime beaucoup mieux notre église, qui a différens dessins, et des figures dans des niches, que ces colonnes toutes semblables, et qui ne signifient rien ».

Je sentis cependant qu'il allait trop loin, de manière qu'après avoir un peu réfléchi, je lui dis :

« Pierre, je crois que cela est bien fort, quoiqu'à la vérité chacun des deux puisse avoir ses partisans ».

Mon compatriote me regarda, je le saluai, et nous nous séparâmes.

CHAPITRE XXXI.

Le balcon.

QUELQUES jours après, un de mes amis m'offrit de me présenter chez une femme de ses parentes, qu'il me dit être infiniment aimable, c'est-à-dire, pensai-je, infiniment coquette. Car j'avais toujours ouï dire que les femmes étaient bien plus coquettes à Paris qu'en province. Cela m'étonnait bien un peu ; car, disais-je, les femmes doivent être faites à-peu-près de même par-tout. Mais dans ce moment, j'étais disposé à croire tout ce qu'on voudrait me persuader à leur désavantage ; et, pensais-je, je suis bien assez tranquille pour aller faire l'aimable, et tenir tête à une coquette ! Je n'irai pas, et je refusai, même avec un peu d'humeur.

« J'en suis fâché, me répondit mon

ami ; je lui avais parlé de vous , elle m'avait dit qu'elle serait enchantée de vous voir ».

Cette réponse me frappa : il lui aura parlé de moi certainement comme d'un provincial bien facile à mener , et c'est pour cela qu'elle a envie de me voir. Il faut y aller ; je dis à mon ami que j'avais changé de pensée. Je fis réflexion , dans cette occasion-là , que le plus sage était de conformer sa manière d'agir aux circonstances , et que je ne devais pas songer , dans le cas présent , à conserver cette bonhomie et cette réserve dont j'ai parlé , et qui m'étaient si avantageuses auprès des femmes. Autres lieux , autres mœurs , me dis-je ; c'est le moyen de réussir. Cette vérité me parut incontestable , je résolus de me conduire en conséquence ; et comme il arrive toujours lorsqu'on est occupé d'un projet , si peu important qu'il puisse être , j'oubliai pour un instant tous mes chagrins , et le

soir, je me trouvais si bien disposé, que je me crus en état de donner bonne opinion de moi à la parente de mon ami. Il me conduisit chez elle. Elle nous reçut très-bien, et nous retint pour passer la soirée. Il n'y eut rien d'abord qui s'adressât à moi d'une manière particulière, elle s'occupait de tout le monde. Mais bientôt je m'aperçus qu'elle me parlait plus souvent qu'aux autres, et d'une voix plus douce. Elle m'interrogeait continuellement sur ma famille, et sur la ville que j'habitais, et tout cela avec un air d'intérêt, qui cependant ne pouvait me tromper. Comme je ne voulais pas me laisser prendre, je répondais légèrement. La conversation tombait, madame de *** reprenait sur autre chose, sans jamais se lasser. Elle s'étonnait de tout, et plus elle admirait, plus je faisais le détaché. Une fois elle me dit :

« Vous avez donc vu la mer » ?

« Sans doute », repris-je d'un air indifférent.

« Ah ! s'écria-t-elle, je voudrais bien voir la mer » ; et là-dessus elle me fit questions sur questions, d'autant plus que je ne prolongeais pas l'entretien par mes réponses. A la fin, après un moment de silence, elle se tourna vers une de ses amies, et lui parla tout bas, en jetant un coup-d'œil sur moi. Ensuite elle demanda des tables de jeu. Comme je sais qu'à Paris on n'est plus dans l'usage de jouer en société, et que je voyais bien que c'était pour moi qu'on voulait établir des parties, je pris la ferme résolution de n'en accepter aucune. Après avoir tout arrangé avec beaucoup de peine, ce que je vis par les colloques qu'elle eut successivement avec les différentes personnes qui se trouvaient dans la chambre, elle s'approcha de moi, et me présenta une carte pour tirer. C'était un wisk qu'elle me proposait ; je m'en excusai

en disant que je jouais infiniment mal. « C'est égal, dit-elle, parce que je serai probablement votre partner ».

Il me parut évident qu'elle disait cela pour m'engager à jouer, mais au lieu de lui répondre par une galanterie, comme je me sentais porté à le faire, parce que véritablement je commençais à la trouver aimable, je dis simplement que je ne jouais jamais. Je crus voir qu'elle était fort contrariée; cependant elle ne témoigna pas la moindre humeur, et j'observai qu'elle n'élevait pas davantage la voix en parlant à son domestique, qui lui demandait un ordre dans le moment. Les colloques recommencèrent, ils furent plus longs et plus animés que la première fois. Je vis bien qu'elle était fort embarrassée; je sentis quelques remords. Cette femme avait des manières engageantes, mais quoiqu'elle passât bien dix fois près de moi pour s'adresser à différentes personnes, je me serais pendu

plutôt que de lui rien dire qui pût lui faire croire que je songeasse à me proposer. Enfin l'on mit à ma place un homme qui avait refusé d'abord, et la manière dont elle le remercia, me fit presque regretter de la lui avoir laissé prendre; mais je me roidis contre ce mouvement. Cet homme, pensai-je, que gagnera-t-il par sa complaisance? on dira de lui: On en fait tout ce qu'on veut. Ce sera bientôt un homme sans conséquence; et quel rôle fait en général un homme sans conséquence? Mais quel rôle fera-t-il sur-tout chez une coquette? Et je recommençai à m'applaudir de ma fermeté. Je m'en applaudis bien davantage, quand je vis qu'elle ne jouait pas; d'après l'intention qu'elle avait manifestée d'abord, la chose me parut extrêmement marquée. Je finissais à peine cette réflexion, qu'elle vint se placer auprès de l'endroit où je venais de m'asseoir de l'air le plus indifférent.

« Vous ne jouez pas » ? lui dis-je.

« Non, dit-elle, je n'aime pas le jeu ». Après ce qui s'était passé, tout cela me parut s'expliquer de la même manière. Elle ne disait rien, et tournait la tête de côté et d'autre. Elle semblait embarrassée comme une personne qui cherche ce qu'elle pourra dire. Il me parut tout simple que ce fût un effet du tête-à-tête. Je voulus la tirer de peine.

« Il me semblait, lui dis-je, qu'on n'était plus dans l'usage de jouer » ?

« Vous avez raison, me dit-elle, mais je tâche de le rétablir. C'est plus commode », ajouta-t-elle d'un ton qui me semblait sous-entendre quelque chose.

« Pour qui » ? demandai-je avec le sourire d'un homme qui comprend à demi-mot. Elle me regarda d'un air étonné.

« Pour la maîtresse de la maison », dit-elle. Puis elle ajouta : « Cela fait qu'on n'est pas obligé de s'oc-

cuper également de tout le monde ».

Je trouvai cette réponse extrêmement flatteuse, et je résolus de profiter du desir bien évident qu'elle témoignait au moins de m'occuper. En effet, lorsqu'elle m'adressait la parole, je répondais promptement, et avec cette sorte de vivacité qu'inspire la certitude de réussir. Elle répliquait, et je répondais encore, toujours d'une manière détournée, pour lui faire voir que j'entendais bien ce qu'elle voulait dire; alors elle se taisait. Ou bien c'était moi qui lui parlais le premier, ce que je ne faisais jamais qu'avec des allusions, que probablement elle ne voulait pas avoir l'air de comprendre, car dans ce cas-là, elle ne me répondait que par un sourire, qui souvent n'allait pas du tout à ce que je disais. J'attribuais ces inadvertances à son embarras. Pour une coquette, disais-je, elle n'est pas bien habile; mais peut-être aussi cet embarras est-il joué. En-

couragé par cette idée, je me sentais plus de facilité qu'à l'ordinaire. Nous avions fini par nous engager dans une conversation suivie, ce qui avait paru lui faire grand plaisir, car elle y avait pris très-vivement. L'entretien s'animait beaucoup, sur-tout de mon côté, quand tout-à-coup, sans qu'rien eût amené cette observation, elle s'écria :

« Le beau clair de lune » ! Puis elle ajouta : « J'aime beaucoup à me promener au clair de lune ».

L'avance me parut un peu forte ; je voulus, avant d'y répondre, être sûr de mon fait.

« Dans la ville que j'habite, repris-je, on arrange souvent de ces parties-là ».

« Je suis bien fâchée, dit-elle, que ce ne soit pas l'usage à Paris ».

« Madame, repris-je à demi-voix, il serait facile de l'établir ».

Elle me fit quelques objections, portant sur le goût des autres, qu'elle

ne pouvait pas soumettre au sien. Je jugeai que ce n'était plus le moment d'hésiter, et je lui offris mon bras pour le soir même. Elle feignit d'abord de ne pas m'entendre et de tourner la tête. Je renouvelai ma proposition, elle me répondit par un sourire et une espèce d'inclination, que je pris pour un consentement. On annonça le souper; je vis qu'on ne donnait point la main aux femmes pour passer dans la salle à manger, et je fis comme les autres, ce qui devait marquer infiniment dans une occasion comme celle-ci. Elle l'aura senti, dis-je en moi-même, et j'étais gonflé d'orgueil. Combien pensais-je, elle doit être étonnée, d'après l'opinion qu'on lui avait certainement donnée de moi! Ah! j'avais bien raison ce matin, me répétai-je plus de cent fois; autres lieux, autres mœurs. Je songeai à Henriette, et cela me fit de la peine. Henriette, lui dis-je, comme si elle eût été là, c'est pour

venger ton amant. Cette pensée me réconcilia avec moi-même. Je ne m'occupai que du présent, je respirais la victoire. On sortit de table. J'allai sur un balcon, je m'y promenai pendant quelque temps. J'étais, par hasard, dans l'un des coins, quand on ouvrit une moitié de jalousie, qui, joignant la balustrade au balcon, me renferma dans une espèce de cage. J'allais en sortir, quand j'entendis prononcer mon nom par la maîtresse de la maison. Il serait plaisant, me dis-je, que je me trouvasse ici le témoin invisible d'une confidence.

« Vous lui faites bien les honneurs de chez vous », dit son amie.

« Il le faut bien, répondit-elle ; sans cela il serait si embarrassé de sa personne » ! Elle s'en excuse, me dis-je en moi-même ; cependant j'aurais mieux aimé que ce fût d'une autre manière.

« Il est bien provincial », reprit

son amie. Je fus curieux d'entendre la réponse.

« Oh bien ! dit-elle d'un ton qui ne me parut pas affecté, et..... par-dessus » ; il y eut un mot que je n'entendis pas, parce qu'elle le prononça en détournant la tête. Mais je commençais à me troubler, je ne pouvais plus songer à sortir. « Il connaît si peu les usages de Paris, reprit-elle, qu'il m'a proposé de m'aller promener ce soir avec lui, au clair de la lune », ajouta-t-elle avec une douceur ironique. Un grand éclat de rire de son amie acheva de me confondre.

« En vérité, reprit-elle, je n'aurais pas cru les gens de province si extraordinaires ».

« Et si M.*** n'avait pas pris son jeu », dit l'autre.

« Ah ! reprit-elle avec un peu d'humeur, je ne sache que les gens d'esprit qui soient faciles » !

En disant cela, elle voulut pousser

la jalousie ; je fus prêt à sauter par-dessus le balcon. Heureusement la jalousie ne s'ouvrait pas facilement, d'ailleurs je la retenais avec mon pied. Elle essaya deux ou trois fois.

« Il faudra que je la fasse raccommoder », dit-elle à la fin, et elle rentra dans la chambre. Je respirai d'abord, mais le danger passé, la réflexion me revint bientôt. J'étais piqué au vif. Peut-être, disais-je, a-t-elle voulu s'excuser ; mais je ne pouvais m'en éclaircir, car pour rien dans le monde, je n'aurais reparlé de la promenade. Je rentrai ; je me mis auprès d'une table de jeu, elle en fit autant, et nous ne nous dîmes rien du reste de la soirée. Quand les parties furent finies, mon ami se disposa à s'en aller :

« Vous n'attendez pas monsieur » ? lui demanda-t-elle en me montrant.

« Je ne veux pas le gêner », reprit-il ; et il sortit.

« Qu'est-ce que cela veut dire » ? lui demandai-je en la regardant fixement, espérant qu'elle en prendrait occasion de s'expliquer.

« Rien, je suppose », dit-elle simplement ; et elle détourna la tête de l'autre côté.

« En province, dis-je, en faisant allusion à notre conversation sur le clair de lune, il faut prendre garde à ses paroles, car tout ce que l'on dit veut dire quelque chose ».

« C'est possible », reprit-elle d'un ton d'indulgence ; autres lieux, autres mœurs ». Cette réponse fut pour moi le dernier coup. Si elle l'eût faite malignement, je l'aurais mieux supportée. Tout le monde s'en alla ; elle me dit d'un air gracieux, qu'elle espérait me revoir pendant mon séjour à Paris, et je sortis furieux de ne pouvoir affirmer sur mon honneur, et raconter à tout le monde qu'elle s'était moquée de moi.

CHAPITRE XXXII.

Le chien.

JE marchais dans la rue à si grands pas, que Pierre pouvait à peine me suivre.

« Pierre, lui dis-je, en m'arrêtant enfin, je suis déjà las de Paris ». Pierre ne répondit rien ; je poursuivis : « On y rencontre de sottes gens » !

« Par bonheur, monsieur, me dit Pierre, la ville est bien grande ». Je songeai qu'effectivement j'avais fait près d'une lieue pour aller de mon logis, rue Poissonnière, chez madame de ***, qui demeurait dans la rue de Sève. Mais comme une réponse sensée n'est pas ce qui satisfait le plus quand on a de l'humeur, je me remis à marcher sans rien dire. Voilà bien une suite de mon incroyable malheur, pensais-je ; si le journal avait

seulement tardé d'un courrier (car je ne songeais plus à me plaindre de n'avoir pu me marier le *octidi*, jour de la fatale nouvelle; on s'accoutume à tout, et je m'étais si bien accoutumé à cette idée-là, que le principe me paraissait fondamental) : je disais donc, si le courrier eût manqué, on n'aurait rien su que le décadi; alors j'aurais été marié, avec Charlotte, il est vrai, mais puisqu'il le faut, n'étant pas forcé de me présenter à la municipalité, je serais resté tranquille chez moi, maître chez moi, au lieu de venir ici, où l'on me force d'aller chercher des dégoûts à l'autre bout de la ville.

J'étais près de la maison où je logeais, quand je vis passer un chien qui courait de l'air le plus affairé. Où diantre peut-il aller si vite à cette heure-ci? me dis-je en moi-même; et l'instant d'après il repassa de la même manière, puis il se mit à tourner autour de nous, en remuant la queue

et en se lamentant. Pierre lui jeta quelque chose qu'il avait dans sa poche, le chien ne flaira seulement pas ce qu'on lui donnait. Il continuait à se plaindre et à remuer la queue.

« C'est un chien perdu », dit Pierre ; et comme le chien regardait souvent le long de la rue à notre droite, Pierre tourna ses pas de ce côté. Le chien le suivit, en faisant éclater la joie la plus vive. Mais quand ils furent au bout de la rue, il s'arrêta, et recommença à gémir. Pierre revint à gauche, ce fut la même chose ; enfin ils se retrouvèrent près de moi. Le chien avait l'air plus embarrassé que jamais, Pierre ne l'était pas moins ; ils se regardaient.

« Pauvre animal ! dit Pierre en se baissant pour le caresser sur la tête, si tu pouvais parler » ! Le chien redoubla ses lamentations. Pierre crut apparemment que ce nouveau désespoir venait de ce qu'il lui avait remis son infirmité devant les yeux. « Au

reste, dit-il en le caressant toujours, tout est pour le mieux ici-bas »; et comme le chien ne paraissait pas se rendre à ses raisons : « Qui sait »? dit Pierre en se relevant.

Si d'autres que moi l'eussent entendu dans ce moment, on n'aurait pas manqué de soutenir qu'il mettait en question ce qu'il venait d'avancer; mais, quant à moi, je suis bien sûr qu'il répondait au chien, et non pas à lui-même. Au reste, comme il n'avait plus de nouvelles consolations à lui offrir, je lui dis :

« Pierre, il faut rentrer ». Il proposa au chien d'en faire autant, le chien ne le voulut pas, et nous fermâmes la porte.

« Pauvre bête »! dit Pierre, aussitôt que nous fûmes dans ma chambre. Puis il reprit : « Dieu merci, la nuit n'est pas froide ».

« Pierre, dis-je, en province, un chien ne passerait pas la nuit dans la rue ».

« Monsieur, dit Pierre avec un soupir, par bonheur ceux de Paris y sont plus accoutumés ».

« Pierre, dis-je, parce que cela leur arrive plus souvent ».

« Ou bien, monsieur, le contraire; car sans cela, ils y feraient plus d'attention ».

« Pierre, m'écriai-je, vous les croyez donc raisonnables ?

« Ah ! monsieur, me dit Pierre, ce que Dieu garde est bien gardé » !

Aussi-tôt je pensai à Charlotte, et l'on peut croire que cela ne diminua pas mon humeur.

« Pierre, repris-je, il est bien sûr qu'en province on reconnaîtrait sur-le-champ le maître et le chien ».

« Oui, monsieur; mais si le chien aboyait, on saurait que c'est votre chien, et on dirait : c'est celui-là qu'il faut battre ».

« Pierre, repris-je, lequel vaut le mieux » ?

« Monsieur, me dit Pierre après

avoir beaucoup réfléchi, Paris est Paris, et la province est la province ». Je me mis à réfléchir à mon tour sur cette réponse de Pierre ; je trouvai qu'elle avait plus de sens qu'on ne serait peut-être porté à le croire, et je me résolus à ne plus retourner chez madame de ***.

Toute la nuit, je rêvai que j'étais derrière la jalousie, madame de ***, Henriette et Charlotte venaient auprès tour-à-tour. Tantôt dans mon rêve je les confondais en une même personne, tantôt je les distinguais. La veuve s'y joignit, et je me réveillai en sursaut, à l'instant où je ne sais pas qui me faisait la proposition de les épouser toutes les quatre.

CHAPITRE XXXIII.*L'écu de six francs.*

LE lendemain je ne songeais plus aux chagrins que j'avais éprouvés. Je formai le projet d'écrire à Henriette. J'en avais obtenu la permission. Mais quand je voulus commencer une lettre, je me trouvai très-embarrassé. Mon aventure me revint à l'esprit. Il me semblait que j'avais des torts avec Henriette, et que cependant je n'en avais pas assez. Je ne sais pas si l'on m'entend; mais j'aurais eu moins de peine à convenir d'une infidélité. Je crois pourtant pouvoir assurer, dans la sincérité de mon cœur, que l'amour-propre n'entraîne pour rien, ou du moins pour peu de chose dans mon embarras. Mais après y avoir réfléchi, je pense qu'il était occasionné plutôt par cette idée que je ne m'ex-

pliquais pas dans le moment ; qu'il semble qu'on vous pardonne plus facilement un tort qui vous a profité , que celui dont il ne vous est rien revenu , et cela sans doute parce qu'il est plus beau et plus rare de se repentir quand on est heureux , que lorsqu'on n'a pas réussi. Quoi qu'il en soit , je crus qu'il valait mieux ne parler de rien , d'autant que personne ne le savait que moi. Car ce qu'il y avait de piquant , c'est que cette aventure , aventure seulement pour moi , n'était rien , et moins que rien pour madame de *** ; et que si par hasard elle s'en rappelait un instant , ce serait pour dire : « En vérité , je n'aurais pas cru que les gens de province fussent si extraordinaires ».

Toute mon humeur revint , j'éprouvais une grande contrainte ; car j'avais continué de tout dire à Henriette , depuis que j'avais dû l'épouser. Ma lettre s'en ressentit , je la recommençai trois fois , et quand je la finis ,

il était trop tard pour la mettre dans un bureau de poste, d'ailleurs je ne me fie pas aux facteurs, je la portai moi-même à la grande poste.

Je vis deux jeunes personnes s'approcher de la boîte comme j'y mettais ma lettre. Je fus frappé de l'air de préoccupation qu'on voyait dans tout leur maintien. Elles étaient vêtues de même et simplement. Une d'elles tenait un gros paquet qu'elle était prête à mettre dans la boîte. L'autre vit que je la regardais, elle me regarda aussi, et arrêta la main de sa sœur. Elles semblaient se consulter des yeux ; enfin, celle qui tenait le paquet se tourna vers moi comme pour m'adresser la parole. Elle hésite un moment, et me dit en rougissant beaucoup :

« Monsieur, les lettres arrivent-elles toujours sûrement par la poste » ?

« Presque toujours », leur dis-je.

« Presque » ? dit l'autre ; elle regarda sa sœur, et toutes deux paru-

rent plus incertaines et plus embarrassées. Comme j'étais occupé à les examiner, je leur avais répondu avec distraction, ce qui les intimidait peut-être. Je voulus réparer ma faute, mais je ne trouvais rien à leur dire, et c'est ce qui m'arrive toujours quand j'ai le projet de parler. Enfin, la plus jeune reprit :

« Monsieur, il arrive donc quelquefois que les lettres se perdent » ?

« Oui, leur dis-je, mais cela est rare ».

« Mais cela arrive », reprit-elle avec un mouvement d'impatience. Elle se tourna encore vers sa sœur, et toutes deux retombèrent une seconde fois dans le silence.

« Il y a, repris-je, un moyen à-peu-près sûr, c'est de faire charger la lettre ».

« Eh bien ! dit vivement la première, où cela se fait-il » ?

« Là », dis-je en lui montrant le bureau. « Mais auparavant, poursui-

vis-je en arrêtant la première, il faut entrer chez le suisse, qui mettra trois cachets à votre lettre ».

« Je vous remercie » dit-elle, et elle s'éloignait.

« Il faut de l'argent », repris-je, en l'arrêtant encore. Elles se regardèrent.

« J'ai emporté cent sous », dit l'autre.

« Dépêchez-vous, repris-je, le bureau ferme à deux heures ».

« Je vous remercie », dirent-elles toutes deux à-la-fois, et elles entrèrent chez le suisse. L'instant d'après elles traversèrent rapidement la cour.

Je restai pour les voir repasser ; non pas que je sois curieux de mon naturel, mais cependant j'aurais donné beaucoup de choses pour savoir ce que contenait ce gros paquet. Je ne les attendis pas long-temps, elles revinrent d'un pas précipité, elles entrèrent chez le suisse.

« Monsieur, lui dit l'aînée, vous

pouvez nous rendre un bien grand service. Vous ne nous connoissez pas, ajouta-t-elle, ainsi nous ne nous étonnerons nullement si vous nous refusez. Pourrez-vous nous prêter six francs pour une demi-heure ».

Le suisse parut embarrassé.

« Mais...., dit-il, en regardant autour de lui, je ne sais pas si je les ai.... c'est qu'en vérité.... je crois que je ne les ai pas ». Et il sortit dans la cour d'un air affairé, comme s'il cherchait quelqu'un.

« C'est tout simple, dit en rougissant celle qui avait déjà parlé, vous ne nous connaissez pas ». Et elles sortirent aussi, sans la moindre apparence d'humeur, mais lentement : et le premier moment passé, elles avaient repris cette timidité que j'avais d'abord remarquée dans tout leur maintien. Elles n'osèrent regarder le suisse en passant ; ce fut peut-être aussi parce qu'il avait tort avec elles. J'aurais voulu qu'elles s'adressassent

à moi, quoique je ne les connusse pas davantage que ne pouvait les connaître le suisse ; je leur aurais prêté sans nulle crainte, quoiqu'en général, sans être avare, je n'aime pas à jeter l'argent par les fenêtres, ni sur-tout à rien risquer avec des gens dont je ne suis pas sûr. Je fis toutes ces réflexions en un clin d'œil ; car dans l'instant elles passèrent devant moi, et me saluèrent les yeux baissés sans me rien dire. J'en fus au désespoir, mais je n'osais m'approcher.

« Allons » dit la plus jeune, comme si elle adoptait une dernière ressource : et elles partirent avec une vitesse surprenante. Je les suivais des yeux dans la rue, quand l'horloge sonna deux heures. Elles s'arrêtèrent, l'aînée joignit les mains, j'approchais toujours.

« Elle ne partira donc pas aujourd'hui » ? dit la plus jeune d'un air désespéré. L'aînée laissa tomber ses deux mains jointes.

En cet instant je tournai les yeux,

je vis qu'on levait les lettres qui étaient dans la boîte. C'était le moment de m'offrir, j'allais passer par-dessus toute considération, quand je m'aperçus que j'avais laissé ma bourse dans l'habit que j'avais porté la veille. Je m'arrêtai, je m'éloignai comme si je craignais de les voir, puis je me rapprochai comme si j'avais besoin qu'elles me donnassent des consolations. Elles étaient encore à la même place. La plus jeune disait quelque chose, l'aînée fit un geste très-vif; les regards parcoururent en un instant les deux côtés de la rue, et elles entrèrent précipitamment dans la boutique du cordonnier, qui se trouve en face de la grande poste.

« Voyez, dit l'aînée en tirant de sa poche un étui qui renfermait deux couteaux de nacre, pouvez-vous nous prêter six francs là-dessus pour une demi-heure » ? La marchande hésitait. « La lame est d'or », dit vivement la jeune personne en tirant à

moitié un de ses couteaux hors de l'étui. La marchande sourit, et lui donna six francs. Elles s'élançèrent hors de la boutique, et rentrèrent dans la cour de la grande poste. Pour moi je restais appuyé contre la porte de la boutique, désespéré de n'avoir pas songé à ma montre. Je traversai lentement la rue, je ne pouvais me résoudre à m'en aller sans savoir si la lettre partirait. Je les vis bientôt revenir, leur figure exprimait la joie la plus vive. Elles entrèrent chez le suisse, et lui payèrent ce qu'elles lui devaient pour les cachets. Il murmura quelques mots d'un air embarrassé, et repoussa de la main ce qu'elles lui offraient. Elles le posèrent tout simplement sur la table, où le suisse ne le prit pas, et elles le saluèrent en rougissant. Quand elles sortirent, je crus remarquer dans leurs yeux un petit mouvement de triomphe, et cela me parut bien naturel. Je n'avais plus qu'à m'en aller. Tout avait tourné si

malheureusement pour moi, que je ne devais pas desirer qu'elles me visent. Cependant je ne pouvais me résoudre à penser qu'elles s'en iraient sans savoir que j'étais là, que j'é les avais vues, quoiqu'en tout ceci, je ne parusse pas à mon avantage, puisqu'elles ne pouvaient deviner que je n'avais pas d'argent. C'est en ce moment-là que je regrettai bien vivement de n'avoir pas songé à ma montre. Tandis que je réfléchissais sur ce que je devais faire, elles passèrent près de moi, et me saluèrent d'un air gracieux en me regardant. Ce n'était plus du tout ces figures pensives et fatiguées que j'avais vues d'abord. Elles me regardèrent quelque temps, et firent mine de vouloir s'arrêter pour me parler. Cependant, comme je n'en étais pas sûr, j'en osais m'avancer vers elles, et au moment où je prenais courage, elles détournèrent la tête et s'éloignèrent. Allons, dis-je, il n'y faut plus penser. Comme je

faisais cette réflexion, elles me regardèrent encore. Je ne m'y attendais plus, cela m'enhardit, et je m'approchai d'elles. Elles devinèrent mon intention, et ralentirent leurs pas.

« Eh bien ! dis-je, elle partira » ?

« Oui », dit l'aînée, avec le sourire du bonheur.

« Ce suisse, dis-je, qui vous a refusées ».

« C'est bien simple, dit l'aînée, il ne nous connaissait pas ».

» Et moi, repris-je, qui avais oublié ma bourse » ? Apparemment qu'elles me crurent, car elles me répondirent par un sourire obligeant.

« Il y a eu un moment terrible », dit la plus jeune, encore tout émue.

« Mais à présent, dis-je en souriant, vous êtes bien heureuses » ?

« Heureuses » ! s'écria-t-elle d'un air de surprise ; et elle regarda tristement sa sœur.

« Mais, dis-je, la lettre ne partira-t-elle pas » ?

« Oui, dit l'aînée, c'est le bonheur d'aujourd'hui ». Le sourire s'était effacé, je vis reparaître la trace des larmes de la veille.

« Et demain »?

« Demain ! reprit-elle en secouant la tête, après-demain, ne peuvent être des jours de bonheur ». Leurs yeux se remplissaient de larmes, je n'osai leur parler davantage. Elles me saluèrent d'un signe de tête, et suivirent la rue Montmartre, du côté du boulevard. Je les suivais des yeux. Elles rencontrèrent une personne de leur connaissance, elles s'arrêtèrent. On les écouta d'un air surpris et affligé. « C'est d'hier », disait la plus jeune ; puis elle prononça le mot *prison*, qui retentit dans toutes mes fibres ; j'avais été six mois en prison. Un mouvement dont je ne puis rendre compte, me précipita vers elles ; l'autre personne les quittait.

« En prison » ? leur demandai-je. Leurs regards baissés me répondi-

rent. « Pour la réquisition »? poursuivis-je à voix basse.

« Il n'est plus jeune », dit l'aînée, en relevant les yeux avec un sourire aussi-tôt effacé. Je fus honteux qu'elle eût pénétré mon idée. Je repris avec embarras : « Il faut espérer ».

« Il y resta une fois onze mois, reprit vivement la cadette, et nous avions espéré dès le premier jour ».

« S'il ne mérite pas.... », repris-je. Un regard me coupa la parole, il semblait que je commisse un sacrilège.

« Revient-on de l'erreur ! s'écria la plus jeune, échappe-t-on à la calomnie »!

« La calomnie médite et combine ses preuves, reprit lentement l'aînée, l'innocence n'a pas songé à recueillir les siennes ». Elle demeura les yeux baissés. Nous restâmes dans le silence, et sans penser à changer de place.

« Henriette », dit enfin l'aînée.

« Vous vous appelez Henriette »,

m'écriai-je, en m'adressant à la plus jeune. Il est des momens où tout émeut. « J'ai, dis-je, une amie qui s'appelle Henriette » ; et ce souvenir m'attendrit jusqu'aux larmes.

« J'en suis bien aise », dit la plus jeune, avec une expression douce et triste. Nos yeux se parlèrent encore, et se parlèrent pour la dernière fois. Elles s'éloignèrent ; je n'osai les suivre. Que n'avais-je songé à ma montre ! Si je l'eusse fait, j'étais leur ami pour la vie.

Je racontai à Pierre tout ce qui venait de m'arriver. Mon imagination me présentait à chaque instant une famille consternée, retombant sans cesse des agitations de l'espérance dans les angoisses de la crainte ; un malheureux, épuisé, souffrant, absorbé dans le calme du désespoir.

« Que monsieur, me dit Pierre, songe plutôt au moment où il sortira ». Le contraste était beaucoup trop fort, mes souvenirs devinrent déchirans.

« Pierre, dis-je, qui sait quand ce moment doit arriver ? D'ailleurs je l'ignorerai. Je ne les reverrai plus. Ah, si j'avais songé à ma montre » !

« Monsieur, dit Pierre, s'est peut-être épargné de longs chagrins » ! Et cette réponse de Pierre rendit ma tristesse plus profonde. Cependant je ne pus me dire comme la veille : Pourquoi suis-je venu à Paris ?

CHAPITRE XXXIV.

La dispute.

JE passai trois semaines à Paris, et au bout de ce temps, je reçus une lettre d'Henriette, qui m'apprenait que l'officier municipal avec qui j'étais brouillé venait d'être destitué, que d'ailleurs on parlait de la paix, qu'ainsi j'en'avais pas à craindre qu'on me tourmentât. Je pris mon parti de retourner chez moi, je dis adieu à mes amis, et j'arrivai sans accident.

Je trouvai Charlotte dans sa chambre; le frère d'Henriette était assis à côté d'elle. Elle fit un cri quand elle me vit entrer, et se leva toute rouge d'émotion et de surprise, ce que j'attribuai en elle au plaisir de me revoir. J'aurais dû lui en savoir gré, mais cela me fut impossible; Henriette me tenait encore au cœur. Je lui dis bon-

jour, elle me demanda comment je me portais, et nous nous rassîmes ensuite aussi embarrassés que si nous ne nous étions jamais vus. Le frère d'Henriette sortit pour aller l'avertir de mon arrivée. J'étais assis vis-à-vis de Charlotte, elle avait les yeux baissés sur son ouvrage; moi je toussais de temps à autre, et tournais continuellement sur ma chaise. Je sentais bien qu'il fallait lui parler de notre mariage. Mais bien que ce soit une chose qu'on puisse considérer sous un grand nombre d'aspects différens, il m'était impossible de trouver une idée que je pusse énoncer. Enfin je lui dis :

« Charlotte, il me semble que c'est après - demain que nous nous marions ». Nous étions au octodi.

« Je l'imagine », dit-elle, sans lever les yeux de dessus son ouvrage. Je n'étais pas en trop bonne disposition, cette réponse me choqua.

« Comment, repris-je, vous l'ima-

ginez ? il semblerait que vous ne soyez pas bien sûre de le vouloir ».

« Il faut bien que je le veuille ; qui me prendrait maintenant, que ma réputation est détruite » ?

« Charlotte, lui dis-je, est-ce moi qui ai le plus contribué à la perdre » ?

« Qui donc, reprit-elle aigrement, après ce que j'ai fait pour vous ?

« Il me semble, dis-je, que vous n'en avez guère moins fait pour mon rival ».

« Votre rival ? dit-elle ; il m'a enlevée, c'est bien différent ».

« Qui sait » ? repris-je. Aussi-tôt Charlotte se mit dans une colère affreuse de ces paroles, que j'avais prononcées sans y faire attention ; car je savais bien qu'il faudrait finir par en prendre son parti, et alors il n'était bon à rien de chicaner sur les mots. Quoi qu'il en soit, Charlotte se fâcha. De mon côté, j'avais trop d'humeur pour songer à m'excuser. Henriette entra comme nous nous

disputations, et Charlotte sortit furieuse.

« Eh bien ! dis-je à Henriette, nous voilà déjà brouillés ».

« Déjà » ! dit-elle.

« Et vous en êtes bien fâchée », repris-je, pour savoir ce qu'elle pensait.

« Cela doit être », me répondit-elle sans lever les yeux.

« Je le savais bien », repris-je en colère.

« Quoi ! qu'est-ce que vous saviez » ?

« Que vous étiez très-contente de ce mariage ».

« Cela doit être », reprit-elle une seconde fois ; mais sa voix tremblait, et j'entendis bien, à son accent, qu'elle était prête à pleurer. Cependant, comme je voulais qu'elle s'expliquât davantage, je feignis d'être très-irrité de sa réponse. Alors elle se mit à pleurer tout-à-fait.

« Que voulez-vous donc que je fasse » ? me dit-elle.

« Que vous ne soyez pas si contente de ce mariage », repris-je en passant mon bras autour d'elle.

« Vous savez bien que je ne le suis pas ».

« Oui, dis-je en l'embrassant légèrement, malgré sa résistance ; mais je voulais vous le faire dire ».

Elle sourit un peu, puis elle reprit :

« A quoi bon, puisque vous épousez Charlotte » ?

« Si vous vouliez » ! repris-je.

« Mais, dit-elle, n'êtes-vous pas fiancé » ?

« Oui, mais cela est comme rien ».

Elle secoua la tête ; je la priai pendant une heure, je lui dis toutes les raisons que je pus imaginer ; elle ne répondait rien, mais elle pleurait encore plus fort. Enfin elle se tourna vers moi, et me dit, si doucement que je puis encore en supporter le souvenir :

« Mon ami, je vous en prie pour

l'amour de moi, ne me dites plus de ces choses-là. Cela ne sert qu'à me désoler. Tenez, dit-elle en redoublant ses pleurs, et baissant la tête jusques sur ses genoux, où était son mouchoir, depuis que Charlotte est arrivée, je passe toutes mes nuits à pleurer. J'ai été hier à confesse pour m'en accuser, je n'ai parlé que de vous ». Dans ce moment, je crus qu'elle allait étouffer; je serrai ses mains entre les miennes, je me sentais moi-même dans un état impossible à décrire. Elle reprit en sanglotant : « Le père m'a dit; oui, en vérité, il m'a dit qu'il n'y avait pas de péché à cela, si c'était malgré moi; que je fisse tous mes efforts pour m'en empêcher. Mais en même temps il m'a fait voir qu'il ne m'était pas permis de mettre obstacle au louable dessein que vous montriez de réparer le scandale que vous aviez donné, et le tort que vous aviez fait à la réputation de Charlotte. Ainsi, dit-elle,

vous voyez bien que cela ne peut être autrement ». Alors elle se renversa en arrière sur le dos de sa chaise. Et moi, je marchais de tous côtés comme un frénétique. Tout d'un coup je tombai à genoux au milieu de la chambre, je joignais les mains, et les serrais de toute ma force.

« Henriette ! Henriette ! criai-je, sans entendre ce que je disais, c'est moi qui vous en prie, pour l'amour de moi, ne me dites plus de ces choses-là, ou vous allez me rendre fou ». Alors je mis ma tête dans mes mains, je ne savais plus où j'étais. Henriette fut effrayée. Elle vint à moi, me conjura de me relever, de m'asseoir, se mit près de moi, me consola, ne repoussa point, ou peut-être ignora quelques libertés innocentes que je crus pouvoir me permettre. Enfin quand elle me vit plus calme, elle me dit :

« Allez-vous-en chez vous ; Char-

lotte ne saurait que penser, si elle vous rencontrait en cet état. Mais promettez-moi que demain vous vous raccommodez avec elle ».

Je me sentais si faible de toutes manières, que je n'aurais pas pu résister à un enfant. Je m'en allai chez moi bien triste et bien abattu. Pour me soulager, je racontai à Pierre tous mes chagrins, et me mis à calculer, comme je l'avais déjà fait, ce qu'il m'était arrivé de malheurs depuis bien peu de mois. Le pauvre garçon ne savait que répondre. De temps à autre seulement, il levait les épaules en disant :

« Encore, monsieur, est-il bien heureux que tout cela n'ait pas été plus mal ».

« Mais, Pierre, disais-je, je ne vois pas qu'il pût rien arriver de pis ».

Pierre me répondait par un geste semblable au premier, qui voulait dire : Qui sait, monsieur ? quoiqu'il n'osât pas le prononcer, de peur que

je ne m'emportasse contre lui , ce que je ne pouvais faire , à cause de son attention.

J'employai presque toute la nuit à me désespérer, et je pensai qu'Henriette pleurait de son côté, ce qui me donna une petite consolation, quoique je ne pusse supporter la vue de ses larmes. Le lendemain, j'allai chez elle de bonne heure, et lui dis à quoi j'avais passé la nuit. Je lui demandai si elle en avait fait autant.

« Oui , me dit-elle, et je crois bien que j'ai eu tort ; car il me semble que je n'ai pas fait tous mes efforts pour m'en empêcher ». Je voulus lui baiser la main , mais elle me poussa par l'épaule, en disant :

« Allez voir Charlotte , il ne faut pas recommencer les scènes d'hier ».

J'y allai ; je la trouvai tranquille, comme elle l'était toujours depuis quelque temps , quand nous nous étions querellés , et c'est ce qui me contrarie au dernier point. J'aime à

m'expliquer ; autrement , si l'on me fait bonne mine , je n'ose parler comme je le voudrais , et je suis sûr que ma rancune passera sans que j'aie pu dire ce que j'ai sur le cœur. Quoi qu'il en soit , je m'assis à côté d'elle. Mes yeux tombèrent par hasard sur un almanach ; il me rappela que nous étions à la veille du décadi. Je pensai , si je ne saisis pas cette occasion qui m'a échappé déjà neuf fois , il est probable que je ne la retrouverai plus , et avec la résolution d'Henriette , je pourrai n'être jamais marié. Et puis tout était prêt depuis long-temps , Charlotte se trouvait là , moi aussi , nous n'avions qu'un pas à faire pour arriver à la municipalité ; toutes réflexions faites , je dis :

« Charlotte, c'est demain que nous finissons » ?

« Comme vous voudrez » , répondit-elle. Mais elle dit cela d'un ton si différent de celui qu'elle avait pris la veille , que ce n'était plus du tout la

même personne. Je lui représentai qu'elle ne pouvait m'accuser d'y avoir mis aucun empêchement, et qu'elle m'avait dit des choses désobligeantes à propos de rien.

« Comment voulez-vous, reprit-elle, que je n'aie pas du chagrin, quand je songe à tout ce qui m'est arrivé, et sur-tout quand vous me faites des reproches que je ne mérite pas » ? Je ne voulus pas lui rappeler que les reproches n'étaient venus qu'après. Nous nous réconciliâmes, et tout fut convenu pour le lendemain. Ensuite nous nous mîmes à parler du commencement de nos amours : il me parut que Charlotte était de bonne-foi, cela m'attendrit, et je m'imaginai presque y être encore. Dans le fond, Charlotte était assez jolie pour que ces souvenirs me fissent impression. Je m'en voulus bien du mal, lorsqu'ensuite je songeai au chagrin d'Henriette. Mais je dis les choses comme elles sont. Je tenais la main

de Charlotte, quand Henriette entra dans la chambre. Le rouge me monta au visage. Henriette ne fit semblant de rien. Son frère arriva bientôt : nous lui fîmes part de nos projets, il me parut un peu triste, et j'observai qu'il regardait continuellement Charlotte, qui évitait de rencontrer ses yeux. Je lui sus bon gré de la réserve qu'elle témoignait, elle put même le voir par un signe que je lui fis. Je passai une partie de la journée avec eux : le soir, je les quittai pendant une heure environ, et quand je revins, le frère d'Henriette ne regardait plus Charlotte, il ne paraissait pas même s'occuper d'elle. Je jugeai qu'elle lui avait fait des remontrances. Enfin je m'imaginai tout ce qui pouvait m'aider à tirer parti de ma position ; j'allai jusques-là, que pour me donner un air de contentement, je chantai en revenant chez moi. J'eus soin cependant de ne commencer que quand je fus assez loin pour qu'Hen-

riette ne pût m'entendre. Quand je rentrai, Pierre remarqua que j'étais bien gai. Par égard pour moi, je ne voulus pas lui dire le contraire, et je lui ordonnai que tout fût prêt le lendemain de bonne heure.

« Monsieur peut être tranquille », me dit-il d'un air satisfait. Pierre n'avait rien tant à cœur que de me voir marié.

CHAPITRE XXXV.

Les préparatifs.

LE lendemain, quand il entra chez moi, une demi-heure plutôt qu'à l'ordinaire, il était déjà coiffé et poudré à blanc, ce qui ne lui était pas arrivé depuis le jour où j'avais dû, pour la première fois, me marier. Je fis cette remarque, et je me souvins aussi que ce jour était un décadi. Il s'ensuivit des rapprochemens sans nombre, dont chacun me perçait le cœur et ajoutait à ma tristesse; si bien que ma toilette n'était pas encore finie, quand je m'assis sur une chaise, les bras croisés, et dans le plus profond découragement.

« Pierre, dis-je en poussant un soupir, quelle différence »!

Je sentais mes paupières s'humecter; Pierre le vit, ce n'était pas,

pour lui , le moment de louer Dieu. Mais il ne pouvait pas manquer à ses principes , il prit le parti de changer la forme de son discours.

« L'autre, me dit-il , était le premier jour des malheurs de monsieur, celui-ci en est le dernier ».

« Pierre, qui sait » ? m'écriai-je ; et me levant aussi-tôt, je commençai à me promener avec beaucoup d'agitation, pour ne pas succomber à ma faiblesse. Pierre me regardait, et ne disait mot ; mais il me regardait de telle manière, qu'il semblait me parler. Je m'arrêtai enfin, et je dis à voix basse :

« Ce qui me rend si malheureux aujourd'hui, me paraissait alors le comble de la félicité ».

« Ce qui fait bien connaître à monsieur, dit Pierre en brossant mon habit, que l'homme ne sait jamais ce qu'il desire ».

« Eh ! Pierre, quand il le saurait » ! En ce moment, je me rappelai tous

Les chagrins que m'avait donnés Charlotte, ce qui ne m'empêchait pas de l'épouser. Je ne pus me persuader que ce fût pour mon bien. Mais je ne dis pas à Pierre ce que je pensais, cela n'était bon à rien, et n'eût servi qu'à le chagriner; ce qui eût été d'autant plus mal à moi, que malgré le desir qu'il avait de me voir marié, il partageait sincèrement ma tristesse. Il m'apporta lentement mon chapeau, je le pris plus lentement encore.

« Pierre, dis-je en le regardant fixement, je vais donc me marier » ? Pierre me regardait aussi : j'avais l'air si abattu, qu'il en fut pénétré. Il baissa les yeux sur mon chapeau qu'il tenait encore, les releva sur moi, hésita quelques secondes, puis, emporté par son attachement, s'écria :

« Qui sait, monsieur » ?

Dans le malheur, un rien décourage, mais un rien relève. Cette pa-

role fit sur moi l'effet d'une prophétie, et dans le fait, j'avais été, depuis quelques mois, un exemple si frappant des caprices de la destinée, qu'il n'en était plus de si bizarres que je dusse en rejeter la pensée comme déraisonnable. Je sortis un peu moins triste. Je rencontrai Henriette enveloppée dans une grande coiffe. Elle parut vouloir m'éviter, je n'eus pas le courage de seconder ses intentions. Je lui demandai où elle allait.

« Je vais revenir bientôt », me dit-elle, sans répondre à ma question. Elle me dit adieu d'un sourire, et je crus voir qu'elle avait les yeux fort rouges. Je me tournai du côté de Pierre, qui m'avait suivi.

« Pierre, dis-je, je ne puis concevoir où va Henriette de si bonne heure ».

« Grace à Dieu, dit Pierre, cela ne regarde plus monsieur ».

« Pierre, repris-je très-vivement, cela ne m'inquiète pas, je ne soup-

çonnerai jamais Henriette de mal faire ».

« Dieu soit donc béni, s'écrie Pierre, presque les larmes aux yeux, de ce qu'il épargne encore à monsieur ce chagrin-là »!

Je ne répondis rien. Bientôt je rencontrai une fille qui servait Henriette. Nous avons fait connaissance pendant que je voyais sa maîtresse tous les jours. Je m'approchai d'elle, et lui demandai, sans faire semblant de rien, si Henriette était sortie.

« Oui », me répondit-elle d'un air mystérieux.

« Où donc est-elle allée de si bonne heure »? repris-je; non pas que cela me donnât la moindre inquiétude. Cette fille s'approcha de mon oreille, et me dit tout bas :

« Elle est allée faire ses dévotions ».

« Aujourd'hui ! m'écriai-je, elle n'assistera donc pas au.... mariage »? repris-je en hésitant, et dans le vrai

je ne savais pas si cela me faisait peine ou plaisir.

« C'est ce que je lui ai représenté », me dit la servante. « Au contraire, » m'a-t-elle répondu, c'est une cérémonie sainte, et je serai plus en état d'y assister dignement ». Mon cœur était prêt à se fendre ; je regardai la servante pendant quelque temps, j'aurais voulu lui demander, comment a-t-elle dit cela ? mais je n'en eus jamais le courage. Après avoir un peu attendu, voyant que je ne lui disais plus rien, et que j'ouvrais et refermais continuellement les yeux, pour les empêcher de se remplir de larmes, la servante fit un signe à Pierre, haussa les épaules, et s'en alla. Je pouvais à peine avancer. Encore une nouvelle pareille, et certainement je ne serais pas arrivé. Enfin je me trouvai à la porte.

CHAPITRE XXXVI.

Le mariage.

JE demandai Charlotte ; pour toute réponse on me remit une lettre. Quoique je ne pusse, du moins en apparence, éprouver un malheur plus cruel que celui auquel je m'étais soumis, mais non pas résigné, il me prit une sueur froide. Enfin j'ouvris la lettre, voici ce qu'elle contenait.

« Je pars avec le frère d'Henriette.
» J'étais destinée à dépendre des hasards que peut amener un seul jour.
» Un seul jour de retard a de nouveau changé mon sort. Hier matin encore, j'étais décidée à vous épouser ; mais hier au soir, je n'ai pu résister à la passion, à la douleur qu'il témoignait de me perdre. Il m'aime beaucoup, et je crois que

» vous ne serez pas fâché de rompre
» avec moi ; ainsi nous ne pouvons
» que gagner au change. Je vous sou-
» haite toutes sortes de prospérités ,
» et je vais dans un pays d'où vous
» n'entendrez jamais parler de

» CHARLOTTE ».

Les bras me tombèrent quand je lus cette lettre ; je la donnai à Pierre.

« Dieu soit loué » ! m'écriai-je plutôt que lui , tant il avait peine à revenir de ma surprise ; et sans songer à ce que j'allais faire , je partis comme un trait pour l'endroit où devait être Henriette. Je la rencontrai qui revenait. Je lui pris la main avec transport :

« Êtes-vous fou » ? me dit-elle ; je lui montrai la lettre. « Vous êtes toujours fiancés » , dit-elle en me la rendant , mais elle prononçait à peine ; et malgré sa coiffe , je vis que ses yeux disaient le contraire de sa bouche.

« Allez m'attendre à la maison » ,

me dit-elle, sans me donner le temps de lui répondre, et elle rentra dans le lieu d'où elle sortait. Je pensai bien qu'elle allait prendre des conseils, et quoique je susse parfaitement à quoi m'en tenir, l'attente m'était insupportable. Elle ne fut pas longue. J'étais à peine arrivé chez elle, que je la vis par la fenêtre, qui revenait presque en courant. Je me précipitai au-devant d'elle.

« Eh bien »? m'écriai-je.

« Il ne faut pas parler de cela aujourd'hui », me dit-elle en détournant la tête, afin de cacher un sourire qui lui échappait, malgré tous ses efforts pour le retenir. Je l'embrassai avec transport, et plusieurs fois de suite, quoiqu'elle me répétât toujours :

« Il ne faut pas parler de cela aujourd'hui ».

Je m'assis à côté d'elle, et je me mis à parler de *cela*. Elle m'écoutait quelque temps sans rien dire,

ensuite elle disait un mot, et reprenait :

« Cependant, en vérité, il vaudrait mieux ne pas parler de cela aujourd'hui ».

Enfin elle cessa de se retenir, et me promit d'être à moi, quelque chose qui pût arriver désormais. J'étais enivré de bonheur.

« Henriette, lui dis-je en souriant, nous voilà fiancés ».

« Non, dit-elle, ce n'est pas assez pour me rassurer ». Je ne me possédais pas, je tombai à ses genoux, je me relevai, je risais sans m'en apercevoir. Je lui dis :

« Henriette, vous avez été le consulter »?

« Oui, reprit-elle, et il m'a fait son compliment de bien bon cœur. L'autre jour, ajouta-t-elle, il n'avait pu s'empêcher de pleurer un peu avec moi ». Il entra dans le moment; il venait nous féliciter. Je n'ai jamais vu une figure plus respectable. Son

ministère l'obligeait à déplorer les erreurs de Charlotte, mais il ne passa point les bornes de son ministère, et se laissa ramener sans peine à un sujet plus satisfaisant.

« Je ne voulais point parler de cela aujourd'hui », lui dit Henriette, moins comme une excuse que comme une question. Le prêtre sourit, et Henriette se trouva parfaitement à son aise. Je ne voulus pas attendre au soir pour faire partager mon bonheur à Pierre. Je le trouvai dans la maison qui m'attendait.

« Pierre », lui dis-je.

« Je le disais bien à monsieur », répondit Pierre. Je ne voulus pas ajouter un mot de plus. S'il eût prononcé : « Qui sait, monsieur » ? j'aurais cru voir s'écrouler tout l'édifice de ma félicité. Je lui serrai la main, et rentrai chez Henriette.

Quoique je soupirasse après le moment qui devait nous unir, la décade passa pour moi comme un éclair. Ce-

pendant une crainte superstitieuse me troublait un peu à l'approche d'un bonheur que je n'aurais pu supporter de voir différer encore ; mais j'avais épuisé tous les hasards. Le décadi arriva ; nous fûmes mariés avec toutes les cérémonies qu'on peut désirer, et Pierre, qui ne savait plus comment remercier sur mes actions de grâces, s'écria tout-à-coup dans un transport de joie :

« Dieu soit loué, de ce qu'il a fait le décadi » ! Cela me frappa ; l'impression qui m'était restée de mes infortunes, ne m'avait pas encore permis de m'accoutumer à cette idée ; cependant en regardant Henriette, qui me serrait doucement la main, et en réfléchissant sur ce qui m'était arrivé, je vis l'incertitude des choses de ce monde, et celle des jugemens humains ; je fis part de cette réflexion à Pierre.

« Pierre, dis-je, qui pouvait le savoir » ?

LES CONTRADICTIONS. 275

« Monsieur, dit Pierre, Dieu fait tout pour le mieux ».

« Pierre, dis-je, qui pouvait s'en douter »!

F I N.

TABLE DES CHAPITRES.

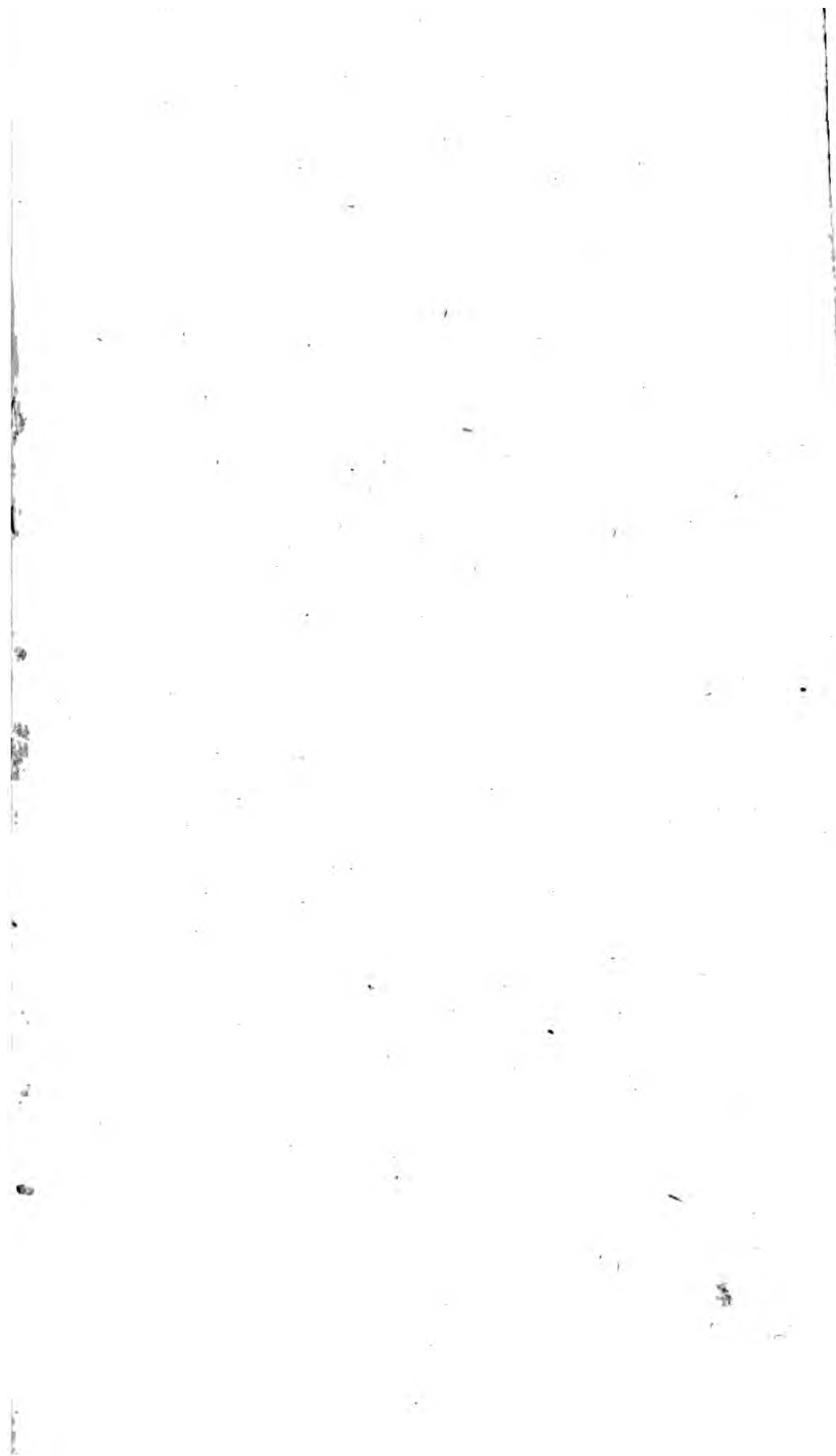
CHAPITRE PREMIER. Le matin d'un jour de noce ,	page 1
CHAP. II. L'inconvénient ,	7
CHAP. III. Le ruisseau ,	18
CHAP. IV. Le parapluie ,	21
CHAP. V. Le pavillon ,	30
CHAP. VI. Les consolations ,	38
CHAP. VII. L'irrésolution ,	45
CHAP. VIII. L'Officier municipal ,	54
CHAP. IX. La citation ,	59
CHAP. X. Les pistolets ,	63
CHAP. XI. Les embarras ,	70
CHAP. XII. Les suppositions ,	79
CHAP. XIII. La dispute ,	86
CHAP. XIV. La réflexion ,	91
CHAP. XV. La découverte ,	98
CHAP. XVI. La récapitulation ,	102
CHAP. XVII. Le ferme propos ,	106
CHAP. XVIII. La preuve ,	114
CHAP. XIX. Les projets ,	118
CHAP. XX. Les à-propos ,	133
CHAP. XXI. Les visites ,	143
CHAP. XXII. La rencontre ,	146
CHAP. XXIII. Le raisonnement ,	157
CHAP. XXIV. La déclaration ,	161

TABLE DES CHAPITRES. 277

CHAP. XXV. Le bateau,	170
CHAP. XXVI. Le préservatif,	182
CHAP. XXVII. Le récit,	184
CHAP. XXVIII. Les restrictions,	194
CHAP. XXIX. Le panier de la diligence,	202
CHAP. XXX. Les colonnades du Louvre,	210
CHAP. XXXI. Le balcon,	215
CHAP. XXXII. Le chien,	229
CHAP. XXXIII. L'écu de six francs,	235
CHAP. XXXIV. La dispute,	250
CHAP. XXXV. Les préparatifs,	263
CHAP. XXXVI. Le mariage,	270

FIN DE LA TABLE.

70714577



Handwritten text at the top of the page, possibly a date or page number.



